

L'INTERNÉ
NOUVELLE SUISSE
PAR URBAIN
OLIVIER



SAMIZDAT

L'interné: Nouvelle suisse par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1873. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte (ce qui inclut quelques inversions d'accents sur la lettre e, c'est-à-dire un é, là où aujourd'hui on met un è). Sur le plan linguistique, Olivier est témoin des variations et de l'évolution de la langue française.

[NdE = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. En 1832 il épouse Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il participe à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source: GoogleBooks (domaine public), avec révisions.

La licence GoogleBooks précise: *Make non-commercial use of the files: We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement: ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2015

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»**
(CS Lewis — *Some Thoughts* — 1948)

*«Il serait possible d'affirmer que dans un sens les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.»**
(John Baillie — *What is Christian Civilisation?* — 1945)



L'Éternel m'a conduit, lorsque j'étais en chemin. Gen. XXIV, 27

TABLE DES MATIÈRES

À ma fille	i
Chapitre PREMIER Albertine	1
Chapitre II Les Fallans	8
Chapitre III Dans la chambre	13
Chapitre IV Élizé Vurchin	20
Chapitre V Pierre Simon	26
Chapitre VI Causerie en chemin	32
Chapitre VII Le soir en famille	39
Chapitre VIII Un dimanche sur le plateau	45

Chapitre IX	
Une déclaration	52
Chapitre X	
Les idées de Madame Ménard	59
Chapitre XI	
Réponse d'Alexis a sa mère	66
Chapitre XII	
La Pervenche	72
Chapitre XIII	
Gustave Simon	78
Chapitre XIV	
La mère Vurchin	85
Chapitre XV	
Demande imprévue	91
Chapitre XVI	
Demande prévue	97
Chapitre XVII	
Suite et départ	104
Chapitre XVIII	
Petite revue de l'année	110
Note explicative	116

À MA FILLE



Il est six heures du matin. Un doux soleil de septembre réchauffe déjà l'air vif qui descend chaque soir de la Dent de Vaulion et règne pendant la nuit sur la contrée de Vallorbes. De la place où je suis en ce moment, je vois le pittoresque village déroulé à mes pieds. La plupart des maisons reflètent la lumière matinale. Celles qui sont encore dans l'ombre laissent échapper de leurs toits sombres la fumée bleue qui, peu à peu, se dissipe dans les airs. Le chevrier sonne du cor pour appeler ses troupeaux au pâturage et le vieux marteau des forges du Moûtier résonne sur la barre de fer tirée de la fournaise. Au loin, deux coups de fusil dans les bois m'annoncent que la chasse est ouverte. De ce lieu-ci, on n'aperçoit de l'Orbe que sa chute argentée, au barrage des Eterpas. Pour l'admirer en son cours gracieux, il faut s'élever à mi-côte, dans le sentier des Roches. De là-haut, rien de plus frais que le vallon, rien de plus transparent que ces ondes, courant avec les gaies allures de la jeunesse, ou s'avancant calmes, paisibles, comme la démarche d'un vieillard.

Un jour d'hiver, au milieu des neiges et des tempêtes, les chevaux d'une grande armée française vinrent se désaltérer dans l'Orbe. Les soldats aussi furent heureux de trouver un asile dans notre pays. Aucun de ceux qui ont été secourus dans leur détresse n'a, je l'espère, oublié l'hospitalité suisse.

En venant m'asseoir sur la pierre où j'écris ces, lignes, j'ai pensé à toi. De l'autre côté de la montagne, sur un des contre-forts du Jura qui s'étagent au-dessus du vignoble de La Côte, j'ai trouvé le récit que tu vas lire. Je te l'offre, ma fille, en souvenir d'un temps que nul de nous ne reverra, s'il plaît à Dieu, mais qui marquera dans notre histoire nationale.

Ton père,
U. OLIVIER.

Golet de Vallorbes, 11 septembre 1872.

CHAPITRE PREMIER

ALBERTINE



Entre les villages vaudois de Rassins et de Gimel, on trouve un plateau fertile. Tantôt large, il s'étale en grandes étendues de champs où la culture des céréales alterne avec les fourrages ; tantôt bombé, il se présente comme aspirant à s'élever davantage. Ailleurs il se creuse en vallons, dont le plus considérable court du nord au sud ; les autres s'en vont un peu dans toutes les directions, mais principalement du côté de la plaine, où ils se terminent parfois en ravins d'une assez grande profondeur.

Les routes sont nombreuses dans cette partie du pays, et d'un tracé souvent original et pittoresque. Outre celle qui monte du vignoble de La Côte et conduit à la Vallée de Joux par Longirod et Saint-Georges, plusieurs chemins parcourent la contrée, touchant à tous les villages et les reliant les uns aux autres, après avoir contourné les pentes et longé les terrains dont ils reçoivent les récoltes. Voici un embranchement pour Le Vaud, dont les maisons s'alignent au soleil et ont l'air de tourner le dos à la montagne rapprochée ; en voici un autre pour Marchissy, village riche, bâti à gauche et à droite d'une rue dont la pente est assez rapide. Si nous continuons, nous atteindrons bientôt Longirod, qu'on laisse à gauche pour se diriger sur Gimel.

Plus bas que ces différents villages, quelquefois aussi plus haut, se montrent des fermes, des domaines ruraux qui, comme tout le reste de la localité, ne font partie ni de la montagne ni de la plaine. Ces maisons foraines, assez éloignées parfois des communes dont leurs propriétaires sont ressortissants, ont, en général, un air isolé, une vie à part pour beaucoup de choses. L'espace est vaste autour d'elles, et pour peu qu'on veuille régler quelque affaire à Rolle ou à Nyon, et qu'on s'arrête en chemin, on y emploie la journée entière.

En février 1871, la neige couvrait tout le pays, jusqu'au lac. Dans la

montagne, il y en avait plusieurs pieds. Accumulée dans les chemins bordés de haies et durcie par une froide bise, il avait fallu employer la bêche pour ouvrir les voies, dans lesquelles circulaient de nombreux traîneaux. Il en arrivait de la Franche-Comté par tous les passages du Jura. Fuyant devant les Prussiens, les familles françaises qui le pouvaient, se jetaient dans le canton de Vaud et se logeaient dans nos villages, heureuses d'y trouver un abri, si chétif qu'il fût. Dans les villes, les hôtels et les pensions bourgeoises recevaient les étrangers venus de Lyon et d'autres cités menacées ou déjà occupées par l'ennemi. Chaque matin et chaque soir, ces réfugiés attendaient avec impatience les journaux, dans l'espoir de quelque meilleure nouvelle.

Tout à coup une rumeur étrange vint agiter les esprits. En fort peu de temps, ce bruit, cette rumeur, acquirent la certitude d'un fait positif. Traquée de toutes parts excepté du côté de la Suisse, une armée française de près de cent mille hommes mettait bas les armes à notre frontière, et demandait à notre pays un asile assuré. La Suisse fut hospitalière, mais ferme. Elle fit son devoir comme nation indépendante et libre ; elle fit bien.

Ce fut alors qu'on vit arriver chez nous, par les routes du Jura, et même à travers d'immenses forêts, ces pauvres affamés, exténués, plusieurs ayant les pieds gelés, mourant de soif, traînant à leur suite le typhus, la petite vérole et les plaies les plus hideuses.

Détournons nos regards de ces lignes noires de soldats, de ces chevaux et de ces chariots qui se meuvent lentement dans les gorges de nos montagnes. Lecteur, suivez-moi. Je veux vous raconter une petite histoire, arrivée à cette lugubre époque, sur le plateau dont j'ai tracé l'esquisse il y a peu d'instant.

C'était dans l'après-midi, vers les deux heures. Le soleil pénétrait encore dans les bois, entre les grands sapins ; ses rayons tombant çà et là sur la neige dans les clairières, la rendaient éblouissante ; sa croûte diamantée jetait des reflets lumineux jusque dans les endroits épais de la forêt. Un traîneau, ce qu'on appelle dans le pays une *luge*, descendait la montagne au-dessus du plateau, entre Marchissy et Longirod. Chargé de branches de sapin ayant encore leurs aiguilles vertes, ce traîneau était attelé d'un joli cheval alezan, à crinière blanche. Une clochette au timbre argentin, fixée au collier de l'animal, résonnait dans le bois. Assise sur la ramée odorante, une jeune fille tenait d'une main ferme les deux cordelettes servant de guides. Son costume était celui des filles de paysans riches, demi-montagnards. Sur des cheveux châains tressés en arrière, un petit chapeau de paille noire protégeait sa jolie tête. Un châle tricoté, gris et bleu, croisé sur

la poitrine, se nouait derrière, à la ceinture. Les pieds, fortement chaussés, laissaient voir entre eux et la jupe d'une robe de milaine brune, des bas de laine serrés autour de jambes fines et arrondies. Tout en conduisant son cheval obéissant, elle chantonait doucement un de ces airs qui ne sont ni d'un cantique, ni d'une chanson, mais tiennent cependant de l'un et de l'autre. Le chemin de la forêt était creux, bien lissé sur la voie. De chaque côté, un talus, neigeux comme tout le reste, montait jusqu'aux racines extérieures des arbres qui le bordaient. Un petit chien blanc, griffon écossais dont les poils frisés se redressaient en l'air sur tout le corps, trottinait devant le cheval et se lançait de temps à autre dans le bois, à la poursuite de quelque oiseau effrayé dans les branches voisines, par le passage du traîneau et le bruit de la clochette. Le chien, tout à coup, s'arrêta, flairant de loin quelque objet nouveau. Au grondement sourd du petit éclaireur, succédèrent des aboiements, répétés par les échos de la forêt.

— Qu'y a-t-il, Bob ? dit Albertine ; voyons, te tairas-tu ?

Mais le chien jappait toujours plus fort et refusait d'avancer. Le cheval, à son tour, s'arrêta pour s'ébrouer.

« C'est bien étonnant, se dit Albertine ; il faut aller voir ce qui effraye ainsi Bob. »

De sa place élevée, elle sauta sur la neige du talus et fut bientôt vers le chien, cinquante pas en avant du traîneau.

À cet endroit, il y avait un gros sapin branchu au bord de la forêt, mais qu'on avait émondé du côté de la route, afin de laisser la voie libre. La neige n'avait pu pénétrer sous la partie ombragée ; et là, sur une couche d'aiguilles rouges couvrant le sol, un homme dormait, la tête posée sur un havresac militaire. Lui-même portait l'uniforme du soldat, celui de la garde mobile française. On ne pouvait voir son visage, caché aux trois quarts par un képi bleu.

Albertine s'approcha de lui avec le chien, qui recommença d'aboyer de plus belle. Le soldat s'éveilla, ôta son képi d'une main tremblante et se frotta les yeux en regardant la jeune fille.

— Est-ce un rêve ? dit-il à demi-voix. Ah ! mon Dieu ! quelle vie !

— Êtes-vous malade ? lui demanda Albertine, voyant son visage amaigri et pâle, ses bras sans force et une profonde expression de découragement sur tous ses traits.

— Malade ! je ne sais pas même si je suis encore vivant. Pendant deux jours, la neige a été ma nourriture, et, depuis un mois, mon lit. Où suis-je ? dit-il, essayant de se lever.

— Vous êtes dans un bois de la commune de Marchissy, au canton de Vaud.

— En Suisse, donc ! Et l'armée de l'Est ?

— On a dit hier au soir qu'elle entrait en Suisse, après avoir déposé les armes.

— Oui, nous étions cernés de toutes parts. Trahis, sans doute, comme partout ailleurs. J'étais à l'arrière-garde d'une colonne. Malade, blessé au pied, tombant de sommeil, je me suis endormi à l'écart comme ici, dans une halte ; quand je me suis réveillé, mes camarades étaient partis. J'ai voulu couper au court pour les rejoindre et je me suis sans doute égaré. Suis-je loin d'un endroit nommé Bière, où l'on dit que nous devons aller ?

— Vous en êtes à trois lieues. Attendez-moi un instant, je vais revenir.

Le soldat s'assit sur son havresac, pendant qu'Albertine retournait vers le cheval, grimpait sur les branches et rapportait un bissac dans lequel il y avait un petit baril, du pain et de la viande salée.

— Voici de quoi vous restaurer un peu, dit-elle. Ce sont les restes des provisions de mon père. Buvez d'abord un peu de vin.

Elle ôta le bouchon du baril et l'approcha elle-même des lèvres du soldat, voyant qu'il devait s'appuyer sur une main pour se tenir ferme.

— Maintenant, mangez. Le pain s'est durci, mais il est également bon, dit-elle, après que le soldat eut bu.

Pendant qu'il dévorait en silence cette nourriture, des larmes coulaient sur ses joues tannées par la réverbération de la neige, et creusées par de longs jeûnes. Albertine le fit boire encore, puis elle lui dit :

— Plutôt que de risquer de vous égarer une seconde fois dans les bois, il vous faut monter sur mon traîneau et venir avec moi jusqu'à la route de Gimel. Là, vous trouverez un chemin ouvert qui vous conduira à Bière.

— Merci, mademoiselle. Si Dieu ne vous avait envoyée à mon secours, je serais mort à cette place. Ah ! il en est resté, des nôtres, un peu partout ! Les misérables qui ont voulu cette lutte impie se gobergent en Allemagne à nos dépens, pendant que nous périssons de faim et de misère.

Tout en disant cela, le garde-mobile essayait de boucler les courroies de son havresac, mais ne pouvait en venir à bout.

— Je n'ai plus de force aux mains, fit-il en regardant Albertine.

— Attendez, je vous aiderai.

La courroie crochée, il suivit la jeune fille tout doucement, tirant une jambe dont le pied, blessé au-dessus du talon, lui causait une vive douleur. Arrivé au traîneau, il grimpa sur les branches avec assez de peine. Quand il y fut, il s'étendit sur les rameaux verts et flexibles, disant qu'il y était très bien.

Le griffon Bob considérait tout cela d'un air étonné, ayant flairé plusieurs fois le soldat, pendant qu'il marchait. Albertine prit les guides; le cheval repartit d'un bon pas, sa clochette continuant à résonner dans le bois.

Au bout de quelques minutes, Albertine vit que son compagnon s'était endormi de nouveau. Elle s'assura qu'il ne risquait pas de glisser et de tomber; puis, pensive et recueillie, elle pria Dieu pour être dirigée dans ce qu'elle devait faire pour cet étranger.

Le père d'Albertine était resté dans la forêt, beaucoup plus haut, pour y couper deux sapins avant de redescendre chez lui. Il se nommait Salomon Cottier, propriétaire des Fallans, campagne située plus bas que la route de Marchissy à Gimel, à quelque distance du premier de ces villages. Salomon Cottier n'avait que deux enfants, Albertine et Constant. Celui-ci était au service fédéral, à la frontière du Jura bernois. À la maison, il ne restait en ce moment que la mère Cottier et un cousin nommé Corneille, vieux garçon qui vivait avec la famille et l'avait adoptée pour la sienne. Corneille Adan n'aimait pas les chevaux; jamais on n'avait pu le décider à conduire Mouton, l'alezan vif et docile qu'Albertine menait au bois et partout dans la campagne comme un agneau. Cette répulsion du cousin était en partie naturelle, et avait été renforcée encore par un coup de pied de cheval reçu dans sa jeunesse, à la joue gauche, où se voyait une grande cicatrice qui le défigurait. L'absence de Constant forçait donc Albertine à le remplacer comme conductrice de l'attelage, quand le père voulait rester au bois pour y travailler jusqu'au soir. Elle s'acquittait de cette fonction avec beaucoup d'adresse et d'intelligence, ne criant jamais, obtenant tout ce qu'elle voulait de Mouton, et toujours accompagnée du petit griffon Bob. Cela durait depuis deux mois, sans que la jeune fille se plaignît de la fatigue, et sans qu'elle eût rien perdu à ce singulier métier, ni de sa douceur de caractère, ni de sa grâce féminine. Certaines gens de la contrée, qui probablement n'aimaient pas beaucoup le père Cottier, avaient surnommé Albertine *mademoiselle Bûcheron*; mais cela lui était bien égal.

Lorsqu'elle rejoignit la route de Gimel avec son traîneau, elle arrêta le cheval.

— Voici votre chemin pour Bière, dit-elle au soldat maintenant éveillé. Voulez-vous essayer de marcher, au moins jusqu'à Longirod?

— Je ne crois pas que je puisse aller bien loin, mais je vais descendre. Il me semble que j'ai les membres cassés. Merci encore mille fois, mademoiselle; sans vous, je ne me serais pas relevé. Dites-moi votre nom, je ne l'oublierai jamais.

— Albertine Cottier. Et le vôtre?

— Alexis Ménard, de La Vattie, département de l'Ain.

Albertine descendit du traîneau la première. Lorsque le soldat fut au chemin, il eut un frisson ; ses dents claquaient ; il se sentit presque défaillir. S'asseyant sur une bouteroue dont la pointe sortait de la neige :

— Je doute que je puisse aller à pied jusqu'à ce village là-bas, dit-il, tant je me sens faible. Le pied, aussi, me fait assez mal ; toutefois, il faut prendre courage. — Adieu, mademoiselle ! Dieu vous récompense de ce que vous avez fait pour un inconnu. Vive la France ! vive la Suisse !

Albertine vit bientôt que le pauvre garçon était incapable de marcher jusqu'à Longirod.

— Écoutez, lui dit-elle. Vous ne pouvez aller à pied. Remontez sur le traîneau. Voilà notre maison, là-bas. Vous y passerez la nuit, et demain vous rejoindrez votre compagnie à Bière.

— Ah ! mon Dieu, que vous êtes bonne, mademoiselle ! Comme ma sœur vous aimera, quand je lui dirai ce que vous avez fait pour moi ! Et ma mère ? ma pauvre mère !

— Allons, montez donc : vous nous parlerez de votre, famille, à la maison, demain.

Albertine plia les guides et marcha dès lors à côté du cheval. Quand ils arrivèrent près des Fallans, Corneille faisait boire les bœufs à la fontaine. Il sifflait un air de vieux psaume, auquel les deux animaux paraissaient prendre plaisir. Lorsqu'ils eurent assez bu et qu'il eut bouclé leurs liens de fer autour du cou dans l'étable, Corneille revint devant la maison.

— Cousin, lui dit Albertine, aidez un peu ce soldat français à descendre, et portez-lui son sac. Il est malade, comme vous voyez, et boiteux. Je l'ai trouvé endormi dans le bois des Pessottes, et comme il ne peut marcher, je l'ai amené chez nous jusqu'à demain. Il doit rejoindre sa compagnie à Bière. Vous expliquerez cela à ma mère, s'il vous plaît, pendant que je vais dételer Mouton et le soigner.

— Est-il gravement blessé ?

— Non, monsieur, dit le Français ; ce n'est qu'une écorchure ; mais nous avons souffert de la misère et du froid.

— Serviteur, l'ami, lui dit Corneille en s'approchant. Mettez un pied sur ma main ; je veux assez le tenir ferme, pendant que vous poserez l'autre à terre. Là ! vous y êtes. Maintenant, donnez-moi votre sac. — Les Prussiens vous en ont fait voir *des grises*, à ce qu'il paraît. Mais que voulez-vous ! chacun son tour, en ce monde. Vous pouvez compter que les Allemands auront un jour le leur. Ça ne manque jamais à personne et pas plus aux nations qu'aux individus pris sépa-

rément. Entrez. Vous êtes donc bien faible? Prenez mon bras et ne craignez pas de vous appuyer dessus.

Ce fut en disant cela, sans laisser au militaire le temps de répondre, que le cousin Corneille l'accompagna jusqu'à la cuisine, où la mère Cottier faisait bouillir le lait pour le café.

CHAPITRE II

LES FALLANS



La maison de Salomon Cottier était grande. Le sommet de son toit, à quatre pans très inclinés, était tout ce qu'on en voyait de la montagne, protégée qu'elle était de ce côté-là par une rangée d'ormes et de tilleuls. Plantés par le père de Salomon Cottier, lorsqu'il fit construire cette demeure isolée, ces arbres n'avaient pas tardé à grandir et à masquer une bonne partie de l'habitation. Sur le devant, la vue était libre. Un espace assez large, sorte de cour non pavée, servait de dépôt et de chantier pour le bois amené des forêts. Un gros tronc de sapin, long de vingt pieds et creusé avec la hache, formait le bassin de la fontaine dont la chèvre en pierre était placée à mi-épaisseur de mur, près de l'étable, sous l'avant-toit. Au midi, un vaste jardin potager était clos d'une palissade en pieux croisés. À l'étage, une galerie en bois régnait sur toute la longueur des appartements. Dans l'étable, six belles vaches, deux bœufs et quelques élèves de race bovine étaient proprement tenus. Le cheval avait son écurie particulière. Sans être possesseur d'une grande campagne, Salomon Cottier était l'un des plus riches paysans de la contrée. Outre les Fallans, il avait des vignes à la Côte, et pas mal de créances dans son bureau. Corneille Adan, son cousin germain par sa mère, comptait bien lui laisser une cinquantaine de mille francs, qui plus tard seraient partagés entre Constant et Albertine. Tous ces gens-là travaillaient de bon cœur, comme s'ils eussent dû gagner leur pain quotidien. Le père passait l'été aux champs et l'hiver dans les forêts, la mère avait la direction du ménage ; le cousin Corneille soignait le bétail à cornes ; Constant s'occupait du cheval et transportait à la plaine les bois amenés préalablement de la forêt chez eux. Albertine mettait la main à tout ce qu'une fille de son âge et dans sa position peut faire. Déjà plus

instruite que la plupart des jeunes personnes des villages voisins, ses parents l'avaient mise, à seize ans, en pension à Morges. Elle y passa deux hivers et y augmenta encore son instruction. Constant fut placé à Lausanne, où il devint un des bons élèves de l'école moyenne. Sergent-major d'une compagnie d'élite fédérale, il était aimé de ses chefs et respecté du soldat.

Tels étaient les membres de la famille Cottier des Fallans, rière¹ Marchissy. Par une faveur spéciale de Dieu, tous avaient une excellente santé, chose bien rare maintenant dans les campagnes vaudoises, où l'abus du vin, chez les pères, donne aux enfants un sang échauffé, maladif, et où les mariages entre parents rapprochés engendrent des générations étiolées, atteintes souvent de maux constitutionnels inguérissables.

La mère Cottier, belle femme aux yeux noirs, aux traits encore fins, bien qu'atteints par les rides de la cinquantaine, fit asseoir le Français vers le foyer. Elle mit une tasse de plus, et quand le café fut prêt, elle servit leur hôte le premier, en l'engageant à s'approcher de la table. Un gros morceau de beurre frais, coupé au bord d'une *matole*², se tenait droit comme un rocher sur une assiette blanche. On lui adjoignit pour voisin un rayon de miel.

— Mettez-vous là, monsieur, dit-elle, et mangez de bon appétit.

— Merci, madame, c'est trop de biens à la fois pour aujourd'hui. Je boirai seulement le café, puis, si vous avez la bonté de me donner une botte de paille dans l'écurie, j'irai m'y étendre comme un bienheureux.

— Oh! par exemple, dit aussitôt Corneille en se taillant un morceau de beurre d'un pouce d'épaisseur sur trois de longueur et l'étendant sur son pain, — comme la cousine Françoise vous mettra dans l'écurie! Croyez-vous que mon cousin Cottier n'ait pas toujours une chambre ou deux au service des amis ou des gens qui peuvent en avoir besoin? Outre celle de Constant, qui est à la frontière, il y en a bien encore quelques autres dans la maison. N'est-ce pas vrai, cousine Françoise?

— Oui, sans doute; la maison est grande. Je pense, Albertine, qu'il faut donner à ce militaire étranger la chambre du coin, sur la galerie. Il y aura le soleil dès le matin.

— Mais, madame, je compte partir demain de bonne heure.

— Si vous le pouvez, reprenez la mère.

Ayant pris sa tasse de café, Albertine se leva de table et disparut.

1 - [NdÉ] Abbréviation locale pour rivière.

2 - À la laiterie, le beurre est mis en quartiers carrés longs, d'environ cinq livres chacun. Un de ces carrés se nomme une *matole*.

Dix minutes après, elle revint, disant que la chambre était prête. Pendant l'absence de sa fille, M^{me} Cottier prépara un mouchoir souple, du linge doux et de l'huile d'olive pour que le soldat pût panser son pied malade et l'envelopper chaudement. Puis elle mit du feu dans une bassinoire et conduisit leur hôte dans le logement qui lui était destiné. Là, quand elle eut réchauffé les draps du lit, elle lui souhaita un bon repos et le laissa seul.

Alexis Ménard se déshabilla lentement, ayant à peine la force de le faire. Sur la table, à côté de lui, était posé un volume relié. Il le prit machinalement et l'ouvrit. — « Le Nouveau Testament de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est ce livre qu'on ne nous donne pas dans l'église romaine, se dit-il. Les Prussiens le lisent. Ces bonnes gens chez lesquelles je suis logé sont donc protestants. Si tous les Vaudois sont comme ceux-ci, que Dieu les bénisse ! Voyons un peu : que je lise deux mots avant de me coucher. »

Il ouvrit au hasard et tomba sur ce passage : « À cela, tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » — Voyons encore plus loin : — « Celui qui aime Dieu, aime aussi son frère. » — Voilà des paroles qui font du bien. Cela vaut mieux que les prières à la Vierge Marie, ou que le dogme de l'infailibilité du pape. Aimer Dieu, aimer ses frères, je comprends cela, tandis que le pouvoir infailible attribué au pape me semble être une impiété et une imbécillité.

Telles étaient les réflexions du soldat, pendant qu'il déboutonnait ses guêtres, fortement serrées au bas de la jambe. En entrant dans son lit, la fièvre le saisit de nouveau, malgré la douce chaleur des draps. Tout son corps tremblait et grelottait. L'accès fut pénible. « Ah ! certes, pensait-il, si j'étais resté couché dans le bois, ou que j'eusse dû marcher aujourd'hui avec l'armée, je serais mort à l'heure qu'il est. Je dois remercier la Providence qui a veillé sur moi et m'a conduit chez des gens charitables. Ceux-là, j'en suis sûr, aiment Dieu et aiment aussi leurs frères. »

Au déclin du jour, Salomon Cottier arriva, sa hache à l'épaule, la figure calme et sereine, comme celle d'un père de famille qui a bien rempli son devoir de travailleur. Pendant qu'il mangeait sa soupe, sa femme lui raconta la rencontre d'Albertine et comment elle avait amené le soldat à la maison. Il trouva que sa fille avait agi d'une manière charitable, comme il faut toujours le faire à l'égard du prochain malheureux. Corneille qui revint bientôt de Marchissy, où il portait deux fois par jour le lait à la fromagerie, raconta ce qu'il avait appris au village, savoir que le canton de Vaud était plein de soldats français, de Sainte-Croix à Lausanne.

— Neuchâtel aussi en regorge, dit-il. On a appris cela par des suppléments aux gazettes, venus dans l'après-midi. — Il paraît que le général Clinchant, le remplaçant de Bourbaki, voulait passer outre et filer en France à travers notre pays, sans s'inquiéter de la neutralité suisse. Mais le général Herzog lui a parlé des *marteaux de derrière*, et il a bien fallu que l'armée française donnât ses armes et se déclarât *internée*. C'est une fichu affaire pour la Suisse, ne trouves-tu pas, Salomon ?

— Je pense qu'elle est bien plus mauvaise pour tous ces pauvres gens ; sans nous, ils seraient tombés entre les mains des Prussiens, qui les auraient emmenés en Allemagne comme du bétail.

— À la bonne heure. Sur ce point, je suis de ton avis ; mais il n'en est pas moins vrai que nous voilà cent mille hommes sur les bras, à loger, à nourrir, on ne sait combien de temps, car cette guerre peut durer encore des mois.

— Eh bien, on les logera, on les nourrira, c'est notre devoir. Après, la France payera !

— C'est encore à savoir si elle payera !

— Une grande nation, quelque écrasée qu'elle soit, paye ses dettes ?

— Et si ces avale-royaumes d'Allemands prenaient aussi la France et la détruisaient à la façon de l'interdit ? As-tu songé à cette éventualité ?

— On ne détruit plus les nations. Les unes s'élèvent, les autres s'abaissent ; mais toutes vivent, pourtant.

— Oui, et la Pologne ?

— C'est assez parlé politique pour ce soir, cousin. Tout va-t-il bien à l'écurie ?

— Oui ; cependant les bœufs ont moins bon appétit, depuis quelques jours. *Froment* a de la gêne jusqu'à ce qu'il puisse bien ruminer ; l'autre soupire aussi de temps en temps.

— C'est la saison qui les éprouve. Il faut leur donner moins de foin.

— Peut-être bien. J'y ai pensé.

— Je m'attendais presque à une lettre de Constant, aujourd'hui, dit Salomon en regardant sa femme et sa fille.

— Il aura été trop occupé pour pouvoir écrire, fit Albertine. Cette entrée en masse des Français a donné sans doute bien de l'occupation aux troupes suisses.

— C'est évident, reprit le père. Il faudra voir demain si notre soldat sera en état de se rendre à Bière à pied ; sinon, l'y conduire en char. Dans ce cas, je le mènerai. Je suis curieux de voir d'un peu près ces militaires français et l'air qu'ils ont. Dans quel temps singulier et terrible nous vivons !

— Oui, dit la mère ; et combien nous devons être reconnaissants envers Dieu qui nous donne la paix, dans un pays libre, avec l'abondance des biens de la terre ! Le soldat français qu'Albertine a trouvé dans le bois des Pessottes est vraiment exténué à la suite des privations et des fatigues endurées depuis six mois. À son langage et à toute sa manière de se présenter, on peut supposer qu'il a été bien élevé et que sa famille est dans l'aisance. S'il ne peut se mettre en route demain, nous devrions le garder quelques jours, jusqu'à ce que les forces lui soient revenues. À Bière il ne serait pas soigné aussi bien qu'ici. Il y aura sans doute beaucoup d'autres malades et probablement des cas de petite vérole, des typhus, etc. — Tu peux également aller à Bière, si cela te fait plaisir, et en même temps avertir l'autorité militaire du séjour de ce garçon chez nous.

— C'est vrai, répondit le père. Attendons quelques jours. Du reste, il se peut qu'il veuille partir dès demain matin. J'irai voir un peu ce qu'il dit en l'appelant pour déjeuner.

Salomon Cottier fit le tour de ses étables avec le cousin Corneille, puis il ne tarda pas à aller dormir, étant fatigué de sa journée au bois. Corneille alluma une petite lampe à modérateur et monta aussi dans sa chambre, située à l'étage. La mère et Albertine continuèrent à veiller pendant une heure ou deux, causant d'une manière agréable et travaillant de leurs dix doigts à quelqu'un de ces ouvrages que des maîtresses de maison, même à la campagne, ont toujours à portée de la main.

Arrivé dans sa chambre, Corneille posa sa lampe sur une table, passa une main sur le tuyau du poêle pour s'assurer qu'il était encore un peu chaud, puis il se promena en long et en large pendant une minute ou deux. Cela fait, il ouvrit son secrétaire, et en tira un registre in-quarto assez épais, qu'il plaça près de la lampe. Chaque soir avant de se coucher, il écrivait une page ou deux dans ce livre. Tantôt c'était une pensée qui l'avait préoccupé durant le jour, tantôt le récit simple et vrai de ce qu'il avait appris, vu ou fait. Il fallait qu'il eût une forte indisposition, telle qu'une migraine, ou un catarrhe à son début, pour l'empêcher de prendre la plume en ce moment-là. Quand il devait forcément y renoncer, il ne manquait pas, la prochaine fois, de donner l'explication relative à tel quantième non rempli.

Ce soir-là, il n'hésita pas à mettre sur le papier le récit de la journée. Quand ce fut fait, il lut deux versets dans la Bible, fit sa prière à haute voix et ne tarda pas à dormir profondément.

CHAPITRE III

DANS LA CHAMBRE



Le lendemain, à huit heures du matin, la mère Cottier vint frapper deux petits coups à la porte du soldat.

— Ayez la bonté d'entrer, répondit Alexis.

— Bonjour! lui dit la bonne femme en ouvrant la porte.

Comment avez-vous passé la nuit?

— Bien au chaud, madame, dans cet excellent lit. J'ai eu d'abord assez de fièvre, puis, sur le matin, une abondante transpiration. C'est pour cela que je ne me suis pas encore levé. Le pied me cause une assez vive douleur; la neige et le froid ont sans doute envenimé l'écorchure.

— Vous avez très bien fait de ne pas vous lever. Je vais vous envoyer une chemise chauffée, une de celles de mon fils; et ensuite votre déjeuner. Avez-vous dormi?

— Oui, d'un sommeil très agité.

— Il faudra rester au lit jusqu'à l'heure du dîner, reprit madame Cottier. Dans l'après-midi, si vous êtes en état de supporter le voyage, mon mari vous conduira jusqu'à Bière en traîneau.

— Ah! madame, combien vous êtes bons pour un étranger, un inconnu! Que Dieu vous récompense!

— Cachez vos bras et recouvrez-vous. Dans un moment, vous aurez du linge chaud. Il faut éviter tout refroidissement.

Madame Cottier sortit de la chambre et tira la porte après elle, Alexis réfléchissant à ce qui lui arrivait depuis qu'il s'était égaré dans la montagne.

Ce fut le père Cottier qui apporta la chemise bien chaude.

— Bonjour, monsieur, dit-il à Alexis. Il faut mettre cela tout de suite, pendant que j'allumerai du feu dans le fourneau. Faites comme si je n'étais pas là.

Bientôt les branches résineuses du sapin rouge pétillèrent dans le poêle, — un joli poêle en catelles blanches, carré long, comme on les fait maintenant à Lausanne et aussi dans nos petites villes. Les anciens fourneaux de molasse ne se retrouvent plus guère dans nos villages du plateau ou de la plaine. On s'en sert encore, dit-on, dans les hautes habitations des Alpes, où l'on en voit aussi en granit. Pour chauffer ceux-ci, le voisinage de la forêt et le bas prix du bois sont choses nécessaires.

Le feu, brûlant bien, sans trace de fumée extérieure.

Salomon Cottier vint auprès de son hôte et lui adressa une ou deux questions.

— Comment vous sentez-vous maintenant ?

— Très bien ; mais extrêmement faible.

— En ce cas, restez au lit aujourd'hui. J'irai voir un peu ce qu'on dit à Bière ; vous me donnerez les noms de vos chefs et je les renseignerai sur vous. Nous serons charmés de vous garder quelques jours, si vous voulez accepter l'hospitalité suisse et vaudoise dans ma maison. Quand vous serez assez bien, vous rejoindrez votre bataillon.

— Comment vous remercier de tant de bonté, monsieur ! La Suisse est un paradis sur la terre, si tous vos compatriotes ressemblent à votre famille.

— Notre pays, grâce à Dieu, est un bon pays, dont les institutions républicaines sont un honneur et un bonheur ; mais nous ne sommes non plus que des hommes, ayant nos qualités et nos défauts, comme les autres nations voisines. Si mon fils devait quelque jour être interné en France, et qu'il fût malade, j'espère qu'il trouverait aussi une maison où on le soignerait convenablement.

— Chez ma mère, oui, sans doute ; mais pas chez tous les habitants de notre bourg.

Salomon Cottier sourit en disant :

— C'est bien sûr que non, il suffirait qu'il fût reçu chez vous. — Voici votre déjeuner.

La mère Cottier entra avec un plateau sur lequel il y avait une tasse de café au lait, du pain très blanc, comme les paysans riches en font avec la fleur de farine ; sur une assiette, un morceau de beurre frais. Tout cela avait très bonne façon ; le café fumait. C'était un déjeuner comme le soldat français n'en avait pas vu depuis longtemps. Il but le café avec délices, mangea quelques bouchées de pain trempé et dit que c'était tout ce qu'il pouvait, prendre.

— Il vaut mieux, en effet, ne manger que très peu, ajouta Salomon Cottier ; l'appétit vous reviendra avec les forces. Ce qu'il vous faut, c'est une douce chaleur et le repos. Je vois qu'il n'est pas question de

vous emmener à Bière aujourd'hui. Ainsi, donnez-moi deux mots pour l'un de vos chefs, et j'irai les porter. — Voici un crayon et une feuille de papier, dit-il en ouvrant une armoire.

Alexis écrivit son nom, celui de sa compagnie et ajouta les détails nécessaires pour constater son identité. Cela fait, il signa.

— Vous avez une belle écriture, lui dit le père Cottier; elle ressemble à celle de mon fils.

— Comment se porte mademoiselle votre fille et ce bon monsieur qui m'a aidé à descendre du traîneau?

— Ils sont très bien et vous saluent. Mon cousin Corneille viendra vous faire un peu compagnie. Au revoir, jeune homme.

— Encore une bonté de plus, mon cher monsieur. Je voudrais écrire deux lignes à ma mère. Y a-t-il un bureau de poste près d'ici?

— Je vais vous donner ce qu'il faut pour écrire; puis je prendrai votre lettre et la mettrai à la poste à Gimel en passant. Tous nos villages et les maisons foraines, comme la nôtre, reçoivent les lettres chaque jour. Donnez pour adresse: *Les Fallans, par Marchissy, canton de Vaud, Suisse.* — Attendez, je vais vous l'écrire. Dans un quart d'heure, je viendrai chercher votre billet. Voici le buvard de mon fils; il y a tout ce qu'il faut. J'affranchirai. Mais n'écrivez que peu de lignes. Alexis écrivit:

« Ma chère mère, » Remercions Dieu. Sans lui, sans le secours qu'il m'a envoyé, je serais mort à l'heure qu'il est, gelé dans un bois de la Suisse. Je me suis endormi de fatigue dans la neige, puis égaré dans la montagne. Des gens excellents m'ont recueilli chez eux et me traitent comme leur fils. Je n'ai aucun mal, excepté de la fièvre et de la faiblesse. Deux ou trois jours de repos et de bonne chaleur me remettront complètement. Écrivez-moi à l'adresse jointe à ces lignes. — Nous avons accepté les conditions de la Suisse; sans elle, sans ces braves républicains, toute l'armée de l'Est était perdue. Je vous embrasse, vous, ma mère, ma sœur et mon père. Votre Alexis. »

Devant la maison, pendant qu'Alexis Ménard écrivait sa lettre, on entendait les grelots du cheval qu'on mettait au traîneau. Albertine aidait son père à atteler Mouton, qui se réjouissait de trotter sur la route unie et d'y faire glisser son léger fardeau. Le cheval du paysan connaît fort bien, dans ce cas-là, qu'il s'agit de courir et non de tirer de force; pour lui, c'est une partie de plaisir. Le petit griffon Bob se trémoussait aussi à sa façon, regardant ces préparatifs et ayant l'air de dire: Je voudrais bien aller avec vous. Mais sur un signe du père Cottier, il rentra à la maison et vint s'asseoir près du foyer.

Entre son paletot et son gilet, Salomon Cottier passa un gros brostou tricoté par sa fille avec la laine de leurs moutons ; puis, sur le paletot, il mit une blouse bleue, vêtement léger dont les habitants de cette contrée ne se séparent presque jamais quand ils sortent de leurs maisons, et qui d'ailleurs est un excellent préservatif contre le froid. Une bonne couverture sur les genoux, les pieds dans la paille sèche, le père Cottier quitta les Fallans et disparut bientôt dans la direction de Longirod.

Alexis Ménard repassait en son esprit ce qui lui était arrivé depuis un mois. Cette courte campagne infructueuse et désespérée, les combats livrés sans espoir de vaincre un ennemi toujours sur ses gardes, toujours ferme et vaillant, bien commandé, bien nourri et bien vêtu, habitué depuis son entrée en France à gagner toutes les batailles. Puis, ces dernières journées de retraite dans les neiges du Jura, sans logements, sans vivres, marchant jour et nuit presque au hasard, dans un pays inconnu. Enfin, la délivrance pour l'armée en mettant pied sur le territoire suisse. Et c'était alors que, vaincu par la fatigue et le sommeil, il s'était endormi, attardé sur la montagne, pour s'égarer ensuite et être recueilli par Albertine Cottier.

Le jeune homme fut tiré de ses réflexions intimes par le gros pas du cousin Corneille qui, arrivant à la porte, demanda s'il pouvait entrer.

— Certainement, répondit Alexis.

— Eh bien, comment va la santé ? fit le visiteur, de sa voix claire et amicale.

— Pas trop mal, monsieur ; c'est-à-dire beaucoup mieux que je ne mérite. Je suis comme un bienheureux dans cette maison. Seulement, je pense que j'aurais de la peine à faire le tour de la chambre sur mes deux jambes.

— Je le crois bien. C'est même beaucoup que vous n'ayez pas eu quelque membre gelé. — Il faut remettre du bois au fourneau : ces branches de sapin (nous appelons cela des *cignons*) font un joli feu, brillant et doux, mais ça ne réchauffe pourtant pas comme le hêtre que nous vendons à Rolle.

Ce disant, Corneille bourra le poêle, en ferma la porte de fer et s'assit, le dos tourné contre les catelles, de manière à être en face du lit.

— Je suis venu causer un moment avec vous, dit-il, si cela peut vous être agréable.

— Merci ; vous êtes bien aimable.

— Ah ça ! reprit Corneille, à quoi diantre pensiez vous là-haut, sous le sapin où ma jeune cousine vous a découvert ?

— Quand on est exténué, anéanti comme je l'étais, on ne pense plus

à rien. Je n'ai aucun souvenir à cet égard.

— Sans Albertine, vous risquiez gros de ne pas vous réveiller, savez-vous ?

— Certainement. Je lui dois la vie. Elle a été un ange pour moi.

— Un ange, pas tout à fait, mon cher monsieur. Les anges sont des serviteurs de Dieu. Peut-être, et je le croirais volontiers, y en avait-il un près de vous, chargé de veiller sur votre sort, mais invisible à des yeux mortels. Quant à Albertine, elle a fait son devoir de chrétienne, en fille intelligente, voilà tout.

Puisque nous sommes là à causer, racontez-moi un peu d'où vous êtes et ce que font vos parents, toutefois, si cela ne vous fatigue ni la tête ni la poitrine.

— Très volontiers. Je suis né à La Vattie, dans le département de l'Ain, à trente kilomètres de Bourg, du côté du sud. La Vattie est une espèce de petite ville ou de gros village d'environ deux mille habitants, qui s'occupent d'agriculture et aussi de commerce. Mon père possède quelques immeubles, et il est agent d'une compagnie d'assurances. Moi, je dois être notaire, si je rentre dans mon pays après cette funeste guerre. Ma mère et ma sœur quittent peu la maison, mais mon père est souvent absent pour les affaires de son agence. Nous ne sommes que deux enfants.

— Comme nous ici, interrompit Corneille ; garçon et fille, c'est assez curieux. Êtes-vous l'aîné ?

— Oui, monsieur ; j'ai vingt-quatre ans ; ma sœur dix-neuf.

— Ça se rencontre presque avec les nôtres. Constant a vingt-cinq ans ; Albertine vingt-un à vingt-deux. Et alors, que cultive-t-on dans les campagnes ?

— Le blé, le vin, les fourrages, les volailles. On élève aussi beaucoup de porcs.

— C'est clair ; des bressans. Vous avez par là-bas des marchands de cochons qui sont parfois de fameux enjôleurs. Ils peuvent mentir comme des arracheurs de dents. Souvent il en passe à Marchissy et Longirod ; mais nous n'achetons guère que de jeunes porcs élevés dans le pays, chez des gens que nous connaissons. Quand vous descendrez à la rue, je vous montrerai les nôtres. Y a-t-il beaucoup de chevaux à La Vattie ?

— Mais oui ; ce qu'il en faut pour la culture des terres et le service des habitants. On en a fourni beaucoup à notre pauvre armée de l'Est.

— Je n'aime pas les chevaux, monsieur Alexis ; c'est un faible que j'ai contre eux, depuis qu'une pouliche m'a labouré la joue gauche, il y a quarante ans. Vous en voyez ici la marque. Dès lors, j'ai pris les chevaux en guignon ; jamais je ne m'occupe du nôtre, qui est cepen-

dant un vrai mouton, de nom et d'effet ; et je ne monte jamais en char non plus, à moins qu'il ne soit traîné par des bœufs. Je vais à pied. Mais j'aime bien les bœufs et les vaches. Il vous faudra voir aussi les nôtres, c'est-à-dire le bétail de mon cousin Salomon Cottier, car je ne possède rien dans la maison. J'ai adopté la famille et je vis avec elle.

— C'est joli des deux parts.

— Oui, j'aime Albertine et Constant comme s'ils étaient mes propres enfants. Il me tarde bien que Constant soit de retour à la maison ; je n'aime pas à voir partir Albertine seule avec le cheval attelé au traîneau. Je crains toujours qu'il ne lui arrive un accident en route. Elle a beau dire qu'elle sait conduire un cheval ; je ne m'y fie que tout juste. J'aimerais mieux recevoir un second coup de pied à ma joue droite plutôt que de voir Albertine défigurée. Pour une jeune fille qui n'est pas mal, ce serait trop cruel.

— M^{lle} Albertine est charmante, de toutes manières ; je voudrais tant que ma sœur pût la voir.

— Elles se rencontreront peut-être un jour ; c'est plus facile pour deux jeunes personnes que pour deux vieilles montagnes. Mais je ne veux pas vous faire causer davantage, monsieur Alexis. Vous avez là, sur votre table, un bon livre, le livre par excellence. Si les prêtres de votre pays avaient mis le Nouveau Testament dans les mains du peuple et que préalablement on eût appris à lire à tous les Français, au lieu d'en tenir des millions dans l'ignorance et dans la superstition, la France ne serait pas tombée dans l'abîme où elle est bel et bien. Ce n'est pas le tout que de se croire la grande nation, le premier des peuples civilisés, il faut l'être en effet, et de la bonne manière.

— Nous avons eu un mauvais gouvernement.

— Oui ; mais le mal vient de plus haut, de plus profond, et aussi de beaucoup plus loin. La France n'a pas voulu du véritable Évangile pour tout le peuple. Elle a préféré Rome à Jésus-Christ, la guerre, bien souvent, à la paix véritable. Je vous étonne peut-être en vous disant cela. Mais j'ai lu un peu l'histoire, et je vois qu'une nation récolte ce qu'on a semé dans son champ. ; Quand on aime la guerre et qu'on veut la guerre, on périt par la guerre. Excusez-moi de vous dire cela. Je suis un vieux garçon qui aime à babiller un peu sur tout, mais cela ne m'empêche pas de plaindre votre pays, si affligé dans ce moment.

Corneille étant retourné à son ouvrage, Alexis essaya, une heure plus tard, de se lever.

Les paysans vaudois qui ressemblent à Corneille Adan pour l'intelligence et l'instruction, sont moins rares sur le plateau et dans la montagne qu'à la plaine. Quoique bon travailleur, le montagnard a plus de temps pour penser et pour lire que le vigneron ou le laboureur,

et il en éprouve le besoin davantage. De là, une différence parfois très marquée entre les habitants des monts et les riverains du lac Léman. À la Vallée de Joux et dans le cercle de Sainte-Croix, par exemple, le contraste est frappant. Là-haut, le père et la mère, le jeune homme et la jeune fille, qui tous travaillent à une branche d'horlogerie ou aux boîtes à musique et s'occupent aussi d'agriculture, ont pris de bonne heure l'habitude de la réflexion, le goût de la lecture, parfois même celui des arts. Ils aiment et cultivent l'instruction. Leur accent sera peut-être mauvais, mais leurs idées justes, leur esprit ouvert, leurs connaissances variées. Ils ont l'imagination vive et du sens pratique en même temps. On dirait que la terre leur est moins pesante, moins en piège qu'à nous autres gens d'en bas, ou qu'ils sont plus forts contre elle. Ils ne la tiennent pas complètement pour leur nourrice, grâce à l'industrie qui a changé la face de leur contrée en y apportant la fortune pour quelques-uns, l'aisance pour le grand nombre, le luxe pour plusieurs et aussi des besoins fâcheux dans bien des familles.

CHAPITRE IV

ÉLIZÉ VURCHIN



lopin-clopant, Alexis descendit à la cuisine. Là, il trouva un garçon d'environ vingt-six ans qui causait avec Albertine et le cousin Corneille. On dit à Alexis que c'était un parent de la famille Cottier. Appelé au service militaire, il venait faire une visite avant de partir. Le Français et le bourgeois de

Longirod étaient deux types très dissemblables. Les cheveux noirs, le teint uni, un peu pâle, les lèvres minces, le corps souple et élégant dans son modeste uniforme, Alexis Ménard avait cet air de distinction naturelle qui se remarque au premier coup d'œil, tandis qu'Élizé Vurchin, blond-roux aux cheveux en brosse, ne paraissait guère à son avantage. C'était pourtant un brave garçon, ne manquant ni de moyens intellectuels ni de bon sens. Fils unique, vivant seul avec sa mère qui était veuve, il possédait un bon domaine et nourrissait un gros troupeau de vaches dans ses deux étables. Amodieur et propriétaire, Élizé Vurchin était l'un des *meilleurs* paysans de tout le plateau. Il examinait le soldat français avec un intérêt tout particulier.

— Vous avez dû souffrir beaucoup dans cette désastreuse retraite, lui dit-il.

— Oui, de toutes manières. Mais j'ai eu le bonheur de tomber entre bonnes mains, fit-il en souriant. On se laisserait volontiers faire prisonnier par M^{lle} Albertine. Vous savez que c'est grâce à elle que je ne me suis pas endormi tout de bon dans la forêt.

— Oui, mon cousin Adan vient de me raconter la chose.

— Et vous allez aussi endosser l'uniforme ?

— Oui, monsieur. Cela ne va guère avec mon train d'agriculture et de montagne ; mais il faut obéir. Ma mère sera seule à la maison avec nos domestiques.

— Vous ne resterez pas longtemps au service ?

— Nous ne pouvons pas le savoir. En tout cas, nous resterons jusqu'à ce que nos frontières soient libres. Cela durera toujours plus que nous ne voudrions.

— Prends-tu le même cheval que tu avais au camp l'année dernière ? demanda Albertine.

— Oui, sans doute ; il est sage quoique ardent.

— Vous êtes *cavalier* ? fit Alexis.

— Oui.

— Il est dragon, ajouta Corneille. Je ne comprends pas, Élizé, que tu aies eu un goût pareil. Un militaire a déjà bien assez à faire pour son propre compte sans se charger encore des soins d'un cheval. À quoi est-ce que ça sert, la cavalerie ? à rien du tout.

— Et les dépêches à porter ? et les reconnaissances aux avant-postes ? dit Albertine.

— Et les charges à grands coups de sabre ? dit Alexis.

— Les charges ? répliqua le vieux Corneille. En effet, vos cavaliers en ont fait de belles, durant cette guerre !

— Les uhlands prussiens, dit Élizé, ont rendu, comme éclaireurs, les plus grands services à l'armée allemande. Il n'y a qu'une voix à cet égard. Je serai bien aise d'en voir de près quelques-uns et de trinquer avec eux.

— Ah ! bah, laisse-moi ces gens-là chez eux, et dépêche-toi de revenir à Longirod. Avez-vous assez de fourrage pour tout votre bétail ?

— Oui, largement.

— Vous êtes mieux partagés que nous. Je vois qu'il faut maintenant l'économiser, si nous voulons nouer les deux bouts et garder un peu de foin vieux pour Mouton.

Élizé se leva :

— Il me faut partir, dit-il.

— Tu devrais dîner avec nous, dit M^{me} Cottier ; nous allons nous mettre à table.

— Merci, cousine ; on m'attend à la maison. Eh bien donc, bonjour à tous.

— Que Dieu te garde en bonne santé et te ramène bientôt, dit Corneille en lui serrant la main. On dit que chaque soldat prussien a le Nouveau Testament dans sa poche ; tu devrais en prendre un et en lire chaque jour quelques versets. Il y a des éditions qui ont aussi les psaumes à la fin. Tiens, voilà un franc pour en acheter un dans la première ville où tu passeras.

Ayant dit cela, Corneille prit une pièce de monnaie dans sa bourse et la mit dans la poche de gilet du garçon, qui remercia en souriant.

— Je pourrais peut-être te donner un Nouveau Testament, dit

Albertine, et tu garderais le franc du cousin pour boire à sa santé.

— Oui, j'aimerais encore mieux comme cela, répondit Élizé.

Albertine alla chercher le volume et le donna.

— Il faut me permettre de t'embrasser, dit Élizé à sa jeune cousine. Qui sait si j'aurai le bonheur de vous revoir.

Albertine tendit sa joue. Ce fut ensuite le tour de sa mère, puis du cousin Corneille. Élizé serra la main au Français et reprit la direction de Longirod sans grande émotion. C'était une nature ferme, rigide pour le devoir, réfléchie et peu parleuse, mais ne s'occupant guère que des choses de la terre. Élizé avait demandé à Albertine, sans la moindre hésitation la permission de l'embrasser. Si elle eût refusé, il ne l'aurait trouvé ni mal de sa part, ni extraordinaire, et n'en aurait point été choqué. Une fois en chemin, il prit le présent de Corneille pour le mettre dans son porte-monnaie : c'était une pièce de quarante francs, Élizé sourit, mais sans s'émouvoir le moins du monde. Corneille savait que les dragons font beaucoup plus de dépense que les soldats d'infanterie ; c'est pourquoi, bien que l'argent ne manquât pas à Élizé, il avait voulu lui jouer ce petit tour amical et généreux, et l'engager en même temps à lire la Bible pendant la campagne. Le Nouveau Testament était neuf, les feuillets, encore un peu agglutinés au bord de la tranche, le prouvaient suffisamment.

Ce n'est donc pas celui dont Albertine se sert, pensa le jeune homme. C'est dommage ; il m'aurait porté bonheur, surtout si elle y avait mis son nom. Voyons un peu sur la page blanche. Rien. Soit, dit-il ; et il remit le livre dans sa poche.

Alexis ne prit que fort peu de nourriture au dîner et ne but pas de vin. Il avait de la fièvre, des bâillements nerveux, et l'écorchure du tendon d'Achille était très douloureuse. Il retourna dans sa chambre et s'étendit sur le lit. Toutes sortes de pensées occupaient son esprit. Ce garçon de Longirod était sans doute le fiancé d'Albertine : on n'embrasse pas comme cela une cousine devant la famille, quand il n'y a rien de décidé entre jeunes gens : et puis, ce Nouveau Testament donné, c'était un gage d'amitié, d'amour peut-être. Il est pourtant assez laid, ce Vurchin, se disait-il encore, et il n'a pas l'air sentimental. Comment Albertine a-t-elle pu s'attacher à lui, elle, si intelligente et si gracieuse ! Sans doute les parents ont arrangé la chose, et elle l'a accepté de bon cœur. Ils sont tous si sages, si raisonnables, dans cette famille. Je suis sûr que le fils est aussi un très brave garçon. Ce peuple-ci ne ressemble guère au nôtre, si tous les paysans suisses ont du rapport avec ces excellentes gens. Chez nous, c'est la vanité ou l'intérêt qui domine. Nous ne nous fions à personne. Si nous causons, entre quelques-uns, des affaires du pays, nous avons

toujours la crainte qu'un de nous ne soit un espion du gouvernement. Et puis, il y a ces croyances absurdes qu'on donne au peuple comme Évangile, tandis qu'on sait fort bien que ce sont des inventions. Ces miracles opérés par des jeunes filles, ces apparitions de la vierge Marie, ces répétitions de formules de prières qu'on lui adresse, et tant d'autres superstitions, voilà ce qui fait de nous des *machines* religieuses, au lieu d'être pensants, raisonnables, aimant Dieu et le prochain. Nous étions fous de notre gloire militaire ; la vanité nous a perdus. Oh ! qu'est-ce que deviendra la France après cette guerre ? Et quand cela finira-t-il ? Mais, reprit-il au bout d'un moment, quelle chance j'ai eue d'être amené ici par cette jeune montagnarde si charmante ! Je lui dois la vie ; volontiers je lui donnerais la mienne, si cela pouvait se faire un jour.

Sur cette dernière pensée, il s'endormit. Dans ses rêves agités, il se vit au milieu d'une bataille. Enveloppés par les Allemands vainqueurs, les Français se battaient en désespérés plutôt que de se rendre. Il sentit qu'une balle le frappait au cœur et qu'il allait mourir. « Mon Dieu, s'écria-t-il, faites-moi grâce ! Adieu, Albertine. Adieu, braves gens qui m'aviez reçu chez vous. Adieu, ma mère, ma sœur. Maudite soit la guerre ! je suis frappé à mort ! ! »

— Allons, allons, l'ami Français, ouvrez donc les yeux et réveillez-vous ! lui dit Corneille qui venait d'entrer dans la chambre et avait entendu tous ces adieux. Vous êtes ici, aux Fallans, chez nous, c'est-à-dire chez les Cottier, et pas du tout où vous croyez. Que rêviez-vous de si pénible ?

Alexis ouvrit les yeux ; son regard, d'abord fixe et effaré, se tranquillisa peu à peu et reprit insensiblement sa limpidité ordinaire.

— J'ai cru mourir sur le champ de bataille, dit-il lentement. Ah ! comme c'est sérieux, la mort !

— Oui, mon brave ami ; je le pense comme vous. Dieu vous fasse, et à moi aussi, la grâce de bien mourir. Pour cela, il nous faut tous deux bien vivre, en attendant que la mort vienne. Pendant que les bêtes mangent un morceau, je suis venu voir ce que vous faisiez.

— Vous êtes vraiment trop bon ; je vais essayer de descendre.

Quand Alexis fut debout, il se sentit mieux ; mais son cœur battait toujours violemment. Il avait de la peine à oublier son rêve. Cependant il descendit l'escalier avec moins de difficulté que dans la matinée, et prit du café au lait avec plaisir. Il retrouva même une sorte de gaîté, jouissant de la présence de ses hôtes et particulièrement de celle d'Albertine, avec qui il causa de divers sujets, pendant que la mère Cottier préparait la soupe du soir. Dans les maisons des paysans, un repas est à peine terminé, qu'il faut déjà s'occuper du repas suivant,

soit pour les gens, soit pour les animaux domestiques.

À la nuit, le père Cottier arriva.

Après avoir parlé au commandant de place à Bière, il était allé à Mollens et à Montricher, où il avait quelques affaires à régler pour lui et son cousin Corneille. Gela lui avait pris la journée. Il apportait à Alexis la permission de séjourner aux Fallans, tant que cela serait nécessaire à son rétablissement ; mais sous sa parole d'honneur de ne pas chercher à gagner le territoire français pendant la durée de l'internement, et celle de rejoindre son bataillon dès qu'il en serait requis. Salomon Cottier s'était porté caution, en quelque sorte, de son hôte, ensuite des bons renseignements qu'il avait obtenus des supérieurs d'Alexis. Quant à l'état général de la troupe, il dit que cela faisait pitié de voir ces pauvres soldats.

— Restes-tu demain à la maison ? demanda Corneille à son cousin.

— Oui, pourquoi ?

— Parce que je voudrais aussi aller voir les internés, mais à Lausanne. Si tu veux gouverner les bêtes à ma place, je partirai de Rolle par le premier train, et je reviendrai le soir.

— Eh bien, va. Cela t'intéressera beaucoup. Y a-t-il une lettre de Constant ? demanda Salomon à sa femme.

— Non, rien.

— C'est bien étonnant. Enfin, attendons avec patience.

— Élizé est venu nous dire adieu. Il part demain pour la frontière, dit Corneille. Il te fait ses amitiés. *Froment* va mieux, ajouta-t-il immédiatement ; je lui ai peu donné à manger. Il nous faut absolument économiser le fourrage, sans quoi nous nous trouverons à court, surtout si la récolte prochaine est tardive. Ainsi, tu n'en donneras que juste ce qu'il faut.

Corneille faisait cette recommandation comme s'il eût été le propriétaire, et son cousin l'ami de la maison. Mais Corneille y mettait tant de bonne volonté, de véritable intérêt, même une sorte de grâce rustique bien rare, que Salomon Cottier ne pouvait pas se formaliser d'un tel empiètement. Lorsque Corneille disait nous en parlant de la famille Cottier, c'était en faisant abstraction de sa personnalité. Nous, pour lui, c'était eux tous. Il se donnait aux autres, s'incorporait de cœur et d'esprit avec eux, ne gardant pour lui-même que le doux sentiment d'un chez soi qu'on lui accordait avec bonheur.

À neuf heures du soir, de nouveau seul dans sa chambre, il prit son registre et sa plume.

« Cottier, écrivit-il, est allé aujourd'hui à Bière, pour le soldat français qui est chez nous. Ensuite, il a été à Mollens chez Baudat, qui lui devait trois intérêts et n'en a payé que deux ; puis ensuite à Montricher

pour ma lettre de rente. Les affaires de mon débiteur vont mal. Nous avons eu la visite d'Élizé le dragon, qui va partir pour la frontière et a embrassé Albertine. Je lui ai glissé quarante francs dans sa poche de gilet et l'ai engagé à emporter un Nouveau Testament. Albertine lui en a donné un ; mais cela ne veut pas dire qu'elle lui donne rien de plus ; et je le regrette, car Élizé est un bon parti pour elle, un brave garçon, quoique un peu sournois de temps en temps. Je vais demain à Lausanne, par simple curiosité. Peut-être ferais-je mieux de rester ici, occupé à nos affaires. On verra le temps, demain matin. À Lausanne, je voudrais voir les internés, acheter quelques livres chez Meyer, et faire une visite à mon vieil ami Benzine, marchand de fromages. J'ai vraiment peur que notre Français n'en tienne déjà pour Albertine. Si cela est, nous l'expédierons d'ici sans tarder, et malgré sa blessure au talon. Il faudra que j'en parle à Cottier. C'est une chose que nous ne pourrions admettre. Encore pas de lettre de Constant. Dieu nous soit en aide ! Ainsi soit-il. Je vais relire le psaume CIII et le premier, pour finir la journée.

» À l'écurie tout va bien. Recommandé à Salomon de ménager le foin. »

CHAPITRE V

PIERRE SIMON



Dans nos villages, comme dans toutes les maisons des campagnards, et plus encore à la plaine que sur le plateau ou à la montagne, on se lève de bon matin. En général, les hommes se couchent tôt ; les femmes aiment à veiller plus tard que leurs maris, soit qu'il y en ait plusieurs sous le même toit et dans la même chambre, soit que la mère de famille demeure seule à côté de sa lampe. C'est le moment de la journée où, les soins du ménage étant terminés, elles peuvent rester tranquillement assises et travailler de leurs doigts ; elles jouissent de cette espèce de repos lorsque tout est silence dans la maison. Le matin venu, il est juste alors que le mari ou les fils se lèvent les premiers. Le bétail à l'écurie réclame leur présence, en toute saison ; et si c'est en automne, il faut battre le blé dans la grange, longtemps avant le jour, afin que le grain soit vanné de bonne heure dans l'après-midi. Néanmoins il est des femmes, des mères de famille qui, se couchant assez tard, sont debout dès le grand matin. Il faut pétrir la farine, pour que la pâte soit mise au four avant le départ du père pour les champs ou les bois ; cela revient une fois par semaine. Il faut, peut-être, remplacer le mari pour donner la nourriture aux bêtes, les conduire à la fontaine, même traire les vaches dans certains cas ; ou bien, panier sur la tête, porter le déjeuner de ceux qui travaillent dès l'aube à la vigne. Tout cela ne laisse pas de constituer une vie de fatigue, ayant sans doute son côté sain, libre et poétique, mais une vie cependant qui demande beaucoup plus au corps qu'à l'être intellectuel. Et quand il y a de petits enfants à élever, c'est bien autre chose encore ! La jeune mère doit être, en même temps, nourrice, bonne, maîtresse de maison, femme de chambre et cuisinière. Dieu veuille encore qu'il ne lui faille pas travailler à la campagne ! Comment, après cela, s'étonner

que la plupart des femmes de paysans perdent si vite leur air de jeunesse et souvent leur santé! Le café très noir, deux fois par jour, la viande de porc salée, n'aident pas non plus à embellir leur teint, à entretenir une fraîcheur qui dure à peine quelques années.

Ces réflexions me sont venues à l'esprit à l'occasion du lever matin de Corneille Adan. Comme il voulait prendre le train qui passe à Rolle peu après sept heures, il devait se mettre en route de nuit. Des Fallans jusqu'à la petite ville qui fut le berceau d'un grand patriote suisse, bien oublié aujourd'hui, hélas! malgré l'obélisque dressé en son honneur dans l'île qui porte son nom; des Fallans jusqu'à Rolle, disons-nous, la distance est assez grande. Il faut traverser plus d'un ravin, longer des bois, contourner des collines, avant de descendre sur Gilly et atteindre ensuite une gare. Corneille voulait partir à cinq heures, après avoir déjeuné d'une bonne tasse de chocolat. Quand il vint à la cuisine à quatre heures et demie, il y trouva Albertine tricotant vers le fourneau. Sur la table, le chocolat attendait, à côté de la corbeille du pain. Albertine l'avait préparé sans que personne l'eût appelée.

— Je t'ai fait lever de bien grand matin, ma pauvre enfant, lui dit Corneille; je le regrette, pour toi et pour moi, car, vraiment, j'ai peu d'entrain pour aller à ce Lausanne, et toi tu avais besoin de dormir.

— Je ne dormais pas, déjà depuis un bon moment, quand je me suis levée. Mais vous verrez que cette journée vous fera plaisir et vous intéressera. Au retour, vous aurez bien des choses à nous raconter.

— C'est un peu ce qui m'engage à aller si loin; je pourrai dire aussi à notre Français ce que je pense de son armée. Il paraît que c'est pitoyable. Pour des militaires français, quelle humiliation!

— C'est peut-être un châtement de Dieu, dit Albertine.

— Je n'en doute pas; j'ai bien assez de chocolat comme cela; ne remplis pas la tasse: il te faut prendre le reste.

— Merci; je n'ai pas encore faim.

— Eh bien, tu le donneras à ton père, quand il aura trait les vaches; ça lui réchauffera l'estomac. Oui, je suis persuadé que cette terrible guerre est un châtement de Dieu sur toute la nation française. On entend dire partout qu'elle est corrompue à fond, depuis les plus hautes classes jusqu'aux bas étages de la société. Les uns ne croient ni à Dieu ni au diable; les autres croient tout ce qu'il plaît aux jésuites d'inventer. Dans les grandes villes, à Paris, Lyon, Bordeaux, on dit que c'est un orgueil épouvantable, aussi bien chez les riches protestants que chez les catholiques; et dans les campagnes, c'est une rapacité pire qu'en Suisse, où certes l'on court déjà trop après l'argent. Notre interné n'est pourtant pas de cette mauvaise race d'intéressés. Crois-tu qu'il soit riche?

— Je n'ai aucune idée à cet égard. Ce qu'on peut bien dire, c'est qu'il a de bonnes manières, et paraît reconnaissant de ce qu'on fait pour lui.

— C'est un joli garçon. À côté de lui, Élizé ne brille pas par la figure.

— Qu'est-ce que cela fait ? Élizé a d'excellentes qualités qui rachètent bien ce qui peut lui manquer sur d'autres points moins essentiels.

— Tu parles en fille sage, ma chère enfant ; cela me fait plaisir, car je t'avoue que cet interné me donnait de l'inquiétude. Je ne voudrais pas qu'il se montrât reconnaissant jusqu'à s'attacher trop à toi, qui lui as sauvé la vie en le ramassant sous le sapin.

— Ce n'est pas moi qui l'ai trouvé là, c'est Bob.

— Je ne suis pas en souci pour Bob ; le Français n'en deviendra jamais amoureux.

— Ni de moi, cousin Corneille.

— Ah ! prends-y garde, au moins. Tu comprends que cela ne pourrait nous convenir, cet étranger étant catholique et n'entendant rien à nos affaires.

— Je vous remercie de l'avertissement ; mais vous pouvez vous tranquilliser à ce sujet.

— Bien sûr ?

— Très sûr.

— Ce que tu me dis me fait un verre de bon sang ; j'irai à Lausanne sans arrière-pensée, bien que ce soit presque ridicule, à mon âge, de me mettre en route avant le jour pour une chose qui n'est point nécessaire. — Voilà, j'ai fini. Ton chocolat était bon. Adieu.

— Je trouve, cousin Corneille, que vous pourriez bien m'embrasser avant de partir, comme Élizé l'a fait hier.

— Sans doute, ma chère enfant ; mais entre Élizé et moi la différence est grande.

— C'est justement pour cela.

— Adieu, Albertine, dit Corneille en lui donnant un baiser sur le front, je vous aime bien tous, crois-le seulement.

— Et nous, donc ! Bon voyage ! Vous revenez de jour ?

— Oui, par l'express de deux heures et quart. Jusqu'à la route de Burtigny, qui passe à quelque distance des Fallans, un sentier était battu dans la neige. Corneille le suivit, et bientôt il trouva la voie bien tassée par les traîneaux, sur laquelle il lui était facile de marcher, en s'appuyant sur un bâton ferré. À soixante-deux ans, Corneille était encore d'une vigueur peu commune ; quoique légèrement voûté, il n'avait pas d'oppression, même aux montées rapides. Sa vie avait été régulière, normale, sans excès d'aucune sorte. Ne s'étant pas marié,

à cause de cette joue si maltraitée, il s'était créé des ressources intellectuelles qui le servaient merveilleusement dans bien des occasions. Il pouvait parler de beaucoup de choses que les hommes des villages ignorent. Sauf certaines manies qui tenaient à son caractère et qu'on n'avait pas cherché à combattre dans sa jeunesse, Corneille Adan était vraiment un paysan distingué, d'un mérite incontestable. Au fond, il était fait pour être vieux garçon, à la condition toutefois de ne pas avoir un ménage pour lui seul. Il lui fallait une famille; celle de Salomon Cottier avait été préparée pour lui, évidemment.

Il arriva au chemin de fer à sept heures. Trouvant du feu dans la salle d'attente, il put y sécher la semelle de ses souliers ferrés, dont l'empaigne était recouverte d'épaisses guêtres de ratine. Le reste de son habillement était en milaine rousse bien fournie et chaudement doublée. Sur la tête, un chapeau de feutre brun à larges bords, derrière lequel s'échappaient des cheveux blancs à demi bouclés et, abondants. Corneille n'avait plus une seule dent; cela lui creusait les joues et le faisait paraître maigre, tandis que son corps était bien nourri et bien portant. Chose bizarre et qui se rencontre assez communément chez les paysans, — malgré cette absence d'incisives et de molaires, Corneille recherchait plutôt la croûte du pain que la mie tendre, et il avait presque toujours terminé son repas le premier dans la maison. Laissons-lui faire son voyage à Lausanne; il nous le racontera au retour.

Dans la matinée, le facteur rural apporta une lettre de Constant. Bonnes nouvelles. Constant annonçait qu'il arriverait le jour même à Lausanne, et de là à Rolle, par le train express. Son bataillon était licencié. Constant demandait qu'on vînt l'attendre à Rolle avec le traîneau ou le char, si la chose était possible; mais s'il y avait quelque empêchement, il monterait à pied.

Corneille n'étant pas là pour traire les vaches et porter le lait, le père Cottier ne pouvait quitter la maison. Albertine offrit tout de suite d'aller chercher son frère et le cousin par la même occasion, si celui-ci consentait à monter en traîneau et à être ramené par le cheval. Ce fut arrangé ainsi. Alexis souffrait vivement de son écorchure, qui s'envenimait, sans doute à la suite du froid enduré dans la neige. À peine pouvait-il poser le pied à terre. Albertine pensa que son frère et le cousin devraient aller demander l'avis d'un médecin sur les soins à donner à cette blessure, et rapporter quelque onguent propre à activer la guérison.

Tout de suite après le dîner, Albertine fit ses préparatifs. Mouton fut attelé au traîneau. En demi-toilette d'hiver, bien au chaud dans un bon manteau de drap noir et la couverture du cheval sur ses genoux, la

jeune fille pouvait braver sans crainte le froid de la saison.

Après avoir dépassé Burtigny, lorsqu'elle arriva sur cette partie du plateau d'où la vue plonge sur le lac et où les gens riches commencent à bâtir des chalets d'été, à créer même de fort belles propriétés rurales, Albertine modéra l'allure du cheval. Comme elle en avait le temps, elle le laissa aller au pas un moment, pendant qu'elle regardait dans la direction d'une ferme dont la maison, placée au pied d'une colline boisée au sommet, brillait aux rayons du soleil. Cette situation était extrêmement jolie, et, à en juger par les arbres fruitiers qui croissaient dans le voisinage, même dans les champs, ce devait être une propriété de bon rapport. Elle s'appelait la Pervenche, et appartenait aux trois enfants de feu Pierre Simon, mort en 1866. Les Simon actuels étaient deux garçons et une fille, tous majeurs maintenant. Albertine avait été en pension à Morges avec Mélanie Simon, et s'était liée avec elle ; mais elles se voyaient rarement. L'aîné des deux frères, nommé Pierre, comme leur père, avait très bien dirigé les affaires de la maison pendant la minorité des deux cadets. Il avait pour Albertine plus que de l'amitié, mais n'osait pas l'avouer, ce qui n'empêchait pas Albertine de s'en être très bien aperçue ; et si Mélanie ne le lui avait pas dit d'une manière catégorique, elle lui avait bien laissé voir ce que Pierre pensait au fond. Le cadet des garçons, Gustave, avait vingt-cinq ans, Mélanie vingt-trois, et Pierre vingt-sept. — Dans la contrée, on les tenait pour de très braves gens, pas riches, mais *bons paysans* néanmoins. Travailleurs et amis de la paix, sortant peu de chez eux et n'allant jamais aux danses, ils avaient une vie assez à part de celle des habitants de la contrée. Depuis la fin de l'année, Albertine était sans nouvelles de Mélanie ; elle aurait bien voulu s'arrêter chez elle en passant, mais ce n'était pas possible. Elle continua donc tout droit et remit le cheval au trot. Un peu préoccupée et ne regardant ni à droite ni à gauche, elle arrivait à l'un des contours de la descente sans remarquer un piéton solitaire qui se tira de côté pour laisser la voie libre au véhicule. Cet homme ôta son chapeau et salua ; au même instant tous deux poussèrent une exclamation de surprise :

— Comment ! c'est vous, mademoiselle Albertine. Cela va-t-il bien ?

— Oui, merci ; et vous ?

— Très bien. Tous les vôtres aussi, j'espère ?

— Oui ; et Mélanie ?

— Ma sœur a eu la grippe, mais elle est mieux. Et où allez-vous ainsi toute seule, si j'ose vous le demander ?

— À la gare de Rolle, chercher mon frère qui arrive aujourd'hui.

— Gustave aussi : je vais à sa rencontre.

— Pourquoi n'avez-vous pas pris votre cheval ?

— Nous l'avons vendu dernièrement, et ne sommes pas encore repourvus.

— Alors, je comprends.

— Je ne veux pas vous retenir plus longtemps, malgré tout le plaisir que j'ai à vous voir ; ainsi, allez seulement, dit-il en saluant de nouveau Albertine.

— Mais vous n'arriverez qu'après le train, si vous continuez à pied, reprit-elle.

— Peut-être. En ce cas, Gustave viendra toujours de mon côté et je le rencontrerai. Je n'ai pu quitter la maison plus tôt.

Albertine se mit à droite du banc et dit à Pierre Simon (car c'était lui) d'un ton très naturel :

— Voilà une place, si vous voulez en profiter ?

— Avec le plus grand plaisir ; mais, est-ce que j'ose ? En tout cas, je descendrai un peu avant Gilly, à moins que vous ne m'ordonniez de rester.

— Je n'ordonne jamais rien, répondit-elle, excepté au cheval, qui connaît très bien ma main.

— Je pourrais conduire, pour vous en épargner la peine, dit Pierre après une demi-minute de silence.

— Non, merci ; j'en ai pris l'habitude pendant l'absence de mon frère, et même j'ai été au bois avec Mouton bien des fois cet hiver. Parlez-moi de votre sœur.

La causerie, des deux parts, fut facile et animée jusqu'aux abords de Gilly. Là, Pierre Simon mit pied à terre de son propre mouvement, et sans dire autre chose que ces deux mots : Merci, merci. — Durant ce bout de chemin, ils n'avaient rencontré personne.

Le traîneau traversa le village assez lentement, ce qui eût permis à Pierre de le rejoindre à la sortie du côté de Rolle, pour peu qu'il eût pressé le pas ; mais il le modéra, au contraire, en sorte que Mouton trottaît déjà sur la grande route, lorsque le jeune homme quittait la rue pavée et se trouvait en face de l'établissement de charité fondé par M^{me} Eynard-Lullin pour les malades convalescents.

Joyeux dans son âme, heureux dans son cœur, il continua jusqu'à Rolle à pied et trouva son frère à la gare, en compagnie d'autres militaires comme lui de retour.

CHAPITRE VI

CAUSERIE EN CHEMIN



Corneille et Constant étaient aussi là. Dans le chemin qui longe la gare, Albertine se tenait à côté du cheval, attendant les voyageurs. Ceux-ci furent bientôt vers elle, accompagnés des deux frères Simon, qui se mettaient en route. Étant arrivée une demi-heure avant le train, Albertine, pour gagner du temps, avait été à Rolle demander au médecin ce qu'il fallait mettre sur la blessure d'Alexis Ménard. Le docteur fit une prescription, en sorte qu'Albertine avait déjà dans le caisson du traîneau le remède préparé à la pharmacie.

Constant salua les Simon, regrettant de ne pouvoir leur offrir des places.

— Mais tu pourrais, dit-il à Gustave, nous laisser ton sac. Nous le donnerons aux Jacquemot, dont la maison est au bord du chemin, à peu de distance de la vôtre. Mets-le à côté du mien.

— C'est une bonne idée, merci, répondit le grenadier, qui décrocha promptement les courroies et posa le sac dans les échelles du traîneau.

— Peut-on être trois sur le banc ? demanda Corneille.

— Sans doute, dit Constant : ma sœur au milieu ; vous à gauche, et moi à droite pour conduire.

— Et tu crois que je veux remonter en traîneau ?

— Certainement.

— Eh bien, tu te trompes, mon cher ami. Je vais à pied. Donne ma place à l'un de ces deux compagnons.

— Mais pourtant, cousin, reprit Albertine d'un air suppliant, pourquoi ne pas profiter du traîneau ? Vous devez être fatigué. Je suis venue pour vous, tout autant que pour mon frère. Voyons, montez donc : je vous assure que le cheval ira tout seul jusqu'à la maison.

— J'en suis persuadé, ma chère enfant; mais je veux remonter à pied.

— Puisque mon cousin ne veut pas cette place, il faut la prendre, un de vous deux, dit Constant aux frères Simon.

— Accepte, dit l'aîné au cadet: tu es plus fatigué que moi; tu tiendras ton fusil entre tes jambes, et même tu peux prendre celui de M. Cottier.

— Je puis très bien tenir celui de mon frère, dit Albertine, qui déjà l'avait pris d'une main.

— Donne-moi ce fusil, dit Constant à sa sœur, quand il fut sur le banc du traîneau; un soldat ne se sépare pas de son arme, à moins d'y être forcé comme les pauvres Bourbaki à la frontière. Allez, Mouton.

Albertine salua gracieusement d'un signe de tête les deux piétons, et le cheval s'élança de son trot léger, comme s'il n'eût pas fait déjà la première course. Il est vrai qu'Albertine lui avait donné la moitié d'un pain dur, pendant qu'elle attendait l'arrivée du train.

Corneille et Pierre se dirigèrent donc ensemble vers la côte voisine, celui-ci réglant son pas de jeune homme fort sur le pas plus lent et plus mesuré du vieillard.

— Je serai bien aise d'avoir votre compagnie jusque sur le plateau du Molard, dit Corneille; mais si vous êtes pressé d'arriver, je ne veux pas vous retenir avec moi. À la montée, je vais lentement. Si je n'avais que trente ans au lieu de soixante-deux, je ne craindrais pas de vous suivre.

— Il me semble que vous marchez encore très bien, dit Pierre. Avez-vous de l'oppression à la montée?

— Non, mais je transpire facilement; et quand nous serons là-haut, l'air sera plus vif qu'ici: alors, on s'enrhume, et, dans cette saison, cela dure longtemps. Votre frère est-il dans la même compagnie que mon neveu Constant? Je dis neveu par amitié, car je ne suis que son cousin.

— Je crois qu'oui.

— C'est un joli militaire. Ses habits lui vont, bien. Est-ce un garçon sage?

— Mon frère se conduit bien. Quant à la vraie sagesse, il faut la demander à Dieu; lui seul peut nous la donner.

— C'est vrai. Saint Jacques le dit dans son épître aux douze tribus qui sont dispersées. Les derniers ministres de l'empereur des Français, et Napoléon III lui-même, n'ont guère songé à demander la sagesse quand ils ont déclaré la guerre à la Prusse. On peut bien leur appliquer ce mot de notre Seigneur aux scribes et aux pharisiens: «Aveugles,

conducteurs d'aveugles.» Pauvres soldats français! Je viens de Lausanne, et je suis encore tout émotionné de ce que j'y ai vu. Y avez-vous été hier, peut-être ?

— Non, pas même de tout l'hiver.

— Eh bien, allez-y, pendant que les internés y sont ou y passent. Ce matin, quand j'ai quitté la gare pour monter en ville, il y avait là quatre à cinq cents soldats français, la plupart des mobiles, qui attendaient un train pour les conduire plus loin. Ils se tenaient, ou appuyés contre les murs, ou assis sur les trottoirs. Bon nombre d'entre eux étaient même couchés dans le chemin. En général, ils étaient résignés, tristes, silencieux. Quelques autres soldats avaient l'air de véritables *paillasses*, tant leur uniforme ressemble aux habits des comédiens de foire. On m'a dit que ce sont des *turcos*; j'en ai vu, de ceux-ci, qui riaient et plaisantaient d'une sottie manière. Des officiers, le sabre au côté, passaient raides comme des piquets, tout près de ces pauvres gens étendus par terre, sans même les regarder. Les figures de ces officiers m'ont paru sèches, dures, égoïstes. Je puis me tromper, et je le désire ; mais ils m'ont laissé cette impression. En voyant cet échantillon d'une armée de cent mille hommes, j'ai cru assister à l'enterrement de la France. Quel terrible châtement !

— Oui, c'est bien, en effet, un jugement de Dieu sur cette nation, qui se croyait la première de toutes. Espérons qu'elle s'humiliera et sera plus tard relevée d'un si grand abaissement.

— S'humilier! je n'en crois rien. Voyez : plus les Français sont battus et plus ils croient avoir raison dans cette guerre. À les entendre, les Allemands ne sont que des barbares, parce qu'ils poursuivent leurs succès, après avoir été attaqués chez eux. Ça, par exemple, c'est un peu fort. Si les Français avaient eu le dessus et qu'ils fussent allés en vainqueurs à Berlin, je ne pense pas qu'ils s'y fussent conduits comme des anges. Les Allemands se souviennent de 1813. Vous verrez que la nation française, après tout ceci, restera la même qu'avant. Que pensez-vous de Napoléon I^{er} ?

— Je suis trop petit pour juger un homme de cette taille.

— Il est mort ; ça ne peut donc lui faire ni chaud ni froid ; et d'ailleurs, en fait de taille, vous avez au moins trois pouces de plus que lui. Voyons, je suis curieux de savoir ce que vous en pensez ; je vous dirai ensuite mon opinion sur lui.

— Puisque vous insistez, je vous ferai part de la mienne, sous toutes réserves de jugements plus éclairés. Napoléon I^{er} se présente à mon esprit comme ayant été, en ce siècle, l'homme qui a le plus méprisé les hommes. Chaque fois qu'il a fait la guerre, il a tenu pour rien la vie de cent mille soldats. Il fallait que sa volonté de conquérant et d'en-

nemi des autres peuples s'accomplît, sans s'inquiéter des affreux malheurs qui pouvaient en résulter pour ses semblables. À cet égard, il a laissé une tradition horrible, celle des champs de bataille et du sang versé. Au point de vue administratif et de la législation, il en a laissé d'autres qui sans doute ont leur mérite. Je suis trop ignorant pour en parler. On dit qu'il est mort en chrétien. S'il en est ainsi, ses infortunes publiques et ses épreuves personnelles si grandes ne lui ont pas été envoyées en vain.

Corneille s'était arrêté, pendant que Pierre Simon exprimait si franchement sa pensée sur le guerrier français.

— J'ai exactement la même manière de voir que vous sur ce grand homme, qui, malgré son prodigieux génie, fut un fléau de Dieu en Europe, beaucoup plus qu'un bienfaiteur. Napoléon III, si dénigré aujourd'hui et si malheureux, n'a pas craint non plus de verser le sang. Le Deux décembre, Sébastopol, Magenta, Solférino, la Chine, le Mexique, et cette épouvantable guerre actuelle ne le prouvent que trop. Après son règne de vingt années, nous assistons en ce moment au spectacle d'une nation généreuse, qui se débat dans une lutte mortelle. On dirait qu'elle a perdu ses forces vives, comme un vieillard débauché, dont l'énergie morale et physique ne sont plus qu'un souvenir. Malgré ce lamentable état de choses, amené en bonne partie par le régime du second empire, des Bourguignons nos voisins tiennent encore pour l'ex-empereur, parce que, disent-ils, *les fromages se vendaient bien de son temps*. C'est une belle raison, à défaut d'autres, comme vous voyez ³. Nous avons à la maison, chez mon cousin Cottier, un soldat français de famille riche, je crois, que ma nièce Albertine a trouvé malade et endormi dans un bois. Elle l'a amené sur une lugée de branches de sapin. C'est un très joli garçon, un brave jeune homme qui paraît bien reconnaissant de ce qu'on fait pour lui. Il dit qu'Albertine lui a sauvé la vie. Vous devriez lui faire une visite ; n'êtes-vous pas un peu lié avec mon neveu Constant ?

— Nous avons été ensemble à l'école moyenne, et nous sommes restés bons camarades. Ayant perdu mon père il y a cinq ans, je suis dès lors peu sorti de la maison. Mais j'irai volontiers faire une visite à Constant, et voir en même temps votre soldat français, maintenant que mon frère est de retour. Nous pourrions aller dimanche après midi, ma sœur et moi. Mademoiselle Albertine et ma sœur sont restées en relation d'amitié depuis leur séjour à Morges. Si Mélanie est

3 - Dès lors, ces Francs-Comtois ont pu modifier leur opinion et se rallier franchement à la République, car les fromages valent aujourd'hui vingt pour cent de plus qu'en 1871. Il est vrai que les vaches sont toujours fort chères!...

assez bien dimanche, je l'engagerai à venir avec moi.

— Vous goûterez avec nous. Venez d'abord après midi, parce que je suis occupé à l'écurie depuis les trois heures.

— Merci de votre invitation.

— C'est vous qui dirigez les affaires de la famille ?

— Oui, plus ou moins ; mais nous ne faisons rien sans être d'accord.

— C'est la bonne manière. Chez nous aussi, nous nous entendons très bien. Mon neveu et ma nièce sont de braves enfants. Certes, ce n'est pas la fortune qui leur manquera. Mon cousin, leur père, est riche ; j'ai aussi quelques petits morceaux de papier que je leur laisserai en mourant. — Quand vous avez de l'argent à placer, prenez-vous des lettres de rente ?

Pierre sourit à cette question et répondit gaiement :

— Oui ; mais ce sont des lettres de rente que nous payons. Mon père nous a laissé quelques charges.

— Qui paye ses dettes s'enrichit, reprit Corneille ; et d'ailleurs, ce n'est pas une chose humiliante que d'emprunter de l'argent quand on le fait bien valoir. Puisqu'il y a des créanciers, il faut bien qu'il y ait aussi des débiteurs.

— C'est évident. Au reste, si Dieu nous envoie encore deux ou trois bonnes années, nous ne devons plus rien.

— J'ai quelques mille francs à placer ; s'il vous convenait de les utiliser, je vous les prêterais volontiers, au quatre et demi pour cent, sous votre simple signature et celle de votre frère.

— Je vous suis bien reconnaissant de cette offre ; mais nous n'avons rien à payer dans ce moment, et l'intérêt de ce que nous devons est au 4 %.

— Dans l'occasion, pensez à ce que je vous dis.

— Merci encore.

— Avez-vous un cheval ?

— Nous en avons un que nous avons vendu à un dragon dernièrement. Je crois que nous renoncerons au commerce de bois ; nous pourrons alors faire tout notre ouvrage avec deux bœufs et tenir une ou deux vaches de plus.

— C'est ce que je me tue de leur dire chez nous. Au fond, je suis sûr qu'il y a plus de profit à soigner mieux le terrain, et à n'être pas toujours dans les forêts et sur les chemins avec char et cheval. Mais mon cousin Cottier a la passion des bois ; il lui faut sa hache et l'air de la haute montagne. Comme si les Fallans n'étaient déjà pas à deux mille cinq cents pieds au-dessus de la mer ! Constant aussi n'est pas fâché d'aller souvent à Nyon et à Rolle avec Mouton (c'est le nom de notre cheval).

— Le nom est joli ; mais l'animal l'est bien plus encore. Il a le trot si léger et si franc !

— Je ne vous dis point de mal de Mouton ; mais je n'aime pas les chevaux et je ne vais jamais en char, excepté sur les *bennes* des nôtres, quand on mène le fumier avec les bœufs. — Cette marque-là, dit-il en montrant sa joue gauche, me vient d'un coup de pied de cheval. Vous pouvez penser si j'en eus la mâchoire ébranlée.

— Vous avez dû en souffrir beaucoup.

— Et longtemps. Alors, vous comprenez que, si je n'ai plus de dents, j'en garde une à tous les chevaux, sans distinction. Mais c'est aussi une raison morale qui me fait souhaiter de ne plus voir de cheval à la maison. Êtes-vous peut-être franc-maçon ?

— Non ; je ne suis d'aucune société, et à aucun prix je ne consentirais à être d'une société secrète.

— Moi non plus. Je suis de la société des honnêtes gens ; voilà tout. Eh bien, lorsque mon neveu descend à la plaine, et que, son bois livré ou moulé, il va manger un morceau de pain et boire une chopine au cabaret, je crains toujours qu'on ne cherche à l'entraîner dans la secte des francs-maçons. Comme société de secours mutuel, je n'ai rien à dire contre cette institution ; mais je tiens les doctrines religieuses des francs-maçons pour contraires à la Bible. Ils admettent l'idée d'un grand architecte de l'univers, lequel a formé les hommes, et retire à lui l'esprit lorsque le corps retourne en terre. Dans la Révélation, ils ne voient rien de plus. — Ce que je vous dis à propos de la franc-maçonnerie vous paraît peut-être un peu singulier, un peu mystique ?

— Non pas ; je vous comprends très bien et je partage votre opinion. Il n'y a pas longtemps, j'assistais à l'enterrement d'un de mes parents éloignés qui était franc-maçon, sans que je le susse. Un assez grand nombre de ses frères vinrent sur le cimetière, et l'un d'eux prononça la formule relative au grand architecte ; puis il dit trois fois adieu au mort, et jeta dans la fosse un rameau vert, avec une poignée de terre. En présence de cette froide et tout humaine cérémonie, je me demandais ce que les francs-maçons pensent de Jésus-Christ, et pourquoi ils font donner à leurs enfants une instruction chrétienne, quand eux-mêmes repoussent la foi au *Christ*, mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. «

— Je suis heureux de vous entendre parler ainsi, mon cher ami, car, voyez-vous, les jeunes hommes ont un singulier penchant pour les mystères maçonniques ; et une fois là dedans, les voilà, s'ils se marient, en désaccord religieux avec leur femme, ou tout au moins ne lui disant pas ce qu'ils pensent et ce qu'ils font. Engagez votre frère à être prudent à cet égard, et dans l'occasion, dites-en un mot à mon

neveu Constant. À force de babiller en marchant, nous avons fait la montée sans fatigue. Nous voici bientôt vis-à-vis de chez vous. Dans trois quarts d'heure je serai aux Fallans.

— Vous devriez venir vous reposer un moment à la maison et prendre un verre de vin.

— Non, merci ; je tiens à arriver de jour, et je n'ai pas soif. Nous vous attendrons dimanche, s'il fait beau ?

— Oui, si ma sœur peut venir avec moi.

— Eh bien, au revoir ! Vraiment, j'ai eu du plaisir à causer avec vous.

Pierre Simon prit à droite ; Corneille continua devant lui, non sans se dire à demi-voix : Ce garçon est vraiment très distingué. Je ne le supposais ni aussi instruit, ni aussi religieux. Constant n'est pas à sa hauteur pour bien des choses. Mais Constant lit peu. Il n'entretient pas son instruction ; et comment voulez-vous qu'il ait le temps de penser, de réfléchir, quand il est toujours sur la route ou dans les bois avec char et cheval ! C'est bien impossible. Vraiment, ce Pierre Simon me plaît, malgré sa mine un peu sévère et sa grande moustache brune. En fait de conversation, c'est une autre paire de manches que notre brave Élizé. Peut-être ai-je été imprudent en l'engageant à venir nous voir dimanche. Ce qui m'a décidé, c'est en me souvenant qu'il avait fait monter son frère sur le traîneau, au lieu de s'asseoir lui-même à côté d'Albertine. S'il avait tenu à cette place, il s'y serait bien vite mis.

Depuis une demi-heure déjà le soleil avait disparu derrière le Jura, lorsque notre voyageur entra dans le sentier qui, de la grande route, conduisait aux Fallans. Que de choses il aurait à noter, dans son livre de mémoire !

CHAPITRE VII

LE SOIR EN FAMILLE



Pendant le souper, pour lequel on l'avait attendu, Corneille raconta ce qu'il avait vu à Lausanne, soit aux abords de la gare, soit dans le temple de Saint-Laurent et dans la chapelle des Terreaux transformés en logements pour les internés français. C'était la première fois qu'il voyait de près l'un des résultats certains de la guerre, savoir la souffrance morale, les douleurs physiques, d'horribles maladies et la mort. Mais il voyait aussi la vraie charité à l'œuvre : celle qui, tout en versant l'huile et le vin sur les blessures, parle aussi du Prince de la paix, aux âmes qui ont besoin de paix. Sans en rien dire aux Cottier, il remit cent francs à un membre du Comité de secours, pour être employés selon qu'on le jugerait bon. Comme il dépensait très peu pour lui-même, il avait toujours en réserve une petite somme destinée à venir en aide au prochain. Nature sérieuse et profonde, sous des dehors plutôt bizarres et des occupations très vulgaires, Corneille Adan était par le cœur, par une piété sincère, par son instruction et ses lectures, bien au-dessus de la plupart des hommes de sa condition. Tout autre paysan deux fois plus riche que lui, eût cru se ruiner en donnant dix francs pour les malades et les blessés, tandis que le brave Corneille trouvait tout naturel d'ouvrir largement sa bourse dans cette occasion. Depuis longtemps il s'était fait des amis avec ses petites richesses, croyant simplement ce que le Christ dit à cet égard. Le paysan qui songe avant tout à augmenter ce qu'il possède ; le négociant dont l'activité dévorante se porte entière sur le gain ; le capitaliste, le grand banquier, dont l'épargne d'une année de revenu suffirait pour constituer la fortune de plusieurs familles ou empêcher des ruines imminentes, ne jouissent certainement pas autant de leurs biens que celui qui sait faire la part du pauvre et se considère comme

le dispensateur des dons de Dieu.

Alexis Ménard écouta les récits de Corneille avec des larmes dans les yeux ; Constant parla aussi de ce qu'il avait vu à la frontière, et fit les plus grands éloges des soldats allemands avec lesquels il avait fraternisé.

— Voilà de vrais soldats citoyens, dit-il ; des hommes sérieux, tout à leurs devoirs, craignant Dieu et sachant pourquoi ils combattent. Sans doute, tous ne sont pas comme ceux que j'ai vus. Il en est d'autres, en grand nombre, qui sont ignorants, grossiers, et qui, s'ils n'étaient retenus par une discipline sévère et la crainte des châtimens, se conduiraient comme des pillards sans conscience et sans humanité. — Pardon si je vous fais de la peine, camarade français, mais vos troupes n'ont pas ce caractère réfléchi et consciencieux du véritable soldat allemand. Elles sont pleines d'une bravoure en quelque sorte native, toujours disposées au combat ; mais l'esprit léger les domine, et l'on voit que leurs chefs se considèrent comme des êtres à part, se mêlant très peu à la vie de leurs subordonnés. Les Allemands, officiers et soldats, ne font qu'un dans cette guerre, comme nous le ferions, nous autres Suisses, si l'on venait nous attaquer. En France, on dirait que l'amour de la patrie, que la solidarité entre tous, ont perdu de leur ancienne force, tout se démembre, se disjoint ; au lieu de rester unis, n'ayant qu'un même but, les Français se sont divisés en partis politiques, qui tous veulent un gouvernement à leur manière, et c'est ce qui vous affaiblit et vous perd.

— Ce que tu dis là est vrai, ajouta Corneille, mais le mal de la France vient aussi d'ailleurs. D'un côté, le pays est inondé de livres licencieux et perfides, les revues et les journaux destinés aux classes élevées ne valent guère mieux ; et, de l'autre, le peuple est tenu dans l'ignorance et la superstition par le clergé.

— Mettons que vous voyez juste là dedans, toi et Constant, dit le père Cottier. Moi, j'aime la France ; et plus les Français sont malheureux et humiliés, plus je me sens de sympathie pour eux. Leur cause est mauvaise, évidemment ; celle des Prussiens ne représente pas non plus le désintéressement et la charité même ; et quand je dis les Prussiens, je parle de leur gouvernement. Puissent les Allemands rentrer bientôt chez eux, et les Français profiter de la terrible leçon qu'ils ont reçue ! Je bois à la France et à l'Allemagne vivant en paix. Je bois très particulièrement à la santé de notre hôte et à celle de sa famille.

Ayant terminé de cette manière l'entretien général, le père Cottier tendit son verre à Alexis, chacun des membres de la famille s'empresant de suivre l'exemple de son chef. Albertine était émue ; le regard

du jeune homme lui avait dit ce qu'il pensait d'elle, lorsqu'il choqua son verre avec le sien.

— Et moi aussi, fit-il en se levant pour monter dans sa chambre, moi aussi je crois que vous voyez juste sur la situation de mon pays. Comme Français, j'en prends ma part et je m'en humilie. Dieu veuille nous donner enfin un bon gouvernement. Nous avons provisoirement la république. Tiendra-t-elle? se montrera-t-elle à la hauteur de sa tâche? Je le désire de tout mon cœur. Mais cela ne peut venir d'un jour à l'autre. Dans les campagnes que je connais, on est assez peu républicains, et l'on n'ose pas avouer franchement ce qu'on pense en politique. Ici, je vois que chacun parle à cœur ouvert. Est-ce partout la même chose dans votre heureux pays?

— Oui, sans doute, répondit le père Cottier; quand il s'agit de l'indépendance de la Suisse, nous sommes tous d'accord. Sur quelques points de la constitution fédérale on peut se chamailler de temps en temps, mais on finit toujours par s'entendre.

— Puisse-t-on, ajouta Corneille, s'entendre en effet toujours! Moi, je suis parfois inquiet de la Suisse, et savez-vous pourquoi? Parce qu'on la loue de partout, et qu'on va la louer bien davantage à cause de ce qu'elle fait en ce moment. J'ai peur que nous ne devenions des orgueilleux et que nous ne nous croyions beaucoup plus sages, beaucoup meilleurs que nous ne le sommes en réalité. Là-dessus, bonne nuit, monsieur Alexis. Comment va la jambe malade?

— J'en souffre assez ce soir; la plaie est très enflammée. Je vais me servir des remèdes que mademoiselle Albertine a eu l'obligeance de m'apporter, et je ne doute pas qu'ils ne me soulagent. Je vous souhaite aussi à tous une bonne nuit.

— Nous aurons probablement dimanche la visite d'un jeune homme de nos environs, avec qui vous aurez du plaisir à causer; c'est un garçon très intelligent pour un simple cultivateur comme nous le sommes tous ici; et avec cela, Pierre Simon a des convictions religieuses qui sauveraient la France, si elles étaient partagées par la moitié des habitants de votre grand pays. Je l'ai engagé à venir nous voir avec sa sœur, qui est une amie d'Albertine.

Alexis s'inclina en signe d'assentiment. Soutenu par une béquille retrouvée dans la maison et existant depuis que le grand-père Cottier s'était cassé une jambe, il monta l'escalier avec peine, Constant l'accompagnant avec une chandelle allumée.

— Dans quelle maison du ciel Dieu m'a fait trouver asile! dit Alexis à Constant, lorsqu'ils furent dans la chambre. Votre sœur a été un ange pour moi. Je voudrais pouvoir lui offrir ma vie.

— Ma sœur est une bonne et aimable fille, répondit Constant; mais

vous en trouveriez plus d'une dans nos environs tout aussi bonne et aimable.

— C'est impossible. Je crois qu'il n'y en a point comme elle.

— Soit, si cela vous fait plaisir. Voulez-vous me permettre d'examiner votre blessure et de la panser. J'ai vu bien de ces écorchures parmi mes camarades qui avaient des souliers trop étroits et dont le cuir gelait dans la neige.

Alexis releva le bas de son pantalon ; Constant eut bientôt enlevé et replacé la bande. La plaie, en effet, était vive, d'un rouge foncé ; l'écorchure primitive elle-même était peu de chose ; mais la fatigue, les privations, le froid, le froid surtout et l'absence de soins avaient attiré là une irritation, quelque chose d'aigu, qu'il ne fallait point négliger.

— Vous en avez pour deux ou trois semaines avant d'être complètement guéri, dit Constant ; le repos et une douce chaleur vous feront du bien. Bonsoir.

— C'est votre chambre que j'occupe ; j'en suis honteux.

— Elle est à votre service ; nous en avons d'autres qui sont libres.

Avant de se quitter, les deux jeunes hommes se donnèrent une bonne poignée de main.

Ainsi coulait la vie pour la famille Cottier des Fallans. L'aisance large, cette aisance qui, au fond, est la véritable richesse du cultivateur ; — le travail de la terre avec tout ce qui fait partie d'une agriculture simple ; — les bois comme diversion et pour favoriser les goûts de bûcheron du père et de son fils ; — une instruction très supérieure à celle des villageois ordinaires ; — des convictions chrétiennes à des degrés divers, mais réelles et se montrant par de bonnes oeuvres ; — certes, il y avait bien dans tout cela de quoi dire que cette maison renfermait des êtres privilégiés. On ne trouvait chez eux ni l'avidité pour le gain, ni la prodigalité qui ne vaut pas mieux, ni la prétention de paraître au-dessus de ce qu'on est. Ils n'avaient pas ces airs de messieurs et de dames, ce langage affecté qu'on rencontre aujourd'hui dans bon nombre de familles autrefois plus simples et, je le crois aussi, plus heureuses. — Accusait-on les Cottier de mômeerie religieuse ? Non. Mais on les trouvait un peu singuliers, surtout Corneille ; et l'on disait qu'ils vivaient d'une manière égoïste, en gens qui ont tout à souhait. Les pauvres n'avaient pas cette opinion à leur égard, et ils savaient bien pourquoi. Quant aux paysans riches qui blâmaient les Cottier de se tenir trop à part, il est probable que leur genre de vie était loin de valoir celui qu'on avait aux Fallans. Mais il faut bien trouver quelque chose à blâmer en ceux dont la position morale ou matérielle

fait ombrage. Entre hommes, la question est toujours la même, qu'il s'agisse de deux grandes puissances, de deux familles, ou simplement de deux individus. Et, qu'on prétende encore, après cela, que le mal ne règne pas sur la terre!

Le reste de la semaine fut employé au travail actif. Il fallait se hâter de sortir les bois de la forêt pendant qu'on pouvait traîner les billes de sapin sur la neige. Constant reprit les guides de Mouton, le père Cottier sa hache favorite. Corneille continuait à soigner bœufs et vaches, allant deux fois par jour à la laiterie de Marchissy, causant avec les personnes qu'il y rencontrait et se tenant par les journaux au courant des événements politiques. Il avait rapporté de Lausanne quelques volumes. Ces livres furent mis à la disposition d'Alexis, qui les lisait avec intérêt, quand il ne causait pas avec Albertine ou avec la mère Cottier. Ses meilleurs moments étaient ceux où il se trouvait seul avec Albertine. Hélas! chaque jour ajoutait quelque chose de plus vif au sentiment qu'il nourrissait pour elle dans son cœur. Cela avait commencé par de la reconnaissance; maintenant c'était de l'amour. Si son regard parfois le trahissait, ses paroles étaient toujours de la plus grande réserve. Mais on a beau vouloir ne rien dire: les yeux parlent, et les jeunes filles comprennent bien vite leur langage.

Le samedi au soir, Corneille donna un coup d'œil aux notes qu'il avait écrites dans son journal durant la semaine qui finissait maintenant. Il y trouva son voyage à Lausanne, le retour de Constant, sa conversation avec Pierre Simon, divers propos entendus à la laiterie, etc. Quand il arriva à la fin, il prit la plume et écrivit ce qui suit, après avoir mis la date:

« Il paraît que ma mémoire baisse. J'ai oublié de noter deux choses. D'abord, I: l'affaire de ma lettre de rente de Montricher. S'il faut en venir à exproprier le débiteur, je préfère perdre le quart de la valeur de mon titre. J'ai horreur des expropriations. Mettre un homme et sa famille à la rue, faire vendre sa maison ou m'en constituer le possesseur, je ne ferai jamais cela. Mon débiteur est pourtant un ivrogne. Ah! s'il était seul, je le mènerais durement, parce qu'il le mérite. Mais il a une vieille mère, sa femme, et une demi-douzaine d'enfants. Je tâcherai qu'il trouve de l'argent ailleurs, et je lui ferai un rabais, s'il me paye. Ensuite, II: je n'ai rien dit de ma visite à mon vieil ami Benzine, marchand de fromages. Je les trouve bien malheureux, lui et sa femme. Ils ont des enfants qui leur font des chagrins. Ces *mâtins* de garçons, sachant que le père est riche, ne veulent pas travailler; ils vont de cabaret en cabaret, ou font les messieurs à leur manière, pendant que les parents continuent à vendre des fromages et à vivre

dans un air empoisonné. Cette cave de Fridolin Benzine est un endroit horrible. Il faut voir par où l'on y descend, et sentir les parfums qui s'en dégagent ! C'est quelque chose d'étouffant, mais je le supporterais encore mieux que l'atmosphère du magasin sur la rue. Là, l'odeur du fromage entamé, celle du beurre, des tommes, et de je ne sais quoi d'autre encore, vous monte au cerveau, de façon à faire dresser les cheveux sur la tête. Les Benzine s'y tiennent du matin au soir, et ne se plaignent pas. À quoi l'homme peut s'accoutumer ! Nous autres, qui avons le grand air à notre disposition, nous ne sommes pas assez reconnaissants de notre lot. Et quand tout embaume au printemps, pensons-nous à rendre grâce au Seigneur d'un tel bienfait ? — J'ai remarqué aussi une chose que je veux noter : les bouchers finissent presque tous par avoir le teint de la viande crue. Ça, c'est connu. Les émanations de la viande pénètrent les pores de la peau et nourrissent le corps. Eh bien, les marchands de fromages et les *fruitiers* ont aussi, presque tous, la couleur blafarde de leur marchandise, à moins qu'ils n'atténuent cette singulière influence par un nombre considérable de chopines, bues chaque jour. Et encore, malgré les chopines, j'en connais qui restent pâles.

« Je veux aller demain matin à l'église ; on a le temps de revenir pour le dîner. — Voilà qui est fait pour une semaine. »

CHAPITRE VIII

UN DIMANCHE SUR LE PLATEAU



Constant et sa sœur accompagnèrent le cousin Corneille au temple de Marchissy. Alexis eût bien voulu, quoique de religion catholique, s'y rendre aussi avec eux ; mais à peine pouvait-il faire quelques pas hors de la maison. Il faisait un froid sec. Ce haut plateau couvert de neige en poussière, brillait aux rayons du soleil de février. Débarrassés de leurs draperies blanches que la bise avait secouées, les bouquets de sapins se montraient encore plus noirs qu'à l'ordinaire, mais les pentes élevées du Jura gardaient le vêtement de l'ours sur leurs vastes forêts. De quelque côté que se dirigeât le regard, c'était bien une vue d'hiver, dure, silencieuse, glacée. Le vieux tilleul de Marchissy se présentait aussi, ce matin-là, sous un aspect plus rude encore que lorsqu'il est feuillé. Sa tige énorme, sur laquelle on a pratiqué des espèces d'entailles pour l'escalader jusqu'aux branches, montrait une chevelure de rameaux tout ébouriffés. Planté à gauche de la petite église, du côté du nord-est, ce vieillard des temps passés a vu bien des générations humaines entrer dans la maison de Dieu et en ressortir ; un autre tilleul, tout aussi ancien peut-être, a couvert de son ombre pendant des siècles les paroissiens dont les corps, rendus à la poudre de la terre, attendent le jour de la résurrection. Le cimetière touche au temple, comme c'était l'usage autrefois ; usage superstitieux et malsain, reste des erreurs romaines. Aujourd'hui, presque toutes les communes rurales placent le champ des morts à quelque distance des habitations, dans un terrain sec et bien aéré.

Après le culte, les deux jeunes gens allèrent visiter une vieille parente, qui ne sortait guère de chez elle, en hiver surtout. Corneille revint seul aux Fallans, refusant l'invitation d'un cousin qui l'engageait à dîner avec lui. Pour le tenter, Napoléon Badel lui dit qu'il aurait sur

la table du *boudin*⁴ avec des pommes frites dans la poêle.

— Merci, répondit Corneille, j'accepterai une autre fois, quand tu auras autre chose à m'offrir. Je ne mange pas de boudin. À moins de nécessité absolue, je crois que l'homme fait mieux de ne pas manger le sang des animaux. Si tu veux me régaler dimanche prochain, donne-moi des macaronis au fromage, avec un verre de ton vin nouveau de Vinzel. Le dimanche, je me passe volontiers de viande. J'ai observé que la digestion est plus lente chez moi le dimanche que les autres jours ; cela tient peut-être à l'absence de travail. — Voilà ton parrain de France joliment enfoncé. Cette déroute des Bourbaki le coule encore plus bas.

— Oui, mais l'ex-empereur et ses derniers ministres auront un terrible compte à rendre.

— Ha ! mon pauvre ami, nous aussi, nous en aurons un bien gros, quand même nous ne faisons pas mitrailler nos semblables. Le pasteur avait raison de nous rappeler aujourd'hui que nous bronchons tous en plusieurs choses, et que nous avons chacun une poutre dans notre œil. Si toi ou moi nous avons eu le malheur d'être empereur, seulement prince ou duc, nous aurions probablement fait un tas de bêtises, de mauvaises choses, et commis peut-être de grandes iniquités. Où sont les grands de la terre qui n'ont jamais abusé du pouvoir qu'ils ont eu entre les mains ? Un roi David, un Salomon, et des milliers ! d'autres souverains y compris des papes, n'ont-ils pas à se reprocher des crimes et des actes condamnables ? Mais tu es peu au courant de l'histoire, car tu as été de tout temps brouillé avec les livres.

— C'est bien possible. À dimanche donc ! Ma femme cuira les macaronis. Desquels veux-tu ? des ronds ou des plats ?

— Des ronds ; mais il faut les laisser aussi longs que possible.

Chez la tante Marthe Bosson, Constant et Albertine furent reçus avec beaucoup d'amitié ; elle leur offrit des croquets excellents, puis aussi quelque chose à boire.

— Tu t'es bien porté par là-bas, malgré le froid, dit-elle à Constant ; il te fait bon voir.

— Oui, Dieu merci ; je n'ai pas été un seul jour malade.

— Ces pauvres soldats français, combien je les plains ! Je trouve qu'on devrait faire une collecte en leur faveur dans le village. Savez-

4 - Les paysans vaudois font cuire le sang des porcs avec de la crème et des épices ; ils le versent ensuite dans des boyaux de bœuf, où le mélange devient compacte et *se prend*. Pour le manger, on le frit dans la poêle. Dans quelques maisons, le sang est jeté au fumier, ce qui est bien préférable. [NdÉ] Connu au Québec sous le même terme.

vous si l'on y a pensé ?

— Il faut en parler au cousin Corneille, dit Albertine.

— Pensez-y, mes enfants ; oui, pensez-y. Je donnerai bien cinq francs, quand même je ne suis pas riche. Il faut absolument faire quelque chose pour ces pauvres gens.

— Oui, certainement, reprit Albertine.

— Comment va votre interné ? demanda la tante.

— Il se porte bien, sauf le pied qui a souffert de la marche et du froid.

— On dit que c'est un gentil garçon, de bonne famille.

— Il est au moins reconnaissant de ce qu'on fait pour lui, dit Constant.

— Tu ne te laisseras pas emmener par lui en France, Albertine ; prends-y garde au moins.

— Il n'y a pas de risque, répondit Albertine.

— Ah ! vois-tu, mon enfant, avec ces jeunes Français il faut être prudente. Les Français, quand ils le veulent, savent bien vite se faire aimer. Le vôtre est-il catholique ?

— Oui.

— Alors, ça me rassure pour toi. Adieu, mes enfants. S'il n'y avait pas tant de neige, j'irais bien vous voir un de ces jours, et aussi votre Français. Mais cela me fatiguerait trop.

— Nous vous l'amènerons un dimanche, quand il pourra marcher.

— C'est ça. Tâchez qu'il vienne au sermon avec vous.

Une bonne âme, la tante Bosson. Veuve depuis longtemps, elle habitait seule une maison et cultivait encore un jardinet de quelques toises devant sa porte, malgré son âge avancé. Son petit appartement était d'une propreté remarquable ; jamais aucun objet n'y changeait de place.

Alexis Ménard était bien joyeux. Il avait eu des lettres de ses parents. Trois feuilles dans la même enveloppe ; une de son père, une de sa mère et une de sa sœur. Toutes trois pleines de remerciements pour la famille Cottier. Thérèse Ménard envoyait sa photographie à Albertine, et demandait la sienne comme une grande faveur. Elle voulait, disait-elle, devenir l'amie de celle qui avait sauvé la vie de son frère et lui faisait dire les choses les plus aimables.

Madame Ménard remerciait Dieu et la sainte Vierge, dont la protection merveilleuse avait été accordée à son cher Alexis. Le père Ménard conseillait à son fils, quand il serait bien portant, d'aller voir une famille française de sa connaissance, qui s'était réfugiée dans un village nommé Givrins, à quinze kilomètres ouest de Marchissy. M. Ménard avait trouvé ces deux noms dans une carte de la Suisse.

Il disait qu'on était bien découragé à La Vattie, chacun soupirant après la paix.

À en juger d'après sa photographie, Thérèse Ménard était une jolie blonde, aux yeux bleus. Elle était coiffée en demoiselle de ville, et non en simple paysanne comme Albertine, qui portait ses cheveux en belles tresses derrière la tête. La robe de M^{lle} Ménard avait aussi des ornements, des ajustages d'étoffe, qu'une fille de paysan même très riche ne se permet pas de porter.

Vers deux heures de l'après-midi, Pierre Simon et sa sœur arrivèrent aux Fallans. Mélanie était petite, brune, les traits agréables. Tirée à quatre épingles dans sa simple toilette, on voyait bientôt qu'elle était habituée à la direction soigneuse d'un ménage. Corneille présenta son jeune compagnon à Alexis, avec lequel Pierre sut trouver de nombreux sujets de conversation, pendant que les deux amies d'école causaient dans la chambre d'Albertine. Pierre Simon avait suivi de près dans les journaux la marche de la guerre, dès son début ; et comme un de ses amis lui prêtait la *Bibliothèque universelle*, il avait lu les nombreux et remarquables articles donnés par cette revue, sur les grands événements militaires et politiques accomplis depuis l'ouverture des hostilités. Alexis put se convaincre que Pierre Simon était beaucoup plus au courant que lui des affaires de son pays. Corneille, qui assistait à l'entretien, jouissait infiniment d'avoir pu produire au Français un tel échantillon de la jeunesse masculine vaudoise. Peut-être eût-il fallu aller bien loin avant d'en trouver un second pareil ; mais Corneille Adan s'en inquiétait fort peu et ne voulait pas, en tout cas, aller le chercher. Les deux jeunes gens en étaient à Sedan, lorsque Mélanie et Albertine revinrent auprès d'eux ; bientôt le père Cottier et Constant arrivèrent de la grange et des écuries. Madame Cottier préparait du café au lait pour tous à la cuisine.

Pendant qu'on le prenait, Alexis posa cette question à Pierre :

— Quand la paix sera faite (car elle se fera pourtant une fois), que pensez-vous qu'il faudrait à la France pour se relever moralement ?

— Je suis bien jeune, monsieur, pour oser formuler une opinion à cet égard, répondit Pierre ; et je ne suis pas un homme d'expérience. Mais j'ai des convictions que je crois fondées, parce qu'elles sont en accord avec la Parole de Dieu et la conscience humaine. Je crois qu'il faut à la France deux choses, deux grands efforts sans lesquels elle restera à peu près la même qu'auparavant. Pour se relever, il faut que la France commence par s'humilier devant Dieu, et aussi devant les nations que son esprit de gloriole militaire et de conquête offense ; ensuite, il faut que la France secoue une fois pour toutes le joug de Rome et du jésuitisme qui la perd. Je ne lui demande pas de devenir

protestante, au sens ordinaire de ce mot ; ce que je désire pour elle, c'est qu'elle prenne la Bible pour autorité en matière de foi, l'évangile de Jésus-Christ pour règle de conduite, et qu'elle se sépare franchement des doctrines papistes. Si elle ne le fait pas, si c'est le pape qui continue à gouverner les consciences par le moyen d'un clergé qui le reconnaît comme pontife infaillible, votre pays ne se relèvera pas de son abaissement moral et religieux. Vous retombez de chute en chute comme l'Espagne et d'autres nations qui sont dans un triste état. Vous aurez beau changer de gouvernement politique : tant que vous aurez un souverain spirituel reconnu infaillible par vos directeurs et vos prêtres, vous serez sous un régime d'erreur qui tue la nation dans le cœur de sa vie. C'est là ce qui propage l'incrédulité en France parmi les classes cultivées, et ce qui entretient les superstitions dans le peuple des campagnes. — Vous m'avez demandé ce que je pense ; pardonnez-moi si je vous le dis sans détour.

— Le grand crime de la France, ajouta Corneille, a été de faire la guerre à la vérité religieuse par le moyen des jésuites, depuis Charles IX jusqu'à Louis XVI⁵. Des rois de France n'ont pas craint de tuer ou de persécuter de mille manières ceux de leurs sujets qui prenaient la Bible pour guide et refusaient de courber les genoux devant l'idole romaine. La révolution de 89 mit fin à cet affreux pouvoir de vos souverains ; mais alors la nation se déchira elle-même, remarquez-le, après avoir proclamé les vérités humaines dont nous ne pouvons plus nous passer aujourd'hui. Sans l'Évangile, point de paix, point de bonheur véritable ici-bas. *L'Histoire de la révolution*, de M. Thiers, a pu faire aussi du mal à la France. Je ne suis qu'un simple cultivateur, mais ce que j'en ai lu m'a laissé cette impression-

5 - Le catholicisme ultramontain, représenté en France par *l'Univers*, nous annonce le retour de persécutions sanglantes. Voici ce qu'on a pu lire dans un numéro de ce journal :

« L'hérésiarque, examiné et convaincu par l'Église, était livré au bras séculier et puni de mort. Rien ne m'a semblé plus naturel et plus nécessaire. Plus de cent mille hommes périrent par suite de l'hérésie de Wicléf ; celle de Jean Huss en fit périr plus encore. On ne peut mesurer ce que l'hérésie de Luther a fait couler de sang, et ce n'est pas fini. Après trois siècles, nous sommes à la veille d'un recommencement.

» Pour moi, ce que je regrette, je l'avoue franchement, c'est qu'on n'ait pas brûlé Jean Huss plus tôt, et qu'on n'ait pas également brûlé Luther ; c'est qu'il ne se soit pas trouvé quelque prince assez pieux et assez politique pour mouvoir une croisade contre les protestants. »

On ne répond à d'aussi horribles souhaits que par cette parole de Jésus-Christ : *Vous êtes d'un père qui est le diable, et vous voulez exécuter les désirs de votre père. Il fut homicide dès le commencement.* (Jean VIII, 44.)

là. Toujours parler de gloire militaire, d'esprit militaire, de marches d'armées et de batailles, est-ce donc ainsi qu'on fait l'éducation morale d'un peuple déjà trop disposé par lui-même à batailler ? Pierre Simon et moi, nous sommes tout à fait d'accord sur ces grandes questions. Excusez-nous, mon cher monsieur Alexis ; prenez-nous pour de pauvres Suisses très ignorants, qui ont beaucoup de choses à apprendre, mais qui ont cependant des yeux pour voir et connaissent un peu l'histoire de votre pays.

— Vous n'avez pas d'excuses à faire, monsieur, répondit Alexis ; c'est bien plutôt moi qui vous en dois, car mon séjour chez vous est une preuve à l'appui de votre opinion. Rompre avec Rome, oui, je le voudrais ; mais vous verrez que cela ne se fera pas. Rome représente un système, et un système auquel on tient et qu'on ménagera. S'humilier ! Oui, on en parlera ; on en parle déjà. Reste à savoir si vraiment on se reconnaît coupable. Quand je serai en état de marcher, monsieur Simon, vous me permettrez d'aller vous rendre votre visite. On dit que votre habitation est charmante. Si mes parents y consentaient, je voudrais les amener en Suisse, et m'y fixer avec eux tout de bon. Trouve-t-on facilement une campagne à acheter ?

— Cela dépend de ce qu'on veut, dit le père Cottier. Si c'est une campagne d'agrément, vous en trouverez dans le voisinage des villes, et même dans les villages ; mais si vous voulez une propriété de bon rapport, c'est plus rare. L'occasion se rencontre cependant de temps en temps.

— Ce serait un bon domaine rural que je voudrais. Mais il me faut avant tout le consentement de mon père.

On ne parla plus guère avant le départ de Pierre et de Mélanie. Constant et Albertine les accompagnèrent jusqu'à la route de Burtigny. Là, les garçons se donnèrent une poignée de main, les deux filles de bons baisers, et l'on se dit adieu.

— C'est maintenant à votre tour de venir chez nous, Albertine, dit Mélanie. Amenez le soldat français quand vous viendrez.

— Bien volontiers, répondit Albertine ; mais il faudrait que la neige fût partie et que les pervenches commençassent à se montrer.

— Cela porterait trop tard, dit Pierre. Il n'est pas probable que l'armée de l'Est reste en Suisse jusqu'au printemps. Venez dès que vous le pourrez.

En retournant à la maison avec sa sœur, Constant lui dit :

— Pierre Simon ne restera pas comme nous toujours à la campagne. Il a pour cela trop de moyens et d'instruction. D'ailleurs, il faudra bien que lui ou son frère quitte la maison, s'ils viennent à se marier tous les deux. Gustave est aussi très bien doué, mais d'une autre manière. Il

est plus joli garçon que Pierre, ne trouves-tu pas ?

— Ce sont deux expressions très différentes, répondit Albertine. L'aîné a, je crois, des sentiments plus sérieux et plus profonds que le cadet. C'est un homme à convictions fortes.

— Oh ! sans aucun doute. Je dis seulement que Gustave est mieux de figure que Pierre, voilà tout.

— C'est possible, conclut Albertine ; je n'ai pas fait de remarque à cet égard.

— Hé ! dit tout à coup Constant ; on entend le tambour du côté de Longirod. Qu'est-ce que cela peut être ? Je parie qu'on va nous envoyer des militaires à loger ; on voudra couvrir la frontière jusqu'à Divonne. Tu peux compter que c'est cela. — Allons vite ; j'irai porter le lait au village et m'assurer de la chose. Ce ne serait pas commode pour nous, si nous avions une douzaine de soldats à loger.

CHAPITRE IX

UNE DÉCLARATION



C'était, en effet, un bataillon de troupes suisses : des Thurgoviens, qui, venant de la vallée de Joux, devaient occuper le passage de Saint-Cergues et s'échelonner de Trélex à Crassier, frontière du Pays de Gex. L'état-major restant à Gimel pour la nuit, trois compagnies étaient envoyées à Longirod, Marchissy et Le Vaud⁶ pour y coucher. En venant de la laiterie, le soir, Constant amena avec lui six militaires auxquels il fallait donner la nourriture, la lumière, le feu et le logement. C'était un surcroît d'occupation pour la mère Cottier et sa fille ; mais grâce à l'abondance des provisions de ménage, aux nombreux matelas, aux draps de lit contenus dans les armoires, les confédérés furent bien reçus.

Deux d'entre eux savaient le français, ce qui facilita singulièrement les rapports. Seul, dans la maison, Constant put échanger quelques mots d'allemand avec les autres. Alexis Ménard soupa avec eux et la famille. Cela faisait une belle tablée de douze personnes. Les Thurgoviens étaient bien habillés, bien équipés et bien armés, presque tous blonds, le teint clair, les cheveux frisés, les épaules larges, mais peu de grâce dans les mouvements. Le contraste entre Alexis et eux était frappant. Avec ses yeux bruns, sa barbe noire en pointe, sa taille fine, ses manières toujours gracieuses et polies, le Français paraissait bien à son avantage dans cette réunion de jeunes soldats. Si Constant avait mis son uniforme, il eût pu servir de point de transition entre les deux races en présence. Le Vaudois était le plus grand de tous, et le plus fort évidemment. Les Cottier sont de haute taille. Corneille sut faire causer les deux Thurgoviens qui parlaient français. Il les ques-

6 - Le bataillon dont il est ici question fut logé dans d'autres villages. Le lecteur est prié de ne pas s'achopper aux détails locaux, ni aux dates précises.

tionna sur leur canton en général, sur leurs villages et leurs familles. On sait que la vallée de la Thour est considérée comme le verger de la Suisse, tant les arbres fruitiers y abondent et donnent des produits excellents. Puis, l'industrie y est aussi en pleine activité. Naturellement, Corneille demanda si l'on y avait beaucoup de chevaux.

— On en a, oui, pour les travaux qui demandent de préférence l'emploi du cheval, répondit le militaire, mais on élève aussi beaucoup de bœufs qu'on expédie ailleurs quand ils sont gras.

— C'est bien comme cela qu'il faut faire, reprit Corneille. Vous avez aussi du vin ?

— Oui, de bon vin rouge.

— Êtes-vous agriculteur ?

— Oui, monsieur. Nous *sont* quatre frères, tous au service fédéral, en ce moment. Deux travaillent dans la fabrique de mon oncle Hunikoffer ; les deux autres, dont je suis un, restent avec le papa.

— Votre papa a-t-il une grande campagne ?

— Non ; pas très grande, mais bonne.

— Combien avez-vous de vaches ? Six, huit, peut-être ?

Le Thurgovien sourit, dans sa moustache tortillée ; il allait répondre, lorsque son camarade prit les devants et dit, de sa place :

— Le père de M. Conrad Oberlich possède trente vaches, douze bœufs et huit chevaux. Il a aussi beaucoup de jeunes bêtes. C'est le plus riche propriétaire de Munterpfeiticon, notre village.

— Eh bien, ça me fait plaisir, dit Corneille en prenant son verre. À votre santé, M. Conrad, et à celle de tous les habitants de Munter...

— Munterpfeiticon, dit le Thurgovien. Corneille répéta le mot, non sans difficulté, puis continuant :

— À la santé de toutes vos familles, messieurs les Thurgoviens. À la vôtre, citoyen français et à celle de votre sœur, Mlle Thérèse. Vive la Suisse ! Vive la France ! Vive l'Allemagne ! Tous les hommes sont frères ; puissent-ils enfin vivre en paix !

Chacun répondit de tout son cœur au souhait charitable du vieux garçon, qui, de sa vie, n'avait touché ni sabre, ni fusil. Lorsque le calme fut rétabli, il reprit la conversation avec son riche voisin.

— N'avez-vous pas trop de huit chevaux ? lui dit-il. Il me semble que quatre devraient suffire ; et alors vous pourriez avoir seize bœufs.

— C'est mon papa qui veut comme ça, répondit le Suisse allemand ; il connaît bien les affaires de la campagne.

En voilà un qui respecte au moins l'autorité paternelle et la met en honneur, aurions-nous pensé, si nous avions fait partie de cette réunion et entendu cette réponse ; ce n'est pas comme dans la Suisse romande, où parfois les fils veulent commander de bonne heure et se

croient plus habiles que leurs parents. A, cet égard, comme à beaucoup d'autres, l'éducation allemande est supérieure à la nôtre.

Le lendemain, déjeuner de bonne heure, car la compagnie thurgovienne devait être à Saint-Cergues dans le milieu du jour. Albertine mit sur la table du miel superbe, et du beurre frais qui pouvait rivaliser avec celui du papa Oberlich de Munterpfeiticon. Chaque milicien prit deux grandes tasses de café au lait, très peu chargé : le Suisse allemand n'aime pas que le café domine dans ce breuvage. Pour la santé et le teint de la jeunesse, il a sans doute bien raison d'en agir ainsi.

L'heure du départ étant arrivée, chaque soldat partant vint serrer la main aux membres de la famille, et aussi à Alexis Ménard, qui s'était levé pour les saluer.

— Adieu, Français, lui dit Conrad Oberlich. Bon retour chez toi quand tu seras guéri et que la paix sera faite! — Adieu, monsieur l'oncle. Il faut venir voir les boeufs et les vaches de mon papa, dans le mois de mai. Nous vous ferons boire du cidre.

— Je ne dis pas non, répondit Corneille ; mais, pour le moment, je veux aller au village avec vous. À propos, êtes-vous marié ?

— Non ; c'est assez vite. Je cherche une femme. Adieu, madame la mère. Merci pour la réception. — Adieu, mamzelle la fille. Il faut aussi venir avec l'oncle, et rester avec nous, lui dit-il à l'oreille en gardant la main d'Albertine dans la sienne.

— Je ne sais pas l'allemand, répondit-elle en riant.

— Ça fait rien, ça fait rien. Je vous l'apprendrai assez. Voulez-vous que je vienne vous chercher au mois de mai ?

— Merci, j'y réfléchirai.

— Vous verrez comme c'est joli chez nous, au Rosengarten de Munterpfeiticon.

— Je n'en doute pas.

— Vous permettez que je revienne ? C'est bon. Adieu, adieu.

Conrad Oberlich parlait-il sérieusement ? ou bien était-ce de sa part une simple galanterie allemande ? Nous ne savons. Mais le fait est qu'Alexis, toujours à l'affût de ce côté-là, avait remarqué déjà la veille plus d'un regard du Thurgovien sur Albertine. Cette jeune fille sans prétention avait le don d'attirer les cœurs ; quoiqu'elle parlât peu à l'ordinaire, il semblait qu'on la connaissait depuis longtemps. Conrad étant d'un caractère gai et jovial, sa bourse bien garnie et toujours prête à suppléer aux vides de celle d'un camarade, il n'en fallait pas même autant pour être aimé et choyé dans une compagnie de miliciens. Avec une bonne santé physique et morale, un jeune homme dans cette position est certainement heureux. La troupe se réunit devant l'auberge de la commune, à l'heure précise de l'ordre donné.

Grave, le sabre à la main, le capitaine commanda un alignement rapide ; le sergent-major fit l'appel dans un silence que nul n'essaya de rompre. Les officiers étant à leurs places, le signal du départ fut donné, après quoi un concert non interrompu de youlées se mêlèrent aux fanfares des trompettes ouvrant la marche dans la direction de Bassins. Corneille fit quelques pas à côté de son nouvel ami Conrad et lui dit encore à voix basse :

— Réfléchissez à ce que je vous ai dit des bœufs et des chevaux.

— Oui, oui, fit l'autre. Adieu, l'oncle ! Il faut me garder M^{lle} Albertine, ajouta-t-il en souriant.

Ce brave Corneille Adan, dont l'esprit était si juste à tant d'égards, le cœur si droit et si affectueux, avait donc une marotte, une tocade à l'endroit des chevaux. On peut le lui pardonner, puisqu'il en portait la peine et la marque. Nous autres, qui le trouvons extraordinaire ou par trop singulier, regardons-nous bien, pour voir si nous n'avons pas aussi quelque étrangeté, quelque bizarrerie d'esprit ou de caractère, qui se montre à notre insu dans nos actes ou dans nos paroles.

Les Thurgoviens étant partis, Corneille et Constant revinrent ensemble aux Fallans.

— On aura beau vouloir tout centraliser dans notre pays, dit le vieux garçon à son neveu, jamais on ne fera de nous des Allemands suisses, ni jamais non plus on ne fera de ces braves confédérés des Suisses romands. As-tu vu comme ils tiennent leur fourchette en l'air et portent leur couteau à la bouche ? Nous ne pouvons être qu'une confédération d'états et de peuples différents ; une Suisse unitaire serait bientôt désunie, à moins d'une main de fer pour la gouverner. Et alors, adieu la liberté ! Ce Conrad Oberlich était vraiment drôle avec ses adieux à ta sœur. Il ne serait pourtant pas homme à revenir lui faire la cour ? Qu'en dis-tu ?

— Je ne sais vraiment pas qu'en dire. Il m'a bien semblé qu'il la regardait attentivement.

— Tu comprends, Constant, que ça ne pourrait pas du tout nous convenir. Ta sœur, une fois là-bas, serait perdue pour nous. Ça ne peut pas se faire, pas mieux avec le Thurgovien qu'avec notre interné. Il te faut, mon cher ami, avoir l'œil sur tout cela. Ces imbéciles de garçons ne peuvent donc voir une jolie fille qui a quelques sous, sans avoir aussitôt l'idée qu'ils pourraient peut-être l'épouser. Toi, au moins, tu ne fais pas comme eux.

— C'est que je n'en rencontre aucune qui me plaise ; si je la trouve un jour, vous penserez donc aussi de moi que je suis un nigaud.

— Non, je ne le penserai pas ; car il faut bien absolument que tu te maries. Mélanie Simon ne te plairait pas, par hasard ?

— Elle est si petite.

— C'est vrai qu'elle n'est pas grande et ne ressemble pas à ses frères ; mais c'est une fille qui tiendra sa maison dans un ordre parfait, tu peux en être certain. Et puis, elle doit être, pour la santé, un véritable *rochon*, ce qui certes a bien son mérite. Mais je conviens qu'elle est petite pour toi, qui es assez grand.

Pendant que l'oncle et le neveu causaient de cette manière dans le chemin, une conversation beaucoup plus sérieuse avait lieu entre Alexis et Albertine. Le père Cottier s'étant mis à *moucheter*⁷ du hêtre devant la maison, et sa femme préparant du légume pour le dîner, les deux jeunes gens se trouvèrent seuls un moment dans la chambre où tous avaient déjeuné ensemble. Alexis avait un air triste et préoccupé ; il demeurait silencieux.

— Voulez-vous un livre ? lui demanda Albertine, j'irai vous en chercher un.

— Merci, mademoiselle ; je n'ai pas, aujourd'hui, grand goût pour la lecture. Ce matin, je suis triste.

— Je comprends que vous ayez de mauvais moments. La vue de ces jeunes soldats suisses si pleins de vie et si heureux vous a rappelé d'autant mieux les malheurs de votre armée et ceux de toute la France.

— Oui, mais ce n'est pas ce qui m'attriste le plus. Si vous voulez me le permettre, je vous dirai ce qui m'angoisse, ce qui vraiment m'étouffe en ce moment.

— Dites-le, si c'est quelque chose que je puisse entendre.

— Le voici donc, — et à la garde de Dieu ! fit-il en soulevant son képi. Ce que le Thurgovien vous a dit en partant, me brûle le cœur. C'est comme un charbon ardent que j'ai là, depuis qu'il vous a proposé de venir vous chercher.

— Et pourquoi donc, je vous prie ? Les Allemands suisses disent ces choses-là sans aucune conséquence, et d'ailleurs...

— *D'ailleurs !* reprit Alexis avec feu : ce mot serait pire que tout le reste, si vous le prononciez sérieusement. Albertine, je vous dois la vie ; sans vous, je serais mort à l'heure qu'il est. Mes parents vous doivent leur fils. Je vous dois tout. Si je pouvais vous devoir le bonheur, je bénirais Dieu de m'avoir conduit dans votre maison ; mais si je dois vous quitter sans espérance de ce côté-là, il aurait mieux valu me laisser mourir sous le sapin.

— Monsieur, j'ai peine à comprendre un langage auquel je ne suis point accoutumée ; expliquez-vous plus clairement.

7 - Entailler les bûches avec la hache, pour que le bois sèche plus vite et conserve sa dureté.

— Albertine, je vous aime ; et si quelqu'un doit venir vous chercher ici, au nom de Dieu, que ce soit moi, et non l'Allemand qui vous a parlé ce matin !

— Ceci est extrêmement sérieux ; je dois vous avouer que je ne m'y attendais point. Ce que j'ai fait pour vous est bien peu de chose ; je l'aurais fait pour n'importe qui, dans la situation où vous étiez. Je ne vois donc rien là qui doive exciter de votre part une si grande reconnaissance. Vous verrez, monsieur Alexis, lorsque votre pied sera guéri et que vous serez rentré dans votre pays, que notre conduite à votre égard était bien simple. Vous reprendrez vos habitudes et votre vie, et vous suivrez la carrière à laquelle vous vous destinez, selon le gré de vos parents. Je vous engage à oublier ce qui vous préoccupe actuellement et à bien nous persuader que les paroles de M. Conrad Oberlich étaient tout bonnement une manière aimable de prendre congé de nous.

— Vous oublier, Albertine ? Jamais ! Vous êtes là, dit-il en mettant la main sur son cœur, et vous y serez toujours.

— Je veux bien que vous gardiez un bon souvenir de nous, comme nous en garderons aussi un de vous ; mais je vous assure, monsieur Alexis, qu'il ne faut rien y ajouter de plus. Vos parents sont catholiques, les miens sont protestants ; vous appartenez à l'église romaine ; moi, je suis de la religion de la Bible.

— Moi aussi, j'en veux être ; j'en suis déjà : je veux croire ce que vous croyez.

— Monsieur Alexis, laissons ce sujet, je vous prie. Pendant que vous êtes sous le toit de mon père, faites que je puisse aller et venir en votre présence, sans avoir le sentiment d'une gêne que je ne pourrais supporter.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, pourvu que vous me permettiez de vous aimer. Souffrez encore un mot dont j'ai presque honte, mais qu'il faut dire pourtant. Si l'Allemand est riche, mon père et ma mère le sont aussi. Nous n'avons pas trente vaches, douze bœufs et huit chevaux ; mais nous avons des rentes, des maisons, une ferme. Ainsi que je l'ai dit hier au soir, j'achèterai un domaine en Suisse et je m'y établirai.

— Je ne veux pas que vous fassiez un tel sacrifice pour moi. Je suis une fille de paysan ; si je dois un jour me marier (ce qui n'est point sûr), j'épouserai un homme de ma condition et dont l'éducation soit en rapport avec la mienne. Encore une fois, monsieur Alexis, il faut oublier ce que vous m'avez dit. Le temps et le retour dans votre pays vous guériront d'une affection pour moi trop vive. Néanmoins, je vous en suis reconnaissante et je vous remercie de votre franchise. —

Voulez-vous maintenant le livre que je vous ai offert ?

— Voici une lettre pour M. Ménard, dit la mère Cottier, qui, ouvrant la porte, vint heureusement mettre un terme à la conversation.

Albertine la prit, la tendit au jeune homme, et monta chez elle pour réfléchir à la déclaration qu'elle venait de recevoir. Autant que nous pouvons en juger, elle avait répondu en fille sage, qui ne veut point se lier inconsidérément.

CHAPITRE X

LES IDÉES DE MADAME MÉNARD



esté seul dans la chambre à manger, où la famille se tenait d'ordinaire quand elle était réunie, Alexis demeurait immobile sur sa chaise, la lettre encore non ouverte à la main. Il avait reconnu l'écriture de sa mère, et, soit qu'il eût un pressentiment de ce qu'elle contenait, soit qu'il fût encore trop sous le coup de sa conversation avec Albertine, il ne se pressait pas de déchirer l'enveloppe. Sa jambe malade étendue sur un tabouret recouvert d'un coussin, il se plongeait dans ses réflexions. C'était le huitième jour seulement depuis celui où il fut amené par Albertine, et déjà il s'était épris d'elle au point de lui faire une déclaration, à la suite de propos badins d'un Suisse allemand qu'elle ne reverrait peut-être jamais. Sa reconnaissance envers Albertine était grande, sans aucun doute, mais sa passion pour la jeune paysanne l'était bien davantage. On peut se demander ce qu'il eût fait, ce qu'il eût pensé, ce qu'il eût dit, si, au lieu d'être jolie et agréable de toutes manières, Albertine avait eu le visage gravé de petite vérole, les cheveux rouges, et le langage assez vulgaire des filles de sa condition. Si même, étant une belle personne, Albertine n'avait reçu d'autre instruction que celle du régent de son village, et d'autre éducation que celle de savoir confectionner des ouvrages au crochet, marquer du linge en lettres gothiques et broder des pantoufles en tapisserie. Non, il faut bien l'avouer : chez Alexis, la reconnaissance n'était pas son premier mobile ; c'était l'amour, la passion qui parlait le plus fort. S'il avait pu supposer qu'il recevrait un refus aussi net, il se serait bien gardé d'ouvrir la bouche. Albertine avait eu peu d'émotion en lui répondant ; était-elle insensible à tout amour, ou bien avait-elle une inclination ? C'était là un mystère qu'Alexis devrait percer avant son départ pour la France. Au reste, il n'avait personnellement rien à se

reprocher ; il aimait Albertine ; il le lui avait dit en prenant l'engagement le plus sérieux, celui de l'épouser si elle y consentait ; il avait agi franchement, noblement. Ce qu'on pouvait blâmer dans sa conduite à cet égard, c'était de ne pas avoir pris l'avis de ses parents et demandé leur autorisation. En France, cette autorisation est obligatoire, même lorsque les époux sont majeurs.

Il se décida pourtant à lire la lettre dont nous allons donner connaissance au lecteur. Elle répondait à une seconde d'Alexis à sa mère, et dans laquelle il avait laissé paraître plus ou moins ses sentiments pour Albertine.

« Cher fils bien-aimé,

» Je réponds tout de suite à tes huit pages serrées, dont j'avais le plus grand besoin, mon cher Alexis. Maintenant, je te vois très bien chez les braves gens où tu as trouvé un si bon accueil, des soins si maternels, après les cruelles épreuves par lesquelles tu as passé. Tu m'assures que ce mal de jambe n'est pas grave, que ce n'est qu'une écorchure envenimée par le froid. Comme je sais que tu dis toujours la vérité, je te crois ; cependant, s'il y avait eu là quelque partie gelée, il faudrait les plus grandes précautions pour empêcher le mal de s'aggraver. Dis-moi donc bien encore et très exactement comment tu te sens, et si la plaie se guérit. Pour peu que ma présence soit nécessaire, même simplement utile, j'irai te rejoindre tout de suite, mon bien-aimé fils, malgré la rigueur de l'hiver et ma vieille toux quinteuse. En vingt-quatre heures, je puis être auprès de toi, si tu le désires. Dis bien à ces excellents paysans suisses, chez lesquels tu es interné, combien nous leur gardons de vraie reconnaissance. Veuille la très sainte Vierge, mère de Dieu, protéger leurs enfants et répandre sur eux tous les bénédictions dont Elle dispose ! Tu me dis que tu lis la Bible dans le Nouveau Testament. Est-ce au moins une version admise comme fidèle par notre sainte église ? Je me défie des bibles protestantes, qui n'ont pas l'autorisation de nos directeurs spirituels. Il faut être prudent, mon fils, sur tout ce qui est article de foi catholique. L'hérésie a fait tant de mal en France, depuis des siècles ! Prends garde à toi, mon fils chéri. Vois l'abîme où notre pays est tombé, vois les châtiments de Dieu pesant de tout leur poids sur la France, pour n'avoir pas voulu soutenir notre très Saint Père le pape, dans le combat de la foi contre l'incrédulité. Nous sommes envahis par de farouches protestants, par les barbares du nord. Autrefois, lorsque nos armées étaient vraiment pieuses, lorsque nos gouvernements vraiment catholiques faisaient cause commune avec le saint vicaire de Dieu

sur la terre, la France était partout victorieuse de l'ennemi. Aujourd'hui, son sol sacré est foulé par l'étranger. Quelle leçon! quelle humiliation!

» Mon cher fils, je puis d'autant mieux te dire cela, que ta lettre soulève un point qui m'a effrayée. Cette jeune fille dont tu fais un portrait si séduisant, pourvu qu'elle ne te prenne pas le cœur, après t'avoir rendu un si grand service! Mon Dieu! que deviendrions-nous, que deviendrais-je, moi, ta mère, si tu allais t'éprendre d'elle au point de songer à l'épouser un jour! Ce serait une criminelle folie, une monstruosité. Ta carrière en serait brisée. Ayant pour femme une protestante, tu n'aurais pas un seul client dans ta future étude de notaire, et tu végéterais misérablement. Tu sais, d'ailleurs, que ton père et M. Sablonnier sont presque d'accord pour que tu deviennes, après l'achat de sa clientèle, le successeur de ton patron et aussi son gendre. M^{lle} Emmeline Sablonnier est charmante. Les dames du couvent où elle reçoit une éducation soignée, en sont très contentes. Ce sera une jeune personne délicieuse, lorsqu'elle rentrera chez ses parents, dans un an, et alors le mariage pourra être arrangé par les deux familles. Ce n'est pas au milieu de la guerre épouvantable que nous fait la Prusse, qu'on peut avoir l'idée de se marier; tu le sens bien toi-même; et d'ailleurs M^{lle} Emmeline n'a que dix-sept ans. Mon cher enfant, ferme ton cœur à toute pensée contraire à ce que je te dis ci-dessus, car autrement ce serait ma mort et a terreur de mon âme. Quand j'ai lu dans ta lettre cette phrase: «Heureux l'homme dont M^{lle} Albertine sera» la femme,» et celle-ci: «Je lui dois la vie; combien» je voudrais pouvoir, à mon tour, lui consacrer la» mienne! — tout mon être moral en a frémi. Mais j'espère, — bien plus, je veux croire, — qu'il n'y avait dans ces paroles trop chaleureuses que le vif sentiment d'une reconnaissance chrétienne. Tâche de savoir ce que je pourrais envoyer à cette jeune fille qui pût lui faire plaisir. Crois-tu qu'un joli châle écossais serait porté par elle? Je ne me fais aucune idée de ce que sont les paysans suisses et comment leurs femmes sont vêtues. Enfin, mon bien-aimé fils; tire-moi tout cela au clair et soulage le cœur de ta mère, en l'assurant qu'il n'y a rien, rien dans le tien qui ne doive y habiter.» On respire à La Vattie depuis que l'armistice est signé; on espère bien que la paix sera faite par l'Assemblée nationale. Mais à quelles conditions! Les Allemands se montrent inexorables, et pourtant, ce sont eux qui ont provoqué cette lutte impie. La revanche viendra bien une fois; nos messieurs disent que nous ne pouvons autrement. Je pense que votre internement ne durera pas longtemps. Au moins, tu es à l'abri des mala-

dies contagieuses, chez ces braves gens. Que Dieu et la sainte Vierge te gardent, mon enfant bien-aimé.

» Ta mère, MARIE MÉNARD. »

« Ton père va bien. Naturellement, les affaires sont arrêtées. On ne pense qu'à la paix. Thérèse t'écrira prochainement. Elle n'a pas connaissance de ma lettre d'aujourd'hui. »

Tel était le contenu de cette lettre. Elle ne contribua pas peu à assombrir le pauvre Alexis, déjà si meurtri par la réponse d'Albertine. Maintenant, il le sentait bien : il s'était trop pressé de faire une déclaration qui emportait une demande en mariage. Mais les idées romaines de sa mère et sa manière de juger la guerre le révoltaient. « Oui, se disait-il, comment sortirons-nous jamais d'un tel état, si nous continuons à asservir nos consciences au pape et aux jésuites, et si nous croyons n'avoir aucun tort à l'égard de nos ennemis ! Nous tomberons toujours plus bas, de toutes manières. Si Bismark voulait la guerre, il est certain que le peuple allemand ne la voulait pas. C'est notre gouvernement qui, en la déclarant, l'a rendue sainte et populaire en Allemagne. Il n'y a pas mal de catholiques dans les troupes du sud de ce pays, et cependant ces soldats-là se battent tout aussi bien que les protestants du nord. Ils sentent que leur cause est la même. Hélas ! ce sont précisément les idées de ma pauvre mère, et celles de nos gouvernants, qui ont perdu le pays. Ignorance et superstition d'une part, fanfaronnade et légèreté inouïe d'autre part, voilà les vraies causes de notre abaissement actuel. Quand je vois de jeunes hommes des campagnes suisses, tels que Pierre Simon et Constant Cottier, une fille comme Albertine, je me dis qu'on n'en trouverait pas trois comme eux dans toute la population de La Vattie. M^{lle} Sablonnier ! Je sais fort ce qu'elle est ! Quand elle reviendra du couvent, on la tiendra dans une boîte jusqu'au jour où les clauses du contrat de mariage étant arrêtées entre les parents, on me dira : Tiens, voilà ta femme ; et à elle : Mademoiselle, voilà votre époux. Belle manière d'apprendre à se connaître, à s'aimer ! Jamais, non, jamais je ne me marierai comme cela. »

Et sa main serrait convulsivement la lettre, si pleine pourtant de tendresse maternelle, qu'il venait de lire.

Peu d'instants après, ses pensées prirent une autre direction : « Ma bonne mère se trompe dans ses jugements sur la guerre, c'est évident ; mais elle n'est pas responsable de ses erreurs. On les lui a enseignées comme des vérités dans sa jeunesse. Le culte que les catholiques romains rendent à la Vierge Marie est un article de foi, tout

comme la croyance à Dieu. Rien ne nous vient, en fait de lumière spirituelle, que par le canal du pape et de ses subordonnés. Nous devons penser d'après eux, d'après les décrets des conciles, d'après les mandements des évêques, mais non avant tout d'après l'Évangile de Jésus-Christ. Quelle aberration! Le Sauveur a dit à Pilate: « Mon règne n'est pas de ce monde. » — L'église romaine dit: « Mon règne est de ce monde. » Si elle ne le dit pas crûment, elle agit directement dans ce sens. Ah! j'en ai assez de cette foi-là, de cette croyance-là! Avant de quitter la maison, je passais déjà pour un mauvais catholique: que diront-ils de moi, si j'y rentre avec le Nouveau Testament à la main? À la garde de Dieu! marchons droit, et adviene que pourra!

Telle fut la conclusion du jeune homme dans cette lutte intérieure, où il ne pouvait pas même être encouragé par celle qui l'y avait en quelque sorte amené.

Il était encore dans la chambre, lorsqu'Albertine y revint pour lui offrir une tasse de bouillon.

— Ma mère vous envoie cela, dit-elle en posant la tasse et l'assiette sur la table.

— Merci.

— Avez-vous de bonnes nouvelles de vos parents?

— Ils vont bien et vous font saluer affectueusement.

Ma mère demande si le Nouveau Testament que je lis est autorisé par l'église catholique.

— Non, c'est la version dite de Lausanne! Mais je puis très bien vous procurer une bible d'après la version de Sacy⁸.

— Si vous avez cette obligeance, je vous en serai bien reconnaissant. Vous me direz le prix. — Mademoiselle Albertine, je viens de passer de rudes moments avec moi-même. Je me suis examiné devant Dieu avec calme, et je désire me soumettre à sa volonté. Probablement, j'ai été imprudent en vous parlant comme je l'ai fait il y a une heure; je vous prie de me le pardonner. Que ce soit comme si je n'avais rien dit; et cependant, je ne retranche rien de ce que je vous ai dit. Je ne reprendrai le sujet que si je suis autorisé à le faire, quelque bienheureux jour. Jusque-là, nul, excepté vous, ne saura ce que vous savez; et pour vous laisser jouir d'un repos complet à cet

8 - [NdÉ] Cette traduction du texte biblique (aussi connu sous l'expression *Bible de Port-Royal*) par Louis-Isaac Lemaître de Sacy (1613-1684) comporta une édition de 1855, destinée à un public aussi bien protestant que catholique, et contenait uniquement les textes canoniques. Cette traduction se fit en partie tandis que de Sacy était emprisonné à la Bastille. Peu de gens savent que vers 1658 Blaise Pascal participa aux premières ébauches de cette traduction de la Bible.

égard, je quitterai votre maison dès que je pourrai marcher un peu mieux. Pouvez-vous me pardonner ?

— Je n'ai rien à vous pardonner, répondit Albertine ; au contraire, je suis beaucoup plus touchée de votre affection que vous ne pouvez le supposer, et j'y répondrais si cela m'était possible. Vos paroles m'ont donné ensuite une très vive émotion. Devant Dieu, comme vous l'avez fait, j'ai cherché le calme et la soumission dont j'ai aussi besoin. J'aurais voulu pouvoir vous donner une autre réponse. Mais cela ne se peut pas, j'en ai la conviction, ni pour vous, ni pour moi. Restons amis ; ne me demandez jamais rien de plus.

Ayant dit cela, elle lui tendit la main. Alexis la porta à ses lèvres, soupira et se tut.

— Prenez maintenant votre bouillon, dit encore Albertine ; il ne faut pas le laisser refroidir.

Entendant des bruits de voix à la rue, elle alla à la fenêtre :

— Ce sont des militaires français, qui viennent sans doute vous visiter, dit-elle ; mon père les fait entrer. Voulez-vous qu'ils viennent ici, ou dans votre chambre ?

— Où vous voudrez.

Alexis accompagna ces derniers mots d'un regard qui voulait dire : soyez heureuse, soyez bénie, vous qui cependant me repoussez.

C'étaient, en effet, trois camarades d'Alexis, qui venaient s'informer de ses nouvelles. Sur leur parole de rentrer à la caserne le jour même, on leur avait permis de venir de Bière aux Fallans. L'un des trois était sergent. Albertine les introduisit auprès de leur hôte. Ce revoir fut une véritable fête pour les quatre amis.

— Nous t'avions d'abord cru perdu, gelé quelque part, dit le sergent ; car bien des nôtres ont manqué de cette manière dans les tristes journées qui ont précédé l'internement. Aussi avons-nous été bien réjouis lorsque ton bourgeois est venu nous annoncer que tu étais chez lui plein de vie. Quelle chance tu as eue ! — Cette jeune personne qui nous a ouvert la porte il y a un instant, est-ce celle qui t'a relevé ?

— Oui.

— Elle t'a chargé sur ses épaules et porté sur son traîneau de bois, dit-on ?

— Pas du tout, j'ai pu encore marcher, soutenu par elle.

— Un fort agréable soutien, sais-tu ! Je voudrais bien avoir été interné de cette manière. Elle a un air charmant, le ton d'une personne qui a reçu une bonne éducation.

— Mais c'est qu'elle a été bien élevée ; elle est instruite, et...

— Ma foi, tu m'en diras tant, interrompit le sergent, que, si j'étais à ta place, j'en deviendrais amoureux. Une jolie fille qui vous sauve la

vie, ça se voit rarement dans le temps actuel, où cependant on voit pas mal de choses étranges.

— Oui, dit l'un des deux autres, quand on pense que cent mille soldats français sont internés dans un petit pays de rien du tout comme la Suisse, et que tout ça se passe avec ordre, bien mieux qu'on n'eût su le faire chez nous, c'est ça qui est humiliant pour la France! Mais aussi, quand les chefs ont du malheur, le diable se mêle vite des affaires, et alors tout est perdu.

La porte se rouvrit, Albertine rentra.

— Messieurs, dit-elle, ma mère demande si vous désirez qu'on vous serve tout de suite quelque chose à manger, ou si vous nous faites le plaisir d'accepter notre soupe? Nous dînerons dans une heure au plus tard.

— Mon Dieu, mademoiselle, répondit le sergent Monnier, nous sommes honteux de vous causer tant d'embarras; vraiment, nous n'avons besoin de rien. Nous voulions voir Alexis Ménard, et surtout vous remercier personnellement de ce que vous avez fait pour lui.

— C'est bien peu de chose, messieurs; une rencontre fortuite. Mais veuillez me répondre.

— Acceptez le dîner, dit Alexis; vous ferez connaissance avec la famille. Oui, mademoiselle Albertine, j'accepte pour mes camarades, et je remercie madame votre mère au nom de nous tous.

— Va comme il est dit! fit un des trois invités. Albertine sortit.

— Mais, mais, mon très cher, reprit le sergent Monnier, c'est pas une fille de paysan, ça! À Bière, il n'y en a pas beaucoup de pareilles parmi celles que nous avons vues. «Une rencontre fortuite» qu'elle a dit: ça sait mieux le français que nous autres, qui pourtant sommes du pays où on le parle.

Le père Cottier arrivant avec une bouteille de vin pour en offrir un verre à ses hôtes avant le dîner, mit fin à la conversation dont Albertine était le sujet.

CHAPITRE XI

RÉPONSE D'ALEXIS A SA MÈRE



Les gardes-mobiles s'en retournèrent enchantés de l'accueil reçu aux Fallans. Pendant le dîner, composé de salé frais, de pommes de terre rôties et d'une salade à la chicorée frisée, les divers membres de la famille surent intéresser leurs hôtes et les faire causer. Comme Alexis, ces jeunes gens avaient reçu une certaine instruction ; leurs parents appartenaient à la classe moyenne des artisans ou des négociants de quelque gros bourg du même département. Entre soldats, miliciens ou troupes régulières, on se trie, on choisit ses amis encore plus vite que dans la vie ordinaire de la maison paternelle. Le sergent Monnier s'occupa essentiellement d'Albertine, dont il se trouva le voisin de table ; elle ne se laissa point intimider par le langage rapide et la demi-galanterie du sous-officier, de plus en plus charmé de la figure, du naturel et de la conversation de la jeune Vaudoise. Tout évincé qu'il était, le pauvre Alexis jouissait beaucoup du contentement de son camarade. Constant raconta comment il avait assisté à l'entrée en Suisse et au désarmement d'une colonne française de vingt-six mille hommes, et dans quel état se trouvaient tant d'infortunés soldats. Corneille questionna un de ces jeunes gens sur l'agriculture de son pays, et, selon son habitude, il ne manqua pas de parler des chevaux et des cochons, professant un dédain absolu pour les premiers, et tenant les seconds pour des êtres doués de plus d'intelligence qu'on ne leur en accorde. À ce propos, il raconta plusieurs observations faites par lui sur l'instinct de ces animaux, et ne craignit pas d'affirmer que, bien élevés et bien éduqués, ils étaient parfois plus facilement gouvernables que bien des garçons et même des filles de sa connaissance. Comme il avait lu la vie de Walter Scott, il parla du petit cochon qui venait lui rendre visite jusque dans son

cabinet de travail. Chose bien étonnante et qui montre à quel point certaines provinces françaises sont reculées en fait d'instruction générale, il se trouva que deux des gardes-mobiles ne savaient pas qui était Walter Scott et n'avaient jamais entendu prononcer son nom. Mais si vous leur eussiez parlé d'Eugène Sue, de Paul de Kock, et de maint autre conteur français encore plus mauvais que ce dernier, ils vous eussent bientôt prouvé qu'ils étaient au courant de cette littérature, dont il ne restera pas une ligne, alors que l'œuvre du grand romancier écossais subsistera encore, à la gloire de son pays et pour charmer les esprits honnêtes de toutes les classes de la société. En France, les romans contemporains ont fait plus de mal, plus de ravages dans ce malheureux pays, que bien des batailles perdues. Quand la corruption des mœurs s'affiche dans les écrits, quand le public lettré comme le simple lecteur prennent plaisir à des tableaux où la mauvaise vie est mise en scène avec tous les raffinements de l'imagination et du style, alors la société est bientôt gangrenée. C'est ce qui est arrivé. À cet égard, Paris a été le foyer d'où la lave a coulé sur toute la France. Qu'il en ait porté la douleur et la honte et en ait été lui-même brûlé moralement, il ne faut pas s'en étonner.

Revenons à notre simple récit.

Les trois jeunes gens remercièrent leurs hôtes avec cette grâce que le Français possède si naturellement. Alexis remit au sergent Monnier une pièce de vingt francs pour distribuer de sa part quelques cigares à ceux de leurs camarades qui manquaient d'argent pour s'en procurer.

— Vous donne-t-on des livres ? demanda Corneille.

— Oui, monsieur, quelques-uns. Mais nous sommes trop nombreux pour que chacun puisse en avoir souvent. Le commandant de place, M. Debonneville, en reçoit de temps en temps qui nous sont distribués. C'est vite lu. On nous remet aussi de petits traités religieux, des saintes Bibles, qui nous intéressent.

— Si je vous donnais deux ou trois volumes neufs que j'ai ici, les emporteriez-vous ?

— Eh ! monsieur, avec une vive reconnaissance. Nous nous les passerons les uns aux autres, et cela nous fera trouver le temps moins long.

Corneille alla chercher trois volumes, et en remit un à chaque soldat :

— Voici un paquet du journal *Le Courrier de La Côte*, que vous emploieriez à des couvertures pour les livres, dit-il ; vous savez comment on les ajuste ?

— Parfaitement. Oh ! comme ça va nous intéresser ! Encore merci

mille fois.

— Je ne suis plus étonné de votre savoir, dit un des deux autres à Corneille ; quand on a autant de livres, on peut apprendre bien des choses. Ceux-ci sont, ma foi, très jolis. Ce jaune canari, par exemple, et ce rose vif, comme c'est frais ! On dirait des œufs de Pâques.

Constant fit la conduite aux trois garçons jusqu'à Longirod. Là, il leur proposa de prendre un verre de vin à l'auberge, sans s'arrêter.

— Non, répondit le sergent. Nous devons rentrer avant la nuit, et d'ailleurs nous avons assez bu chez vous. Entre nous soit dit, monsieur Cottier, on boit trop, beaucoup trop dans le canton de Vaud, si c'est partout comme ce que j'ai vu depuis que nous y sommes. Quand c'est assez, c'est bon.

Sur ce dernier point, le Français voyait juste et on ne peut que l'approuver. La semaine s'écoula aux Fallans sans incident remarquable. Deux vaches vèlèrent pourtant, en sorte que l'ouvrage ne manqua pas à Corneille. Les nouveau-nés étant de belles génisses, on décida de les nourrir, ce qui veut dire qu'on ne les enverrait pas à la boucherie au bout de trois semaines, mais qu'ils seraient élevés dans la maison, pour y remplacer plus tard leurs mères ou être vendus à grand prix. L'élève nourri ne tette pas sa mère ; on lui donne le lait avec un baquet muni d'un biberon, ou mieux encore on lui apprend à boire dès le premier jour. Corneille décida que l'une des deux génisses serait appelée *Mobile*, en souvenir des visiteurs français, et l'autre, *Cendrine*, nom dérivé d'Alexandre ou d'Alexis.

La jambe de ce dernier allait mieux : peu à peu, la suppuration diminuait ; la plaie se rétrécissait ; encore huit ou quinze jours, et elle serait fermée. Il n'essaya pas de redire un mot à Albertine sur le grand sujet.

Dans ses rapports avec elle, il semblait que rien ne fût changé entre eux ; il était poli, aimable toujours, mais sachant se contenir, se dominer, et garder pour lui seul ce qu'il pensait. De son côté, Albertine sut rester parfaitement naturelle. Toutefois, elle évita aussi souvent que possible de se trouver seule avec lui dans la même chambre, afin de ne donner matière ou prétexte à aucune nouvelle explication.

Alexis put se promener un peu autour de la maison, sur la neige tassée et durcie. Il fit maintes visites à Corneille dans son étable, à la grange, au bûcher, où il se mit résolument à scier et fendre du bois pour le poêle de sa chambre et le fourneau de la cuisine. Dans la matinée, il lisait ou écrivait. Vers la fin de la semaine, il adressa la lettre suivante à M^{me} Ménard.

Les Fallans, par Marchissy, Vaud (Suisse).
Fév. 1871.

« Ma bien chère mère »

» Votre dernière lettre m'est parvenue dans un moment où j'avais le plus grand besoin de votre maternelle tendresse. Merci donc de votre affection. Ma santé est, grâce à Dieu, beaucoup meilleure. La plaie assez vive que j'avais au bas de la jambe et qui m'empêchait de m'appuyer sur le talon, a bien diminué depuis huit jours. Elle est en bonne voie de guérison complète. Encore une ou deux semaines de repos, et je pourrai marcher comme précédemment. Si, comme nous l'espérons tous, la paix est alors signée, il est probable que la Suisse demandera le repatriement de l'armée de l'Est. Quel bonheur de vous revoir tous et de nous retrouver en bonne santé, après l'affreuse guerre qui a causé tant de deuils en France et en Allemagne, et fait aussi tant d'estropiés, de pauvres mutilés pour le reste de leur vie ! Nous avons déjà, pour ce qui me concerne, à bénir le Dieu tout-puissant qui m'a gardé dans les combats et protégé dans notre épouvantable déroute.

» Ma chère mère, je vous dirai tout, je vous expliquerai de bouche tout ce à quoi j'ai fait allusion dans ma précédente lettre. Je maintiens mon affirmation plus que jamais : oui, heureux celui qui épousera M^{lle} Albertine Cottier, et je voudrais être cet homme. Mais je ne le serai pas ; au moins, je n'ai aucun espoir à cet égard. Cette jeune fille ne m'a point pris le cœur comme vous le pensez ; c'est moi qui lui donnerais le mien avec ma vie, si elle consentait quelque jour à les accepter. Un autre aura ce bonheur ; je dois me soumettre et je me soumettrai. Si vous pouviez la voir, causer avec elle, vous prendriez à son sujet de tout autres idées. D'abord elle a reçu une bonne éducation, meilleure et plus large que celle des couvents ; ensuite, elle est douée d'une intelligence remarquable. Sa piété est vraie, sans ostentation, simple comme celle qui nous est recommandée dans l'Évangile. De sa figure charmante, de ses traits si purs, je ne vous dis rien. N'oubliez pas, ma mère chérie (et comment pourriez-vous jamais l'oublier !) que vous lui devez votre fils. Sans M^{lle} Albertine, les passants m'auraient trouvé mort, le lendemain, dans le bois où je m'étais perdu et endormi.

» Vous me dites de me tenir en garde contre l'hérésie protestante. Je lis la Bible dans une version protestante et dans celle de Sacy, autorisée par les évêques français, je crois. Entre les deux, sauf quelques différences dans l'expression, dans les *mots*, je ne trouve pas de désaccord profond. Toutes deux contiennent la révélation de Dieu aux hommes, et c'est cette révélation que je veux prendre pour ma règle de foi et de conduite, pour mon autorité. Je pense que l'église n'en a

pas d'autre qui puisse être véritable, surtout pas celle d'un homme. Vous savez bien que je n'ai jamais admis, pour ma part, ce nouveau dogme monstrueux qu'on nomme l'infailibilité. Voilà ce qui, à mes yeux, est la grande hérésie actuelle. L'homme se mettant à la place de Dieu, comment serait-il possible de ne pas appeler cela une impiété. Si je ne puis être catholique, en bonne conscience, sans me soumettre à une doctrine pareille, eh bien ! je resterai simplement attaché de cœur à l'Évangile, comme les premiers chrétiens.

» Les considérations d'intérêt matériel me touchent peu ; cependant, si je vis et que nous puissions rentrer en France, je veux bien faire ce qui dépendra de moi pour y acquérir une position honorable par mon travail. M^{lle} Sablonnier, je ne la connais vraiment que pour l'avoir vue tout enfant au sortir de l'école. Je ne sais point si nous nous conviendrions, si même elle voudrait de moi. Or jamais je n'épouserai une femme pour me faire un sort, pour me caser, comme on dit. Je veux, avant tout, pouvoir l'aimer et être sûr de son affection. J'ai toujours pensé cela, mère chérie, vous le savez bien et je vous l'ai dit plus d'une fois. Ce n'est donc pas l'air de la Suisse qui me l'a mis en tête, et il ne faut en accuser personne ici.

» La famille Cottier est riche. Ce sont des propriétaires qui vivent très simplement, cultivant eux-mêmes leurs champs et administrant fort bien leur fortune mobilière. Les paysans comme eux, si paysans il y a, sont très rares, même dans ce pays où chacun possède quelque chose au soleil et où vous ne trouvez pas un seul individu qui ne sache lire, écrire et calculer.

» Il y a aux environs un jeune homme de vingt à vingt-huit ans, nommé Pierre Simon, qui pourrait parfaitement être maire de La Vattie, sous-préfet même ; et cependant, il se borne à cultiver le domaine de la famille, avec un frère et une sœur. Nous devons aller dimanche prochain leur rendre visite, Constant Cottier, M^{lle} Albertine et moi. La sœur de M. Pierre Simon est une amie de M^{lle} Cottier.

» Dites à mon cher père, avec mes tendresses de fils, que j'irai à Givrins sans tarder, pour y voir les personnes dont il me parle. Naturellement nous irons en traîneau si la neige dure encore, sinon en char, car je ne pourrais marcher d'ici là. Saluez les amis et connaissances. Edgard Monnier est venu me voir avec deux autres camarades. Embrassez ma sœur. Je demeure, ma chère et bonne mère, votre fils respectueux, tendrement affectionné.

« ALEXIS MÉNARD. »

Le même jour, Corneille écrivit dans son registre :

« Notre interné est vraiment un aimable garçon. Nos bêtes l'intéressent. C'est lui qui a fait boire la Mobile cette après-midi. Maintenant qu'on le voit aller et venir autour de la maison, on peut remarquer encore mieux sa jolie tournure. Il ne paraît pas qu'Albertine lui ait donné dans l'œil, car il est toujours avec elle d'une politesse naturelle et respectueuse. C'est bien heureux. L'idée qu'il aurait pu s'en amouracher, et elle de lui, m'a donné du souci trois jours de suite. Il ne faudrait pourtant pas que son séjour chez nous durât trop longtemps, car il suffit parfois d'un rien pour éveiller des sentiments qui peuvent devenir terribles, si l'on n'y prend garde. L'idée d'acheter un domaine dans notre canton lui a sans doute passé ; il n'en a plus reparlé. Les Français sont légers de caractère ; ils aiment le changement. J'aurais bien voulu voir quelques soldats prussiens, pour faire la comparaison. Du reste, nos Thurgoviens doivent ressembler un peu aux Wurtembergeois, sauf qu'ils sont républicains et Suisses, tandis que les habitants d'outre-Rhin sont des monarchistes finis. On dit que les Prussiens parlent *gras* en français, et presque sans accent. La neige commence à m'ennuyer ; elle dure depuis si longtemps sur les blés, qu'elle pourrait bien *cuire* les plus avancés. Nous voici au milieu de février ; ce serait bientôt le moment de semer l'avoine. J'aime bien Pierre Simon, mais je me méfie un peu de son frère Gustave. Si ce dernier se mettait en tête Albertine cela ne nous conviendrait guère mieux que s'il devait être question du Français pour elle. Me voilà débarrassé du souci que me donnait ma lettre de rente de Montricher. Le débiteur Sonny a payé les trois intérêts en retard. Je n'aurai donc pas besoin de lui prendre sa maison, ce dont je rends grâce à Dieu sincèrement.

CHAPITRE XII

LA PERVENCHE



Le dimanche matin, Corneille se rappela tout à coup qu'il devait dîner chez Napoléon Badel, à Marchissy, et y manger des macaronis au fromage. Il prépara donc le foin et le regain pour son bétail avant de partir pour le culte, afin que, s'il s'attardait un peu chez son ami Napoléon, il trouvât tout prêt à la grange, au moment de son retour. Plus que jamais, il était urgent d'économiser le fourrage, et cependant il fallait que les deux vaches *fraîches vélées* fussent bien nourries. C'est tout un art, une sorte de secret, que de savoir entretenir en bon état le bétail nombreux d'une étable, sans lui donner à manger à discrétion. Corneille était expert en cette matière ; aussi ne laissait-il manier le coupe-foin et la fourche à personne dans la maison. «Cela ne nous conviendrait pas d'acheter du foin et du regain, disait-il ; que penserait-on de nous ? On dirait bien que j'ai prodigué le fourrage.» Ce qu'on ne dirait pas, certainement, c'est que le brave Corneille ne ménageait ni l'avoine, ni l'orge, ni le son, ni le sel, aux douze bêtes confiées à ses soins. Le père Cottier le laissait faire, se gardant de le contrecarrer dans une œuvre que son digne cousin dirigeait si bien, mais où véritablement, lui propriétaire, n'était pas toujours à la première place.

Tout étant bien en règle à la grange, Corneille alla se raser et s'habiller convenablement. Il prit ensuite une bouchée de pain, un demi-verre de vin pour chasser la poussière avalée, et, son livre de cantiques dans une poche, il se rendit à Marchissy. Le recueil de ces chants religieux s'appelle maintenant le psautier. C'est donc fini ! le vieux *psaume*, qu'on prononçait *chaume* en patois, est détrôné. C'était un volume large, peu épais, mais assez lourd, et relié en peau noire. De forts crochets d'argent brillaient sur la tranche de devant ; ils

étaient même parfois en or massif. Le livre des *psaumes* était un présent de l'époux à la jeune mariée ; il durait toute la vie et devenait l'objet d'un article du testament de l'aïeule, en faveur d'une petite-fille destinée au célibat. Outre les cent-cinquante psaumes de la Bible, mis en vers et en musique, il contenait des cantiques pour les principales fêtes chrétiennes. Au commencement ou à la fin, on trouvait des prières pour avant et après le culte, pour avant et après la sainte cène, pour le matin et pour le soir. Le formulaire de l'*admission* des catéchumènes faisait aussi partie du recueil. Né de là réformation, du passage en bloc au protestantisme national, ce livre a duré plus de trois siècles. On peut affirmer, sans être taxé d'outrecuidance, qu'aucun de nos recueils modernes n'est appelé à vivre aussi longtemps, sans subir de changements. Quant à la vénération que nos grand'mères avaient pour leur *psaume*, elle est à regretter, à moins que la lecture même des psaumes de la Bible ne l'ait remplacée.

Le père Cottier et sa femme allèrent aussi au culte avec Corneille, Albertine restant pour faire le dîner, et Constant, afin qu'il y eût un homme de la famille dans la maison. Alexis passa la matinée dans sa chambre, occupé à lire. Corneille ne faisait pas les choses à demi, quand il s'y mettait. En écrivant à Lausanne pour demander une Bible de Sacy, il pria son libraire de lui envoyer aussi un ouvrage excellent intitulé : *Études élémentaires et progressives de la parole de Dieu*, par Louis Burnier. Grâce à certaines facilités accordées par l'auteur, Corneille obtint les quatre volumes in-8 à prix excessivement réduit. Il donna ce livre à Alexis, avec la Bible. C'était ainsi qu'il faisait les choses. Ne dépensant presque rien pour lui-même, il savait employer une partie de son revenu en œuvres que la plupart des cultivateurs dans sa position condamnent comme des prodigalités, mais qui, semences précieuses, subsisteront à la gloire de Dieu, alors que les vers et la rouille auront dévoré les trésors amassés par l'avarice ou la cupidité.

Chemin faisant, Corneille dit à son cousin et à sa cousine :

— Voilà donc nos jeunes gens qui vont aller aujourd'hui chez les Simon de la Pervenche. J'avoue que cela m'inquiète un peu pour Albertine, Faites-vous bien de lui permettre cette promenade en traîneau et cette visite ? Il y a là-bas le cadet des Simon, Gustave, qui est un joli garçon ; s'il allait parler à l'oreille d'Albertine, je n'aimerais pas cela. Avec l'aîné, Pierre, il n'y a rien à craindre à cet égard ; c'est un jeune homme grave et sérieux, tout occupé de leurs affaires, et dont l'esprit se nourrit de belles et bonnes choses ; mais le cadet a un air singulièrement examinateur. J'ai vu cela tout de suite, lorsqu'il est revenu de Rolle en traîneau avec nos enfants. S'il allait penser à

Albertine, ce serait fâcheux. La présence de notre interné dans la maison m'a déjà préoccupé à ce point de vue ; mais il s'est tenu sur la réserve avec Albertine, et je lui en sais gré.

— Sans doute, répondit la mère, il est nécessaire d'être prudent ; mais Albertine a du caractère et ne se laisserait pas enjôler facilement. On peut être tranquille sur son compte.

— C'est bien aussi ce que je pense, reprit Corneille ; toutefois, j'avais besoin de vous en parler. Et toi, Salomon, quelle idée as-tu ?

— Je crois que le mieux est de ne rien dire à Albertine ; je tâche de me confier en Dieu pour elle, comme pour nous tous.

— C'est clair, continua Corneille, que la confiance en Dieu doit être notre première force, pour tout ce qui nous concerne ; toutefois, un père et une mère doivent avoir l'œil sur ces choses-là.

— On a beau, mon cher ami, avoir des yeux et s'en servir ; parfois on ne voit pas du tout ce qui existe pourtant réellement.

— La Bible le dit : Ils ont des yeux et ne voient point ; — mais j'ai toujours pensé que cette parole s'applique aux yeux de l'âme et de l'esprit, non à ceux du corps.

— Elle s'applique bien souvent aussi aux circonstances de notre vie... La seconde cloche sonne ; il nous faut allonger le pas si nous voulons arriver à temps.

Après le dîner, les trois jeunes gens partirent en traîneau pour la Pervenche. Constant tenait les guides, Albertine était au milieu, Alexis à l'autre bord. Le temps, joli, sans brouillard et sans bise. Sur la neige unie et dure, le traîneau glissait à plaisir. — Pour faciliter l'arrangement des trois personnes sur le banc et donner un peu plus de place à Albertine, Alexis tint son bras droit dehors, en arrière. Une fois ou deux, ce bras s'appuya sur les épaules d'Albertine. Était-ce avec intention ou machinalement ? Il suffit d'un simple mouvement en avant de la jeune personne pour se débarrasser d'un tel voisinage ; et dès lors le fait ne se reproduisit plus.

Ainsi que nous l'avons dit, la propriété des Simon était située à gauche de la route, en descendant, et à quelques cents pas de cette dernière. — Adossée à une pente gazonnée, la maison paraissait, de loin, plus grande qu'elle ne l'était en réalité. La colline boisée qui la dominait, lui donnait un relief considérable, comme le cadre d'un tableau. C'était une bonne maison de paysan, déjà un peu ancienne, mais bien entretenue au dehors et très soignée au dedans. La main diligente de Mélanie, son goût pour la propreté, se montraient partout. — Le cheval fut mis dans l'écurie, à la place de celui que Pierre avait vendu dernièrement. Les arrivants furent accueillis avec une cordialité de bon aloi, celle qui, tout en étant affectueuse, n'exclut point la poli-

tesse et les attentions délicates. On ne leur disait pas, comme dans la plupart des maisons de paysans : Prenez une chaise et approchez-vous du feu ; — mais bien : — Veuillez vous asseoir ; voilà un fauteuil, mademoiselle Albertine. — Comment va votre pied malade, monsieur ? — N'avez-vous pas eu froid en venant ici ? l'air est encore bien vif.

Quant on eut un peu causé, pris un doigt de vin et mangé quelques bricelets, Albertine dit à Pierre :

— Le sentier est-il ouvert pour aller de l'autre côté du bois ?

— Sans doute.

— J'aimerais bien que M. Alexis pût voir le lac et la plaine. Il dit qu'il peut marcher jusque-là. Auriez-vous l'obligeance de le conduire ?

— Avec plaisir. Mais il faut aller tout de suite, pendant qu'il y a encore du soleil. Plus tard, la vue sera voilée.

— Je suis prêt à vous suivre, dit Alexis, qui prit à l'instant le bâton sur lequel il s'appuyait, depuis qu'il n'avait plus besoin d'une béquille.

Pierre mit son chapeau et sortit avec Alexis. Gustave et Constant allèrent fumer un cigare devant la maison ; les deux jeunes personnes restèrent ensemble dans la chambre.

— Ce soldat français a reçu une bonne éducation, dit Mélanie ; il a l'air bien respectueux avec toi dans tout ce qu'il dit ; mais comme il te regarde !

— Comment donc, je te prie.

En disant cela, Albertine ne put s'empêcher de rougir, bien que son cœur n'y fût pour rien.

— Mais oui, reprit la petite Mélanie, — comme je me représente que les amoureux regardent. Si quelqu'un me regardait ainsi, j'en serais, ou bien effrayée, ou bien joyeuse.

— Tu te ferais des illusions, probablement. Quant à moi, je suis bien calme sur ce point. M. Ménard est catholique ; il va rentrer dans son pays prochainement ; s'il m'a regardée un peu plus que ne font les indifférents, cela sera bientôt oublié en France.

— Enfin, ce qui me rassure, c'est que tu ne le vois pas avec des yeux semblables aux siens.

Mélanie s'approcha de la fenêtre et continua :

— Les voilà qui vont entrer dans le bois. Pierre est joliment plus grand que lui. Regarde : il lui donne le bras à la montée.

Albertine vint aussi à la fenêtre.

— N'est-ce pas ? continua Mélanie, Pierre est bien plus grand et plus fort ?

— Oui, dit machinalement Albertine, ton frère est, en effet, de toutes manières plus fort que lui.

— Oh ! il n'y a pas beaucoup d'hommes comme Pierre.

— C'est ce que dit mon cousin Corneille, qui en fait grand cas. Ce sont bien aussi deux hommes de la Bible, à quelques égards du moins, comme ceux dont ils portent les noms.

— N'est-ce pas ? Et chacun avec un caractère absolument différent de l'autre. Gustave aussi est un bon garçon, mais qui a des idées toutes particulières. Il nous menace de quitter le pays pour aller chercher fortune ailleurs. Cela nous donne bien de la préoccupation, à Pierre et à moi. Nous n'en parlons pas, jusqu'à ce que ce soit décidé.

— Je n'en dirai rien ; tu peux être tranquille à cet égard.

Pierre et Alexis avaient maintenant traversé le petit bois de pins et de hêtres. De l'autre côté, le terrain s'abaissait en pente rapide et laissait le lac à découvert, de Rolle jusqu'à Villeneuve. Toutes les rives et les montagnes étaient bien visibles en ce moment. Alexis poussa un cri d'admiration à la vue de ce tableau.

— Aujourd'hui, dit Pierre, c'est une vue d'hiver, nette si vous voulez, mais froide et pâle. Il faudrait être ici en mai, quand les arbres sont fleuris ou feuilles et le lac d'un bleu d'azur. Alors c'est vraiment très beau.

— Si je le puis, j'amènerai ma sœur l'été prochain, pour faire une visite à la famille Cottier. Nous viendrons aussi vous voir. Combien vous êtes heureux en Suisse, et quel beau pays vous habitez !

— Oui, je le sens bien pour ma part et j'en remercie Dieu. — Vous avez un peu l'intention d'acheter un domaine dans nos environs, me disait M. Corneille Adan ?

— J'y avais pensé, en effet ; mais cela présenterait trop de difficultés dans ma famille, pour que je puisse donner sérieusement suite à ce projet. Les affaires de mon père sont en France ; les miennes, si je deviens notaire, doivent y être aussi. Ah ! si j'étais protestant (je le suis bien à moitié, déjà) et surtout d'une famille protestante, une émigration en Suisse serait pour moi plus facile.

— Je comprends, dit Pierre, surtout si vos parents sont ultramontains.

— Mon père ne l'est pas du tout, ma sœur assez peu, mais oui bien ma mère. La pensée que je lis la Bible sans autorisation aucune et dans les versions de votre église, la tourmente parfois. Ma respectable mère est vraiment pieuse ; il est fâcheux qu'on lui ait donné comme vérités chrétiennes des doctrines de mensonge et bien des superstitions.

— À cet égard, la France catholique-romaine est bien malade. Dieu veuille appliquer le remède à de si grands maux ! — Voulez-vous que nous retournions à la maison ? Il fait un peu froid sur la neige, à cette place découverte.

Les deux garçons, comme deux amis, revinrent ensemble, mais

gardant chacun leur secret. Vers quatre heures, le cheval fut de nouveau attelé, et bientôt les visiteurs se disposèrent à retourner aux Fallans pour y arriver de jour. Pierre et Albertine s'étant trouvés seuls un instant, ils causèrent du soldat français, puis Pierre dit subitement :

— Votre cousin Corneille sera-t-il chez vous demain après midi ?

— Mais, je le suppose : il n'a pas dit qu'il voulût sortir. Comme c'est lui qui soigne le bétail, il sera sans doute à la maison.

— Voulez-vous avoir la bonté de lui dire que j'irai lui parler, pour une affaire particulière ? Je tâcherai d'être là vers les deux heures, avant le moment où il est occupé.

— Très bien ; je le préviendrai.

— Merci. Ainsi donc je puis vous dire : Au revoir, demain ?

— Au revoir ! répondit-elle.

Il fallut plus de temps pour le retour que pour la descente ; mais les trois jeunes gens arrivèrent pourtant de grand jour, Alexis charmé de sa visite aux Simon, et disant que Pierre lui plaisait toujours davantage. S'il avait pu lire dans le cœur d'Albertine en ce moment, il aurait vu combien cette affirmation lui était agréable et combien aussi elle le plaignait de ne pouvoir répondre aux sentiments qu'il lui avait exprimés. Mais que voulait donc Pierre Simon à Corneille Adan ?

CHAPITRE XIII

GUSTAVE SIMON



Depuis son retour à la maison, Gustave Simon, jusque-là si content de son sort, avait pris un air sérieux et préoccupé que son frère et sa sœur ne lui connaissaient pas encore. Au bout de quelques jours, le samedi au soir, Pierre lui demanda ce qu'il avait.

— Je pense beaucoup à une chose, à plusieurs choses, répondit Gustave. Nous sommes trois ici : tant que nous ne sommes pas mariés ni les uns ni les autres, cela va très bien. Nous nous aimons et nous nous accordons. Mais si Mélanie, par exemple, quitte la maison, il faut que l'un de nous deux prenne une femme pour la remplacer ; or ce doit être toi, qui es l'aîné, et non pas moi. Encore moins pouvons-nous avoir chacun notre ménage ici, et deux familles. Évidemment, une fois ou l'autre, il faudra que l'un de nous s'en aille. Pourquoi ne prendrions-nous pas ce parti tout de suite ? Ce serait plus sage que de renvoyer. Comme ce serait à moi de quitter, je préfère m'en aller le plus tôt possible. Si vous y consentez, je partirai prochainement pour les États-Unis. Il me faudrait une petite somme : 2000 francs, je suppose. Avec cela, il me sera facile d'acheter là bas du terrain, et de m'y faire une position.

— L'idée, dit Pierre, est certainement bonne en soi ; seulement, pourquoi ne resterais-tu pas à la maison paternelle ? Moi, je puis peut-être me tirer mieux d'affaire à l'étranger.

— Oui, tu as plus d'expérience et tu es plus instruit ; mais moi je suis plus jeune, et trois années valent bien quelque chose, quand il s'agit d'une expatriation.

— Cependant si tu tiens beaucoup à rester au pays et à te marier ici...

— Pierre, dit le jeune homme à son frère aîné en branlant la tête, il

ne faut pas parler ainsi. Dès que mon départ sera décidé, occupe-toi sérieusement de ce que tu as à faire, avant qu'un autre prenne ta place. Je t'aime assez pour pouvoir te dire cela.

— Je ne comprends pas ; parle plus clairement.

— Tu ne comprends pas ? Je vais donc m'expliquer. Je sais que tu penses à Albertine Cottier, quoique tu ne me l'aies jamais dit. Il est de ces choses qui se voient ou se devinent bien vite. En revenant de Rolle, il y a dix jours, avec Albertine Cottier, sur le traîneau, je lui ai parlé de toi un peu plus que je ne l'aurais fait si je n'avais pas deviné tes sentiments pour elle. J'ai vu bientôt que je ne m'adressais pas à une indifférente, et je m'en suis réjoui pour toi. Si ç'avait été le contraire, je te le déclare, j'aurais essayé de gagner son cœur. Mais j'ai la conviction que la place est prise, et bien prise. Ainsi, notre route est tracée : je pars, — et tu épouses Albertine. Les Cottier, quelque riches qu'ils soient, ne te la refuseront pas. Si tu ne t'avances pas résolument, l'interné est bien capable de chercher à l'emmener en France. Il ne s'agit pas de fermer les yeux, mais, au contraire, de les ouvrir tout grands et d'agir.

En écoutant son frère, Pierre Simon était devenu tout pâle. Il dit à son tour :

— C'est vrai, j'aurais dû vous en parler plus tôt. J'aime Albertine Cottier depuis longtemps, mais je ne me suis point mis en avant. J'ai eu plutôt l'air froid et réservé avec elle, tant je crains encore d'être refusé si j'en fais la demande. — Son cousin Corneille m'a parlé d'Élizé Vurchin comme d'un parent auquel on la destine plus ou moins.

— Eh bien, si Élizé l'épouse, je te le dis, ce sera parce que tu auras fait le nigaud en ne te présentant pas. Ah ! certes, si tu n'étais pas mon frère, ou si tu ne pensais pas à Albertine, je me lancerais de son côté, crois-le seulement. Quand on est bien décidé, cela vaut toujours mieux.

— Tu parles comme quelqu'un dont le cœur est libre ; quand le cœur est engagé, c'est bien différent.

— Libre ! libre ! fit Gustave avec une certaine émotion contenue, qu'en sais-tu, s'il est bien libre ? Mais il s'agit de toi et non de moi dans ce qui touche Albertine Cottier. Voyons, Mélanie, toi qui es plus sage que nous, n'ai-je pas raison ?

— Oui, je crois aussi que Pierre doit agir sans délai. Mais si tu restais, Gustave, nous pourrions avoir un ménage pour nous deux, au moins jusqu'à ce que tu fusses marié. Pour moi, il est évident que je resterai vieille fille.

— Pas tant vieille, ma chère sœur, reprit le garçon. Ton tour viendra

aussi, je n'en doute pas, et peut-être avant le nôtre. — Voyons, sommes-nous d'accord tous les trois ? Les Cottier viennent demain ; tu auras peut-être une bonne occasion de parler à Albertine.

Pierre tendit la main à son frère ; une larme perlait dans ses yeux. Il ne put que répondre :

— D'accord, — oui, et nous le serons toujours, s'il plaît à Dieu.

Mélanie avait mis aussi sa main sur celles de ses frères, comme dans une sainte alliance de l'affection.

On a vu, dans le chapitre précédent, que Pierre ne prononça qu'un seul mot sur ce sujet, et tellement vague qu'Albertine y répondit de la même manière, par un simple : Au revoir ! À aucun prix, Pierre Simon n'aurait voulu faire sa demande dans sa propre maison, pendant une visite de ces jeunes gens.

Mais qu'allait-il donc dire à Corneille ? En venant aux Fallans, le lendemain, peu après midi, il vit d'assez loin Albertine et Alexis qui se promenaient devant la maison. Le soleil de février brillait sur tout le plateau et éclairait les sommités lointaines des Alpes. Mais la neige ne fondait pas encore, grâce à une brise du nord qui la maintenait en fine poussière.

— Voici monsieur Simon qui vient parler à mon cousin, dit-elle ; je vais le prévenir de son arrivée.

Elle entra dans la grange et appela Corneille. Celui-ci coupait le foin au tas, avec cette lame large et tranchante à laquelle est adapté un support en fer sur lequel on pèse avec le pied.

— J'ai fini dans un instant, répondit le vieux cousin ; reçois-le un moment à ma place.

Lorsque Albertine revint à la cour, elle répondit à la salutation de Pierre Simon par une bonne poignée de main.

— Entrez, messieurs, dit-elle, à moins que vous ne préfériez rester dehors. Monsieur Simon, mon cousin va venir dans un instant ; vous avez marché, il fait assez froid : il vaut mieux entrer à la maison.

Pierre entra avec Albertine, Alexis lui laissant le pas, et se disant en les suivant :

— Comment n'ai-je pas vu plus tôt qu'ils s'aiment ! Ils sont d'accord, c'est évident. Plus d'espoir pour moi !

Corneille arriva bientôt et engagea Pierre à monter dans sa chambre, s'il avait quelque chose de particulier à lui communiquer. Albertine et Alexis restèrent seuls un instant, sans rien dire. Comme elle se dirigeait du côté de la porte, Alexis prit les devants, quoique boiteux encore, et mit sa main droite sur la main qui tenait déjà le loquet.

— Mademoiselle, dit-il, permettez-moi, une dernière fois, de vous demander si je dois renoncer à tout espoir de gagner votre cœur ? Au

nom de tout ce que vous avez de plus cher, je vous en supplie, ne me repoussez pas.

— Si je pouvais autrement, répondit-elle en tremblant, je le ferais ; mais cela ne m'est pas possible.

— Alors, tout est dit. Albertine, votre secret est en sûreté avec moi.

— Comment, monsieur ?

— Soyez franche : je le suis, et j'ajoute : moi aussi, j'aurais tout fait pour vous rendre heureuse.

— J'en suis convaincue, mon cher monsieur, et bien reconnaissante. Toutefois, je vous affirme que je n'ai reçu en ma vie qu'une seule déclaration, qu'une seule demande en mariage, celle que vous m'avez faite.

— Cela suffit ; je ne veux pas être indiscret.

Ayant dit cela, il ôta la main qui retenait celle d'Albertine prisonnière, et vint se rasseoir près du poêle, comme quelqu'un dont tous les vaisseaux sont brûlés.

— Albertine monta chez elle, où elle se mit à prier Dieu avec ardeur, pour que chacun d'eux pût accepter sa volonté de bon cœur, quelle qu'elle fût. En ce moment Corneille et Pierre Simon causaient dans la chambre du vieux garçon.

— Je viens vous parler d'une chose bien sérieuse pour mon frère et pour moi, dit Pierre ; la confiance que vous m'avez montrée dernièrement m'engage à vous donner aussi la mienne.

— Je vous écoute, dit Corneille, qui pensa tout de suite : «Ce cadet des Simon aura fait quelque sottise. Pauvres gens ! que je les plains !»

— Vous avez eu la bonté de nous offrir une somme de 2000 francs en prêt par simple billet, continua Pierre ; l'avez-vous encore, et seriez-vous disposé à nous la remettre ?

— Oui certainement ; mais à vous seul. Je ne veux que votre signature ; elle me suffit. Votre frère vous a fait quelque chagrin ?

— Non, monsieur Adan, ce n'est pas cela, Dieu merci. Gustave se conduit bien et a les meilleures intentions pour la suite.

— Ah ! vous me soulagez. Je ne sais pourquoi je lui trouvais l'air bien décidé, un peu trop, me semblait-il, le jour où il prit votre place sur le traîneau de Constant. J'en avais gardé une impression peu agréable.

— Vous l'avez mal jugé ; mon frère est un noble cœur. Il trouve que l'un de nous deux doit quitter la maison paternelle, pour tâcher de se faire une position, et laisser la place libre à l'autre.

— Il a raison, votre frère, reprit Corneille, surtout si c'est lui qui s'en va.

— Oui, monsieur, c'est bien lui. Il veut aller aux États-Unis, où il

achètera une petite ferme, pour commencer. Plus tard, je pourrai peut-être lui envoyer sa part de notre héritage, s'il le désire.

— C'est très bien pensé. Je reviens tout à fait de mon impression sur votre frère. Mais 2000 francs, ce n'est pas assez ; j'en ai 3000 à votre service pour lui. Je vous les remettrai quand vous voudrez.

— Je vous suis bien reconnaissant de cette offre. Il convient pourtant de vous mettre au fait de notre position. La propriété que nous possédons en commun a été taxée 36 000 francs à la mort de mon père. Nous devons encore 1500 francs, que nous espérons payer en deux années, si tout va bien.

— C'est comme si vous ne deviez plus rien. Mais alors, si votre sœur se marie, il faudra lui donner sa part en argent ; car lui faire cette part en terrain, cela ne peut vous convenir. Songe-t-elle à se marier prochainement ?

— Non, elle dit, au contraire, qu'elle veut rester vieille fille.

— La brave enfant ! c'est tout ce qu'elle peut faire de mieux.

— Je ne trouve pas. Je voudrais la voir bien établie, heureuse avec un bon mari et des enfants.

— Des enfants, mon cher, c'est bon à dire quand ils sont comme vous et les nôtres ; mais il y en a, des enfants, qui font le tourment de leurs parents et finissent par devenir des monstres d'ingratitude. J'espère bien que votre sœur n'en aura jamais de pareils. Et alors, quand elle sera mariée, — car enfin il est bon de tout prévoir si l'on peut, — vous vous trouverez seul.

— Oui ; mais il est probable qu'il se passera encore bien du temps avant ce moment-là.

*— Parbleu ! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.*

Savez-vous de qui sont ces vers ? dit Corneille en souriant ; puis il continua de plus belle :

*Souffrons donc que le temps forme des noeuds si doux ;
Mais cependant, je m'offre entièrement à vous.
S'il faut faire à la cour, pour vous, quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure.*

Vous avez lu le *Misanthrope* de Molière, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Gageons que vous savez la suite de cette admirable scène du sonnet. Moi je l'ai apprise dans ma jeunesse, à seize ans, et je pourrais

vous la réciter encore d'un bout à l'autre.

— Vous avez conservé une bonne mémoire.

— Pour certaines choses, oui. Ce que j'ai le plus de peine à retrouver parfois, ce sont les noms des personnes que je vois rarement. Mais pour terminer notre entretien sur ce sujet, je trouve aussi que rien ne presse pour vous marier, ni vous, ni votre sœur. Je dis la même chose à Constant et à Albertine, qui, au reste, n'y songent en aucune manière dans ce moment. Les 3000 fr. sont à votre disposition dès aujourd'hui. Dites à votre frère que je lui donnerai une commission pour l'Amérique. J'ai là-bas de vieux amis, partis d'Europe il y a trente ans; je voudrais leur envoyer quelques livres.

— Il se chargera avec plaisir de tout ce que vous voudrez. Les 3000 fr. porteront donc intérêt dès aujourd'hui. Je ferai le billet en conséquence et vous l'apporterai dans huit ou quinze jours, en venant recevoir l'argent.

— Pas du tout. L'intérêt ne courra que du jour où la somme vous sera versée, et au 4 % puisque votre frère s'expatrie volontairement.

— Merci de toutes manières, pour lui et pour moi.

Corneille tira sa montre :

— Voilà deux heures et demie : il faut que je retourne à la grange. Mes cousins sont au bois avec leur cheval.

Les deux hommes redescendirent, Pierre étant presque décidé à parler à Albertine, s'il en trouvait l'occasion. Mais il réfléchit que ce serait, en quelque sorte, manquer de parole à Corneille, qui se montrait si bon pour lui et son frère, et à qui cependant il ne pouvait s'ouvrir le premier. À la chambre à manger, il ne trouva que la mère Cottier, causant avec Alexis, quand ce dernier ne lisait pas.

Au bout d'un quart d'heure de politesse, il se leva pour partir.

— Albertine est allée à Marchissy voir sa tante Marthe, dit M^{me} Cottier; elle vous salue et vous charge de ses amitiés pour votre sœur.

— Vous lui ferez aussi celles de Mélanie, dit Pierre, et mes salutations. Je reviendrai probablement la semaine prochaine, pour une commission que M. Corneille veut donner à mon frère. Gustave se décide à nous quitter; il va en Amérique. Ce sera un grand souci pour nous, jusqu'à ce que nous le sachions heureusement arrivé et bien établi là-bas.

— Pauvre garçon! dit la mère Cottier: aller si loin, et encore tout seul!

— Il fait bien, madame, dit Alexis. M. Gustave Simon est jeune, fort et actif; vous verrez qu'il réussira.

— Je le désire bien sincèrement, reprit la mère. Pierre quitta donc

les Fallans, sans avoir revu Albertine. Celle-ci était allée à Marchissy, quoiqu'il lui en coûtât ; mais la pensée de donner un crève-cœur de plus à Alexis en la voyant de nouveau causer avec Pierre, fut assez puissante pour la décider dans ce sens.

Lorsque Pierre arriva au chemin conduisant au village, il se posa cette question : Si j'essayais de la voir où elle est ? Je suis en connaissance avec sa tante, à qui je puis faire une visite.

— Non, se répondit-il à lui-même. Marchons droit et remettons tout à Dieu.

CHAPITRE XIV

LA MÈRE DURCHIN



Chez sa tante Marthe, Albertine trouva la cousine de Longirod. La mère d'Élizé était une bonne femme de village, très fine et aussi causeuse que son fils était sobre de paroles. Mais c'était une personne d'un caractère sûr, aimable, qui certainement vivrait bien avec une belle-fille, à

la condition que celle-ci lui laissât de l'autorité dans la maison ; non pas cette autorité directe qui commande, mais celle toute morale des bons conseils et de l'affection maternelle. Entendue dans les affaires de campagne et de montagne, elle les conduisait très bien en l'absence d'Élizé, qui, du reste, allait revenir prochainement de la frontière.

Après avoir longuement causé avec Albertine : — de la famille Cottier, y compris le cousin Corneille, — puis des gens du Vaud et de Bassins, de ce qu'on faisait à Burtigny, etc., elle fit une pointe jusque sur le plateau inférieur.

— On dit, ma chère Albertine, — car que ne dit-on pas ? — si l'on voulait tout croire, on aurait bien à faire, n'est-ce pas ? — on dit que vous vous êtes liés d'amitié, Constant et toi, avec les Simon de la Pervenche. André Pilloud, qui est venu ce matin régler son compte de la montagne, vous a vus passer hier, comme vous alliez chez les Simon, avec votre soldat français. Ce sont de bien jolies gens, ces Simon, n'est-ce pas ?

— Oui, certainement, répondit Albertine en rougissant : j'aime bien Mélanie Simon. Vous savez que nous avons été ensemble en pension à Morges ?

— Eh bien, oui ! Nous avons aussi leurs vaches ; leur compte n'est pas encore réglé ; Élizé ira les payer lui-même dès qu'il sera de retour, comme il en a l'habitude chaque année. Pierre Simon est un charmant garçon, ne trouves-tu pas ?

— Son frère aussi, répondit la pauvre Albertine, de plus en plus émue par de telles questions. En venant à Marchissy, elle était positivement tombée dans un guépier.

— On dit le cadet très gentil, poursuivit la terrible cousine, mais il ne monte rien à l'aîné, qui est un homme posé, réfléchi, pieux et très savant. Pierre Simon est la tête de la maison. Quelqu'un disait l'autre jour chez nous, — je ne me souviens pas bien qui c'était, — que ce Pierre plait beaucoup à la fille de César Bruchon, tu sais, ce riche paysan des Tourbières. La Bruchon est fille unique. Si Pierre Simon l'épouse, comme il y a des gens qui le croient, il pourra tout abandonner ça de la Pervenche à son frère et à sa sœur. Élizé ne croit pourtant pas que Pierre Simon *marie* la Bruchon. — Et alors, la jeune fille de la Pervenche, Mélanie, tu as dit, comment est-elle ? Puisque vous êtes amies, tu dois la connaître bien.

— C'est une excellente fille, qui ne manque pas de moyens non plus et tient sa maison dans un ordre parfait.

— On dit bien, reprit M^{me} Vurchin. Est-ce vrai qu'elle est si petite ?

— Mais non ; cela ne frappe qu'à côté de ses frères, qui sont plutôt grands.

— Oh oui, les frères, au moins l'aîné que je connais pour l'avoir vu deux fois chez nous, l'aîné, — donc Pierre, dit-elle en regardant fixement Albertine, — est un beau garçon. Pour le caractère et l'ordre, on dit bien que la jeune Simon est exemplaire. Ton frère la trouve-t-il de son goût ?

— Constant dit qu'il ne veut pas se marier avant d'avoir trente ans.

— C'est vrai qu'ayant son père, rien ne presse pour Constant. Alors, cet interné qui est chez vous, quel homme est-ce ?

— Élizé a pu vous le dire, puisqu'il l'a vu. M. Alexis Ménard est un bon et honnête jeune homme. Ses parents habitent une petite ville nommée La Vattie, dans le département de l'Ain. Il doit être notaire.

— Est-ce vrai qu'il est si riche ? «on a dit à Élizé que son père et sa mère possèdent bien 300 000 francs.

— C'est possible ; j'en suis bien aise pour eux.

— N'était-ce pas un peu imprudent d'amener chez vous ce jeune étranger et de le garder ? car finalement tu lui as sauvé la vie.

— Pourquoi imprudent ?

— Eh ! ma chère, parce qu'il aurait bien pu s'enticher de toi et vouloir t'emmener dans son pays.

— En ce cas, je ne serais probablement pas partie.

— C'est bien ce qu'on a pensé. Il est catholique ?

— Oui, mais pas du tout exagéré. M. Ménard lit la Bible, et ses convictions sont celles d'un chrétien.

— C'est bien heureux! car, vois-tu, ces catholiques outrés me révoltent. On lit de temps en temps dans *La Semaine*⁹ ce qui se passe à Rome: c'est dégoûtant. Je ne sais vraiment à quoi pensent les gens qui gouvernent chez le pape. Ils nous prennent tous pour des enfants qu'il faut emmailloter ou tenir aux lisières. Comme si l'on n'avait pas autant d'intelligence qu'eux, et la Bible pour nous conduire!

— C'est vrai, dit Albertine en se levant; nous sommes bien favorisés de Dieu à cet égard.

— Mais tu ne veux pas partir comme ça? dit la tante Marthe. Nous allons faire le goûter; reste avec nous.

— Oui, reste encore un moment, reprit la cousine Vurchin. J'avais eu l'intention de passer chez vous en m'en retournant; mais cela me mettrait trop tard. J'irai une autre fois, surtout puisque j'ai le plaisir de te voir ici.

Albertine offrit de faire le café, ce qui fut accepté par la tante Marthe. Pendant qu'elle le préparait, les deux vieilles femmes allèrent saluer une autre cousine qui demeurait à vingt pas de la maison. À leur retour, la table était mise. Bientôt Albertine reprit le chemin des Fallans, avec la conviction que la mère d'Élizé ne l'avait pas tant questionnée pour rien. Quel bonheur pour elle que Pierre n'eût pas cédé au désir de faire aussi une visite à la tante Marthe!

Vers le milieu de la semaine, Constant dit à Alexis que, s'il tenait à faire la course de Givrins en traîneau, il fallait se hâter. Au moindre changement de temps, la neige fondrait vite; déjà elle commençait à se ramollir. — D'après cela, il fut décidé que les deux garçons se mettraient en route le lendemain. Alexis pouvait maintenant chausser un soulier, mais il devait encore user de précautions pour ne pas raviver la blessure à peine cicatrisée.

Le jeudi 23 février, à dix heures du matin, Alexis et Constant prirent le chemin de Marchissy, par un joli temps clair pas trop frais. Le soleil faisait briller la neige dans tous les vallons du plateau, et donnait un air de vie aux maisons solitaires de la contrée. Ils traversèrent le beau village de Bassins, au pas du cheval, sans s'y arrêter. Alexis admira les fontaines couvertes où les femmes et les filles des paysans sont à l'abri de la pluie et des autans; puis aussi les habitations larges et commodes, pas trop serrées, ayant de l'air et du soleil. En été, pensait-il, cette nature agreste, un peu rude, doit être bien belle, lorsque les arbres sont verts et les champs prêts à moissonner. — De Bassins, ils descendirent à la Césille, ravin pittoresque au milieu de tufières, de moulins et de scieries. En cet endroit, une échappée de

9 - Journal politique vaudois, très répandu dans les campagnes et très indépendant.

vue sur le lac est remarquable.

Passant derrière le Bois de Chêne, au pied du monticule du Bochet, ils arrivèrent bientôt à Genollier, village aux belles eaux de source, jaillissant à plein goulot de fontaine en toute saison. Quelques minutes plus à l'ouest, ils découvrirent Givrins, tout entouré de vergers et d'arbres fruitiers.

Lorsque le cheval fut soigné dans l'écurie de la modeste auberge, Alexis et Constant se dirigèrent du côté de la maison où demeurait la famille française qu'ils venaient visiter.

À cette époque, une vingtaine d'émigrés français habitaient encore le petit village de Givrins. Logés dans des appartements souvent bien exigus, ces étrangers au cœur triste vivaient dans une retraite complète. C'étaient des femmes, presque partout ; de jeunes mères de familles avec leurs enfants, ou des personnes âgées qui avaient abandonné leurs maisons à l'approche des troupes allemandes. Une de ces dames, moins occupée sans doute que les autres, s'était procuré un piano. Comme elle habitait près de la place publique, les sons de l'instrument s'y faisaient entendre bien souvent, le dimanche surtout, et servaient d'orchestre aux petites Givrinoises, déjà passionnées pour la danse. On a reproché, non sans raison peut-être, à beaucoup de Français réfugiés en Suisse à ce moment-là, de rechercher les amusements publics ou particuliers, au lieu de s'occuper très activement de soulager leur pays. Quant à ceux qui passèrent plusieurs mois au milieu de nous, certes, ce fut pour eux un temps de douleurs et d'angoisses. Ils ne l'ont pas oublié. — Le jour en question, comme Alexis se faisait annoncer dans la chambre basse où dix femmes et enfants étaient réunis depuis l'automne, il y rencontra un compatriote qui venait d'arriver aussi, ayant traversé le Jura dans les forêts pleines de neige. Il en avait eu parfois jusqu'à la ceinture. Mais que ne fait-on pas pour revoir sa femme et ses enfants ! En son absence, les soldats allemands logés chez lui avaient plus ou moins dévasté sa maison, sans doute comme les Français avaient fait en Prusse en 1813. Hâtons-nous d'ajouter que les spoliations commises par ceux-ci, ne justifient point celles de ceux-là, et que la guerre, quelle qu'elle soit, sera toujours l'œuvre du diable.

Alexis et Constant furent accueillis avec beaucoup de cordialité par la famille étrangère. Pendant le dîner, deux personnes du village se présentèrent pour une collecte en faveur des victimes de la guerre dans les campagnes françaises ; les sollicitateurs ne s'en retournèrent pointa vide. Alexis raconta comment Albertine l'avait trouvé dans le bois et ramené sur son traîneau ; mais surtout il parla de cette retraite précipitée sur la Suisse et de l'état de dénûment, de misère et de faim,

dans lequel toute l'armée de l'Est était comme anéantie.

Pendant que les Français causaient entre eux, Constant fit une visite à son cheval et un tour dans le village. C'était la première fois qu'il venait à Givrins, et cela ne doit étonner personne, puisque tel vieillard de nos environs n'a jamais été à Marchissy. À bien des égards, chacune de ces communes est comme un petit royaume dont les habitants ne sortent guère à plus d'une lieue de leur territoire. Constant trouva que Givrins n'avait rien de remarquable. Les maisons y sont anciennes, tournées, en général, du côté où l'on n'a pas de vue sur la campagne, mal bâties et souvent peu commodes. Cependant, l'ensemble forme un tout agréable, à cause des jardins intercalés entre les maisons. Trouver encore la vigne au pied du Jura, cela paraît étrange; et cependant, qu'on le vante ou non, ces vignes produisent un petit vin rouge qui n'est pas sans mérite dans les bonnes années.

À cinq heures du soir, les deux jeunes gens étaient de retour. Sur sa table, Alexis trouva la lettre suivante de sa mère.

« Mon cher fils bien-aimé,

« Je veux t'écrire encore une fois, avant le moment où Dieu me fera la grâce de te revoir. Ta grande lettre, que j'ai gardée pour moi seule, m'a causé une vive et profonde émotion. Tu t'es donc attaché bien fortement à cette jeune personne dont les parents sont si bons pour toi. Moi aussi, je suis toute disposée à l'aimer, et si tu persistes dans tes sentiments pour elle, je ne m'opposerai pas à une union que je considérerais cependant comme un immense malheur, à moins que, par la divine intervention de la bienheureuse mère de Dieu, toujours vierge, la personne qui serait ta femme ne devînt un enfant de notre sainte et impérissable Église. Par mes prières, peut-être obtiendrai-je une si grande faveur du ciel. Mais tu parais croire que M^{lle} G. ne répond pas à ton amour. Alors, mon bien cher fils, surmonte cette passion funeste. Sois reconnaissant pour ce qu'on a fait à ton égard, mais, je t'en supplie, ne va pas jusqu'à engager tout ton avenir temporel et peut-être éternel dans des sentiments trop exaltés. Ce que tu m'écris sur notre position en France, comme nation catholique, est complètement erroné. L'Église romaine étant sur la terre la colonne et l'appui de la vérité (regarde seulement dans ta Bible cette parole), elle ne peut se tromper ou faillir. Les portes de l'enfer, est-il aussi écrit, ne prévaudront jamais contre elle. Or, son chef sur la terre, notre saint père le pape, étant le représentant de Dieu au milieu des hommes, il ne peut errer; il est et demeure infaillible¹⁰. Tu trouveras cette doctrine

10 - [NdÉ] L'infailibilité du pape est une doctrine catholique relativement récente. Il a été proposé par le pape Pie IX et adopté par les cardinaux au

bien établie dans la Bible, comme le concile oecuménique l'a reconnu et décrété dernièrement. Tu vois que tous nos évêques l'admettent. Notre simple devoir est de l'admettre aussi en toute humilité. C'est ce qui sauverait la France, si tous ses enfants se rangeaient sous la sainte bannière de la foi. Mais il y a tant d'incrédulés parmi nous, et tant d'hérétiques ! Et voilà pourquoi les jugements du ciel sont tombés sur notre malheureux pays. Que Dieu et la sainte vierge t'éclairent, mon bien cher fils, c'est le vœu d'une mère qui prie pour toi et qui t'aime. »

Par cette lettre, on voit ce que peut être la puissance de l'erreur, dans un cœur cependant droit et sincère. M^{me} Ménard s'appuie sur une parole de la Bible qui s'adresse à l'église tout entière, de tous les temps et de tous les lieux, église invisible par conséquent, et elle fait de cette parole le piédestal de l'évêque de Rome, dont l'autorité infaillible n'est qu'une usurpation diabolique et un défi jeté à la face de Dieu.

Et voilà, en France, un fruit de l'instruction religieuse donnée à la jeunesse catholique. Ces erreurs prennent racine dans le cœur des enfants et s'y développent ensuite avec une ténacité effrayante ; ou bien l'incrédulité moqueuse vient y balayer jusqu'au moindre vestige de foi chrétienne.

cours de la quatrième session du concile Vatican I en 1870. Cela s'est donc fait du vivant d'Olivier. Cela ne fait pas que concentrer le pouvoir dans les mains de la personne du pape, mais, puisqu'il est question d'infaillibilité, il met également l'autorité du pape au même niveau que la Bible.

CHAPITRE XV

DEMANDE IMPRÉVUE



La semaine tout entière s'écoula sans que Pierre Simon revînt aux Fallans. Gustave était occupé de son passeport et de divers autres préparatifs de départ ; pour cela, il avait dû être absent deux ou trois jours. Pierre était resté à la maison. Par moments, il redoutait une entrevue dont le résultat pouvait être bien différent de celui qu'il désirait. Osait-il compter sur Albertine ? Il ne lui avait jamais exprimé ses sentiments que par les yeux. Les parents ne voudraient pas de lui, peut-être, surtout s'il existait déjà quelque entente de famille avec Élizé Vurchin. Combien de filles ont renoncé à une inclination pour obéir à père et mère, et recevoir d'eux un autre époux que celui qu'elles avaient choisi ! Pierre se disait tout cela, et encore, que sa position de fortune était de beaucoup inférieure à celle d'Albertine. Élizé Vurchin était riche, très riche même pour un paysan. Il se conduisait bien ; on n'avait rien à lui reprocher, si ce n'est peut-être le développement incomplet de certaines connaissances sur lesquelles Pierre le distançait de toutes manières. Mais Élizé en savait bien assez pour cultiver son terrain et diriger son train d'amodieur. Peut-être même était-il sur ce point plus expert et plus habile que Pierre Simon. On le savait bon fils. Certes, un concurrent pareil pouvait lui porter un terrible ombrage. Après avoir été d'abord bien décidé à se présenter, Pierre hésitait maintenant ; il aurait voulu rencontrer Albertine seule, lui parler et attendre d'elle son sort avant de s'adresser aux parents. Mais où la voir ? et comment s'y prendre ? Sa perplexité était grande. Il tâcha de se fortifier par le recueillement devant Dieu. Dans la circonstance la plus importante de la vie, il est peu d'hommes qui ne tremblent, lorsque le moment vient de s'expliquer.

Après ces quelques jours d'angoisse et de sérieux examen, Pierre

sentit le calme et la paix revenir dans son âme. Il remit tout ce qui le concernait aux soins du Père céleste, et se disposait, le dimanche après midi, à se rendre aux Fallans, lorsque Élizé Vurchin et sa mère arrivèrent inopinément chez lui. Ils venaient régler le compte des vaches pour l'année précédente. Élizé était de retour depuis la veille seulement ; désirant faire une course en traîneau, ils avaient profité de l'état des chemins, encore bien glissants, pour faire cette promenade.

Mais avant d'aller plus loin dans notre récit, il est bon de savoir ce que la mère avait dit à son fils, le soir précédent, lorsqu'il eut déposé son équipement de dragon et revêtu les habits de milaine. Voici donc la conversation qu'ils eurent ensemble.

— Depuis ton départ pour la frontière, j'ai appris bien des choses sur Albertine Cottier, je n'ai pas voulu t'en écrire, parce que c'était assez inutile, tant que tu étais absent.

— Que s'est-il passé ? demanda Élizé d'un ton très calme.

— Au fait, rien, reprit la mère ; mais les choses n'en sont pas moins réelles. Je suis donc allée lundi dernier chez la cousine Marthe, pour la questionner un peu sur les Cottier ; elle est assez au courant de leurs circonstances. De chez elle, je voulais descendre aux Fallans et tâcher d'y voir Albertine en particulier, parce qu'enfin je ne puis plus mener le train de la maison toute seule quand tu n'es pas là. Je me fais vieille ; j'ai besoin de repos, et toi, tu as besoin de te marier. Pendant que j'étais chez la cousine Marthe, Albertine y est aussi venue ; l'occasion étant belle, j'en ai profité. J'ai causé, comme ça, un peu de leur interné, de la fille Bruchon des Tourbières, puis des Simon. Ah ! mon père ! je n'avais pas prononcé le nom de Pierre Simon qu'Albertine a rougi comme la braise, et cela a duré tant que j'ai parlé de lui. Elle est restée sans émotion quand je l'ai questionnée sur le Français qui est chez eux et sur Gustave Simon ; mais dès qu'il était question de Pierre, c'était tout autre chose. Or, comme j'ai su par André Pillioud qu'elle avait fait monter sur son traîneau, à côté d'elle toute seule, ce même Pierre, lorsqu'elle allait chercher son frère à Rolle, j'en ai conclu qu'elle est d'accord avec lui. Cela doit être, ou je n'y entends rien. Ne le penses-tu pas aussi ?

— C'est bien possible, répondit Élizé, sur le même ton calme.

— Alors, veux-tu t'exposer à un refus ? Si tu la demandes, compte seulement que tu seras refusé, quand même elle t'a permis de l'embrasser le jour de ton départ pour l'armée.

— J'y avais aussi pensé, reprit Élizé, et précisément parce qu'elle me tendait sa joue devant la famille et l'étranger qui était aussi là.

— Alors, que veux-tu faire ?

— Aller régler le compte des Simon, demain.

— Il ne faut pas se borner au compte de leurs vaches; il faut examiner un peu la fille et voir si elle te convient. On la dit très diligente, bonne, et tenant leur maison on ne peut pas mieux. En outre, quoique moins grande qu'Albertine, elle passe pour avoir bonne façon. Toi, tu n'es justement pas grand.

— Je la connais, dit Élizé; elle me plaît assez. Si tu veux venir avec moi demain à la Pervenche, nous pourrons entamer le chapitre, après avoir refait connaissance.

Ainsi dit, ainsi fait. Élizé n'était pas un de ces garçons qui s'enflamment de manière à brûler tout d'une pièce. Il tenait, en se mariant, à avoir pour femme une compagne qui fût de moitié dans ses affaires, gaie si possible, et capable de le remplacer durant ses nombreuses absences. À cet égard, Mélanie Simon lui convenait presque mieux qu'Albertine Cottier. À la frontière, il avait beaucoup réfléchi à cela, pendant que sa mère y pensait aussi de son côté, sans en parler à personne. La fortune d'un paysan est solide, quand elle repose sur des bases pareilles. Oui, mais hélas! dès la première année du mariage, cette même base peut s'écrouler par la mort de l'un des deux, et alors, adieu le bonheur domestique!

Les Vurchin, mère et fils, arrivaient donc à la Pervenche, avec un plan tout tracé d'avance, et juste au moment où Pierre Simon se disposait à exécuter le sien. Au lieu de se rendre aux Fallans, il dut recevoir ses hôtes et leur faire bon accueil. Gustave n'était pas là. Pierre se montra de bonne humeur, malgré ce nouveau contre-temps. Mélanie, toujours si bien arrangée, fut aimable avec M^{me} Vurchin et lui fit les honneurs de la maison avec grâce. On aurait pu penser qu'elle était au courant de ce qui se tramait à son sujet, et elle n'en savait pas un mot, ni Pierre non plus. Celui-ci, on le sait de reste, était même fort loin d'en avoir la moindre idée.

Le compte des vaches étant réglé au moyen de deux pièces d'or de cent francs chacune et de l'appoint nécessaire, la mère Vurchin ouvrit les feux, mais très obliquement, comme c'était sa manière, et en s'adressant à Pierre.

— Ah ça! fit-elle, dites-moi un peu si c'est vrai? votre frère songe-t-il tout de bon à émigrer en Amérique?

— Oui; il compte même partir dans huit ou quinze jours.

— Mais, dites-moi un peu, quelle idée a-t-il? Vous laisser seul ici, quand vous avez assez d'occupation pour deux, cela me paraît bien étrange.

— Mon frère trouve qu'il fera mieux de tâcher de se créer une position à l'étranger. Notre propriété ne peut guère, se partager. Il faudrait bâtir. Je lui ai offert d'aller à sa place, mais il pense que je dois rester. Il a quelques années de moins que moi.

— C'est encore assez vrai. Mais alors, mon pauvre monsieur Pierre, si votre sœur se marie bientôt (la voilà qui rit et montre ses jolies dents), — si vous vous mariez, mademoiselle Mélanie, votre frère Pierre sera tout seul.

— Il se mariera aussi, répondit la jeune fille en riant tout de bon.

— La réponse n'est pas mauvaise ; mais pourtant, votre frère Gustave aurait bien pu rester au pays aussi, et faire comme vous deux : se marier. S'il y a des garçons qui ont besoin d'une femme dans leur maison, il y a aussi des filles, et parfois même des filles uniques, dont les parents sont tout heureux de rencontrer un gendre qui leur convienne. J'en connais plus d'une dans le canton. Mais pardonnez-moi d'avoir l'air de me mêler de vos affaires. Comme c'est joli et propre chez vous ! Tout fait plaisir à voir. Je n'aime rien tant que l'ordre et la propreté. Votre maison est-elle grande ?

— Si vous voulez voir les autres chambres, c'est bien à votre service, dit Mélanie.

— Oui, ma chère enfant, montrez-les-moi.

En suivant, Mélanie, la mère Vurchin fit un signe à Élizé, qui demeura seul avec Pierre. Élizé ne perdit pas son temps :

— Vous allez me trouver peut-être bien hardi, lui dit-il ; mais nous sommes venus avec l'intention de vous demander la main de votre sœur pour moi.

Pierre crut rêver...

— La main de ma sœur ! fit-il.

— Oui, et j'y pense depuis quelque temps ; ma mère aussi ; il est probable qu'elle lui en parle dans ce moment même. Je désire me marier ; votre sœur me plaît ; elle plaît à ma mère : je vous la demande positivement.

— Si ma sœur accepte, j'en serai fort heureux, dit Pierre avec une émotion visible.

— Et moi plus encore que vous, reprit Élizé en souriant. Faites en sorte qu'elle dise oui.

— Ma sœur a peu de fortune comparativement à la vôtre, dit Pierre, et mon frère partant, il nous serait difficile de faire à Mélanie, tout de suite du moins, sa part en argent.

— Cela m'est parfaitement égal. Ce sera à votre convenance. Et si Gustave a besoin de quelques sous pour s'établir, en voilà à son service.

Disant cela, Élizé sortit de sa poche deux ou trois rouleaux de mille francs qu'il mit sur la table.

— Je vous en suis reconnaissant, dit Pierre, mais reprenez cet or. Si ma sœur le voyait, il suffirait de cela pour qu'elle dit non.

— En ce cas, je le cache bien vite.

Dans une autre chambre, voici quelle était la conversation entre la mère Vurchin et Mélanie.

— Oui, oui, c'est très propre et très bien arrangé ; on voit que vous êtes soigneuse et avez du goût dans ce que vous faites. Cependant, il faudra bien vous décider une fois à quitter cette maison.

— Cela n'est guère probable.

— C'est très probable, ma chère enfant, et même je veux espérer que rien n'est plus certain. Écoutez-moi : Mon fils est un brave garçon, entendu dans ses affaires, un bon cœur. Vous savez à peu près quelle est notre position. Eh bien, ma chère Mélanie, nous sommes venus, lui et moi, pour vous demander de consentir à être sa femme et ma fille.

— Mais ce n'est pas possible ! dit Mélanie avec le plus grand étonnement.

— Je vous parle en toute vérité et sincérité ; et d'ailleurs il va vous le dire lui-même, après en avoir entretenu votre frère Pierre.

Mélanie se couvrit la figure avec les mains, et resta silencieuse, immobile, un instant.

— Cela vous fait-il de la peine, ma chère enfant ?

— Non ; je serais une ingrate si je...

— Embrassez-moi donc, et retournons vers ces deux garçons.

La mère lui prit le bras et revint triomphante avec Mélanie.

— Élizé, dit-elle, j'ai fait ta commission ; as-tu fait la mienne à notre ami Pierre ?

— Oui, madame, et j'en suis pour ma part aussi étonné que reconnaissant, répondit ce dernier.

— À la bonne heure.

Élizé se leva et vint à Mélanie :

— Consentez-vous, lut dit-il, à me tendre la main ? Je vous offre la mienne avec le véritable désir de vous rendre heureuse.

Mélanie la tendit, mais en disant :

— Je réserve le consentement formel de mon frère Gustave.

— Ah ! par exemple ! reprit la mère en riant sous cape ; c'est bien lui qui pourrait vous empêcher de dire oui !

— Ma sœur a raison, dit Pierre. Gustave revient ce soir. Demain, j'irai vous porter une réponse définitive.

— C'est entendu, dit la mère. Nos arrangements seront bientôt pris.

Élizé revint à la charge avec ses deux ou trois mille francs.

— Merci, merci, dit Pierre. Si Gustave a besoin de plus d'argent, il acceptera votre prêt ; généreux. — Mélanie, Élizé offre de prêter une somme à Gustave ; c'est bien joli de sa part.

La jeune fille regarda son futur fiancé d'un air qui voulait dire : je sais bien que vous ne voulez pas m'acheter : mais vous êtes bon. De

nouveau, elle lui tendit la main, que cette fois il garda un bon moment dans la sienne. Bien mieux, la mère Vurchin, en femme habile, et qui avait beaucoup de cœur sous sa finesse naturelle, conseilla à Pierre de faire quelques pas avec elle autour de la maison. Une fois dehors, elle lui prit le bras et causa avec lui de leurs affaires et de ce qui avait décidé Élizé.

— Voyez, lui dit-elle, mon fils aurait pu certainement épouser une fille plus riche que votre sœur ; mais nous avons tenu avant tout à une personne d'un bon caractère, d'une bonne santé et qui puisse me remplacer dans la maison. D'ailleurs, la fortune seule ne fait pas le bonheur. Élizé peut parfaitement attendre que vous soyez en mesure, sans vous gêner, de donner à Mélanie sa part d'héritage. Nous n'en avons pas besoin pour le moment, et nous n'en aurons, s'il plaît à Dieu, jamais besoin. — Quant à ce que vous aurez à faire pour vous-même, cela vous regarde, et vous saurez très bien agir, je n'en doute pas. Seulement, dit-elle en lui serrant le bras, et tout bas, prenez garde à l'interné.

Pierre ne répondit pas. Il avait le cœur plein. Cette bonté, cette générosité, cette délicatesse de sentiments sous une forme aussi rude et presque bizarre, le touchaient infiniment.

Le soir vint. Il fallut se quitter, mais avec la promesse d'un revoir très prochain. Un quart d'heure de tête-à-tête à cœur ouvert, avait fait faire bien du chemin aux fiancés.

Lorsque Gustave arriva, Mélanie lui sauta au cou avant qu'il sût pour quoi.

— Mais qu'est-il donc arrivé aujourd'hui ? dit-il à sa sœur. Je crois vraiment que tu te maries.

— Oui, dit-elle, c'est cela ; mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que tu donnes ton consentement.

— Qui est-ce ? demanda-t-il à Pierre avec sérieux.

— Élizé Vurchin.

— Élizé ! En ce cas, ma chère, tu as du bonheur. L'écorce est grosse, mais il y a du rouge de chêne dessous.

— Mélanie épouse encore une autre personne, dit Pierre.

— Ceci est de trop.

— Non ; la mère d'Élizé est bien de moitié dans ce qui vient d'être décidé.

— Il n'y a, en effet, pas beaucoup de femmes et de mères comme elle, dit Gustave Simon. Eh bien, Mélanie, ma prédiction s'est réalisée.

CHAPITRE XVI

DEMANDE PRÉVUE



Le même dimanche, dans la matinée, Alexis avait accompagné au temple de Marchissy ceux des membres de la famille Cottier qui s'y rendaient pour le culte. Il pouvait maintenant marcher, sans risquer de rouvrir sa blessure. La vue du soldat français en uniforme de garde-mobile, fit sensation dans la petite assemblée, quelque habitué que l'on fût avoir de ces militaires dans les divers lieux de leur internement. Pour lui, c'était la première fois qu'il entra dans un temple protestant et qu'il entendait une prédication évangélique. Ce culte simple, sans intermédiaire entre Dieu et l'homme, sans mystères célébrés dans une langue inconnue du peuple, lui fit du bien à l'âme et le releva à ses propres yeux. Il se sentit plus responsable de sa vie et de ses convictions que lorsqu'il assistait au culte de l'église romaine. Sa liberté morale d'homme, et l'autorité de l'Écriture sainte comme règle de foi, se montraient à lui dans un degré bien supérieur à ce qu'il en avait compris jusqu'à ce moment. Dans une assemblée d'église libre, dans une réunion de simples fidèles où chaque frère a le droit, s'il s'y sent appelé, de prendre la parole, il eût compris peut-être encore mieux la beauté, l'excellence d'un culte en esprit et en vérité. Dans toute assemblée religieuse qui ne relève que de Dieu, il y a une force, une grandeur qui laissent bien loin derrière elles les formes traditionnelles et tout humaines du romanisme. Jamais le Christ ni ses apôtres n'enseignèrent rien de pareil à ces traditions. À l'exemple de leur divin maître, ceux-ci parlèrent au peuple dans sa propre langue ; pour tous mystères, pour tous sacrements, ils administraient le baptême et la sainte cène. — Voulant établir son règne dans ce monde par la domination des consciences, Rome a ôté au chrétien sa liberté de culte, et lui en impose un auquel il doit se soumettre, sous peine

d'être rejeté comme hérétique et privé du salut éternel. On sent bien dans une telle usurpation la puissance du prince des ténèbres, l'arrogance de l'homme se mettant à la place de Dieu. À un autre point de vue encore, Alexis comprit de quelles lumières, de quelle force morale inconnue la France s'était privée en repoussant la réforme et en persécutant, martyrisant ou chassant de son sein ceux de ses enfants qui, dans les siècles passés, restèrent fidèles à leurs convictions chrétiennes.

Au sortir du temple, Alexis fut salué cordialement par bien des gens qui savaient son histoire, mais qui ne l'avaient pas encore vu. Napoléon Badel, en particulier, engagea Corneille et Alexis à entrer chez lui pour y prendre un doigt de vin et une bouchée de pain, avant de retourner aux Fallans. Ils acceptèrent, laissant Albertine et Constant revenir seuls à la maison. Napoléon Badel offrit à son vieil ami et au jeune Français du pain excellent et du fromage très distingué. Son vin de Luins, bien soigné dans une cave fraîche, fut trouvé remarquable. Tout en trinquant avec ses hôtes, Badel dit qu'il allait à Rolle dans l'après-midi et prendrait son char, la neige ayant fondu à la plaine.

— Voulez-vous venir avec moi, monsieur Ménard ? j'ai une place pour vous.

— Merci ; je veux bien. J'avais l'intention de descendre à pied et de me rendre à Lausanne ce soir ; demain, je voudrais voir un peu le pays jusqu'à Montreux, puis revenir mardi pour faire mes adieux le lendemain à mes hôtes des Fallans. Je pense qu'il nous sera permis de rentrer en France cette semaine.

— Eh bien, reprit Badel, savez-vous une chose ? Mettons nos montres d'accord, et trouvez-vous à la grande route à deux heures juste. Je vous y attendrai si j'arrive le premier. Si c'est vous qui me devancez, ce sera au plus pour deux ou trois minutes. Ça me fera plaisir de vous conduire en char ; c'est encore assez loin d'ici à Rolle.

Cet arrangement conclu, Corneille et Alexis reprirent le chemin des Fallans.

— Je n'oublierai jamais, dit Alexis à son compagnon, ce que vous avez été tous pour moi, pendant mon séjour dans votre famille. Évidemment, c'est Dieu qui m'a conduit sous votre toit. Là, j'ai mieux compris sa volonté, j'ai lu sa révélation dans la Bible ; je connais un peu mieux, maintenant, mes devoirs d'homme et de chrétien ; puissé-je, de retour dans mon pays, n'y pas faillir !

— Dieu vous donnera la force de les accomplir, dit Corneille avec cette gravité sereine qu'il avait presque toujours, quand il parlait du cœur et sérieusement.

— J'aurais voulu être pour vous tous beaucoup plus que je ne suis et ne pourrai jamais l'être, continua Alexis ; Dieu ne l'a pas permis. Je tâcherai d'accepter sa volonté, quelque dure qu'elle me soit encore.

— Je ne comprends pas bien votre pensée, monsieur Alexis.

— Oui, puisque c'est fini maintenant, je puis vous en parler. Je me suis attaché à M^{lle} Albertine ; comment ne l'aurais-je pas fait, puisque je lui dois la vie, et que votre nièce est aussi charmante d'extérieur que distinguée par ses moyens et son caractère. Je le lui ai avoué, le jour où le Thurgovien lui proposa de revenir la chercher. Albertine m'a répondu que c'était une chose impossible, et j'ai dû, par deux fois, me soumettre à ce terrible arrêt. J'ai tout offert : de devenir protestant, de m'établir en Suisse ; elle a tout refusé. Notre famille est riche, il m'eût été facile, je crois, de décider mes parents à acheter une campagne dans vos environs et de me la donner. Plus tard, je serais devenu citoyen vaudois.

— Je ne savais rien de tout cela, mon cher monsieur. Et alors, dites-moi, croyez-vous qu'Albertine ait consulté son père et sa mère ?

— Je ne le pense pas. Elle m'a donné sa réponse immédiatement après ma demande.

— Que vous a-t-elle conseillé ?

— De rester en France, de ne pas quitter ma famille, de ne pas briser ma carrière et mon avenir, de ne pas devenir protestant pour elle.

— C'est une fille très sage, ma jeune cousine ; elle vous a parlé en amie véritable, comme je l'aurais fait à sa place. Oui, vous vous devez à votre famille, à votre pays si tourmenté ; portez chez vous vos convictions actuelles ; répandez la Bible et de bons livres ; de cette manière, vous serez vraiment utile et peut-être plus heureux que si vous eussiez épousé ma nièce.

— Vous dites bien, mon cher monsieur ; mais vous parlez en homme dont le cœur n'a peut-être jamais souffert.

— Je vous demande pardon, monsieur Alexis. À l'âge que vous avez, j'ai beaucoup souffert. J'aimais ardemment une fille de nos environs ; notre mariage était à peu près décidé, et je croyais qu'elle m'aimait véritablement. Ce fut alors qu'un coup de pied de cheval me laboura la joue gauche et que, me voyant défiguré pour toujours, ma fiancée m'abandonna.

— Certes, puisqu'elle a fait cela, elle ne méritait pas d'être aimée de vous.

— Il ne faut pas la juger trop sévèrement ; une fille, quelque bonne et belle qu'elle soit, n'est jamais un ange. Il fallait plus de courage qu'elle n'en avait pour m'épouser tel que j'étais à vingt-cinq ans, car le contraste entre mes deux joues était alors bien plus grand qu'au-

jourd'hui. Eh bien, me voilà vieux. Mon reste de vie en ce monde est peu de chose, et pourtant j'ai été heureux, et je suis heureux. Oui, heureux, peut-être plus que mon cousin Cottier qui s'est marié, et à qui rien ne manque. Le vrai bonheur, le seul durable, — vous en ferez l'expérience, — est celui qui a sa source en Dieu. Il est vrai que la famille Cottier est presque la mienne. À cet égard, je suis favorisé plus que personne. — Albertine ne vous a rien dit de plus pour motiver son refus ?

— Non, si ce n'est qu'elle aussi a besoin du secours de Dieu pour la diriger dans sa vie.

— C'est dommage que vous ne soyez pas Suisse, protestant, bourgeois de Marchissy ou de Longirod. Elle n'aurait peut-être pas dit non.

— Je crois que ma qualité de Suisse n'y eût rien fait. Mais brisons là-dessus et veuillez garder pour vous seul ma confiance, au moins pendant que j'habite votre maison.

Les Fallans n'étant plus qu'à une faible distance, toute conversation cessa entre Corneille et Alexis.

Dans l'après-midi, pendant que les Vurchin demandaient Mélanie en mariage, Alexis Ménard et Napoléon Badel descendaient le chemin rapide où Albertine avait fait asseoir Pierre Simon à côté d'elle sur le traîneau. Dès lors, que d'événements survenus dans les trois ou quatre familles dont nous racontons l'histoire ! Et l'on n'était pas encore au bout.

Le lendemain, tout de suite après le dîner, pendant lequel il prit à peine deux bouchées, Pierre Simon s'achemina du côté de Longirod. Il allait porter la réponse définitive. Sa sœur l'embrassa bien tendrement, et Gustave lui recommanda de ne pas revenir sans avoir été aux Fallans, et tâché d'y voir Albertine en particulier.

— Plus j'y pense, et moins je sais comment je dois m'y prendre avec elle et avec eux tous, répondit-il.

— Va toujours ; tu t'en tireras fort bien, reprit Gustave.

— Dieu te conduira, ajouta la sœur.

Pierre partit. À peine en route, il se décida à entrer chez les Cottier avant d'aller à Longirod, pouvant bien, pensait-il, leur communiquer déjà le mariage de sa sœur. Mais, pour ce qui le concernait lui-même, par qui commencer ? Par le père et la mère ? par le cousin Corneille ? par Constant ? Il était fort perplexe. Tous avaient, après Albertine, presque le même droit à une ouverture de sa part. — Mais non, se dit-il au bout d'un moment ; je m'adresserai au père.

Ne voyant personne aux abords de la maison, il entra dans le corridor et vint heurter à la porte de la cuisine, qu'il connaissait bien.

— Entrez, répondit la fraîche voix d'Albertine, qui, seule en ce

moment et son tricotage à la main, vint voir qui était là. Sur la table, près de la fenêtre, était un livre ouvert, qu'elle lisait sans doute en travaillant. Deux bonjours furent prononcés presque en même temps et deux poignées de main s'échangèrent. Pierre comprit que les moments étaient précieux.

— Je viens, dit-il, vous annoncer une grande nouvelle.

— Qu'est-ce donc ? fit-elle en devenant toute pâle.

— Ma sœur se marie ; cela s'est décidé hier au soir.

— Et avec qui ?

— Avec votre cousin Élizé.

— Avec Élizé ! reprit-elle vivement. Oh ! comme cela me fait plaisir pour tous deux ; et aussi pour vous, ajouta-t-elle en lui tendant de nouveau la main.

— Nous en sommes bien heureux, en effet ; mais je n'ai dit encore que la moitié de ce qu'il faut que vous sachiez. Mon frère va partir dans huit jours : quand Mélanie sera mariée, que deviendra le dernier de nous trois ? Vous seule, Albertine, pouvez le lui dire. Cette main que vous venez de lui tendre, lui permettez-vous de la garder ? En la tenant librement de vous, je penserai que c'est Dieu qui me la donne, comme la mienne avec tout ce que j'ai d'amour pour vous dans le cœur, vous appartient depuis longtemps.

Pierre dit cela simplement, comme il le pensait, les mots sortant d'eux-mêmes de sa bouche. Albertine laissa sa main dans celle de Pierre et répondit tout bas : — Parlez à mon père et à ma mère.

Attirant doucement Albertine à lui, ce jeune homme au cœur fort et vaillant la serra sur sa poitrine, en la bénissant pour une telle réponse.

Ils causèrent ensuite avec abandon, et de leurs sentiments réciproques, et du bonheur qu'ils avaient de se donner l'un à l'autre. De tels moments valent toute une vie.

— Nous servirons ensemble le Seigneur, disait Pierre ; nous tâcherons de bien comprendre sa volonté et de la faire de bon cœur.

— Oui, répondait Albertine ; je compte sur vous pour me guider, car vous êtes fort, et moi je suis faible, bien souvent.

— Vous me reprendrez lorsque je m'écarterai de mon devoir, ajoutait Pierre, et nous nous tendrons la main, comme en ce moment, dans toutes les épreuves de la vie.

Heureux fiancés ! Hélas ! pendant qu'ils s'entretenaient de cette manière en un langage presque du ciel, le pauvre Alexis se promenait seul, sur la terrasse de l'église de Montreux, admirant les magnificences de la nature, et souffrant d'une blessure au cœur, bien plus difficile à guérir que celles faites par le fer ou le feu sur les champs de bataille.

Albertine appela son père et sa mère et les laissa seuls avec Pierre, pendant qu'elle venait heurter doucement à la porte de Corneille, à l'étage plus haut.

L'oncle-cousin ouvrit. Haletante d'émotion, Albertine s'assit sur une chaise. Corneille l'envisageait avec anxiété.

— Ma chère enfant, qu'as-tu ? lui dit-il.

— Venez vous asseoir à côté de moi, là, dit-elle en tirant une chaise près de la sienne.

Corneille s'assit.

— Donnez-moi votre main, cousin, et dites-moi si j'ai bien ou mal fait. On vient de me demander en mariage, et j'ai dit *oui* avant de pouvoir vous en parler.

— Ah ! mon Dieu ! fit le vieux garçon sans réfléchir à la portée de ce qu'il allait dire : serais-tu retournée en arrière de ta première réponse à notre interné ? Mais je suis bête ! Il est absent, — et d'ailleurs tu es incapable d'une chose pareille. Est-ce Élizé ?

— Non : Élizé épouse Mélanie Simon ; Pierre Simon vient de m'en communiquer la nouvelle. Cousin, répondez-moi donc.

— Une minute, ma chère Albertine. Est-ce Pierre Simon ?

— Oui, c'est lui.

— Alors, viens que je t'embrasse. Oui, tu as bien fait, et que Dieu vous bénisse. Le mariage de sa sœur et le départ de son frère lui ont forcé la main, c'est évident. Sans cela, tu peux être sûre que Pierre Simon est un garçon trop sage pour avoir pensé à se marier maintenant. Je l'aimais déjà bien ; je l'aimerai encore davantage quand il sera mon neveu et que j'irai passer le dimanche de temps en temps chez vous. Il faudra arranger les choses pour... Mais allons voir d'abord ce que ton père et ta mère pensent de tout cela.

Ils descendirent auprès des parents.

— Albertine, dit le père Cottier, nous consentons à la demande de Pierre Simon, si tu nous affirmes que c'est volontairement et de bon cœur que tu l'acceptes pour ton mari.

— Oui, je l'accepte.

— Eh bien, donne-lui la main. — Cousin, je suis sûr d'avance que tu n'as pas d'objection à cette union, n'est-ce pas ?

— Non ; mais j'ai aussi quelque chose à dire : votre gendre futur va rester seul à la Pervenche, après le départ de son frère et le mariage de sa sœur. Il convient qu'il soit seul propriétaire de l'héritage de la famille. Combien donneras-tu à Albertine en se mariant ?

— Douze mille francs, dit le père, pour payer la dot de Mélanie Simon, et reconnaître cette valeur sur la propriété de la Pervenche.

— En ce cas, je remettrai aussi douze mille francs à ma nièce, pour

former la part du brave garçon qui se rend en Amérique. Approuves-tu ?

— Oui, certainement.

— Acceptes-tu, Albertine ? dit Corneille.

— Il faut demander cela à Pierre, non pas à moi.

— Pour le moment, ce n'est pas nécessaire, continua Corneille. Si ton Pierre n'est pas content, qu'il le dise tout uniment et se cherche une femme ailleurs. En attendant, s'il veut bien venir m'embrasser sur ma bonne joue, je suis très disposé à la lui tendre, malgré peut-être sa trop grande réserve à mon égard.

— Cher oncle, il ne faut pas lui en vouloir ; il ne m'avait rien dit à moi-même.

— Oui, oui, c'est bon. Et moi qui, l'autre jour, lui citais des vers de Molière, comme au plus grand innocent.

— Je vous assure, dit Pierre, que j'ai été sur le point de vous ouvrir mon cœur dans ce moment-là. C'est la prudence seule qui m'a retenu.

— À la bonne heure. Cela me réconcilie avec vous.

CHAPITRE XVII

SUITE ET DÉPART



Le lecteur peut se représenter quels étaient les sentiments de Pierre Simon en se rendant à Longirod après avoir pris congé de la famille Cotlier et de sa fiancée. Pour cela, il n'a qu'à se mettre à sa place. Avant le départ de Pierre, Constant était arrivé des bois ; en quelques mots, son père le mit au courant. Il vint serrer la main à son futur beau-frère et lui dit :

— Je m'attendais bien un peu à ce qui arrive, et j'en suis tout heureux ; mais j'avoue que je ne supposais rien de la décision d'Élizé. Il est vrai que je ne l'ai pas vu depuis plusieurs mois. Maintenant, tu devrais engager ton frère à ne pas partir avant la célébration des deux mariages.

— C'est bien ce que nous pensons aussi, répondit Pierre, mais il sera difficile de le retenir. Ses arrangements sont pris, et il voudrait voir la campagne aux États-Unis, avant le printemps, si possible.

Pierre fut accompagné un petit bout de chemin par Albertine, le sentier étant assez large pour que deux personnes pussent y marcher de front, sans être gênées. En se donnant le bras, c'était encore plus commode, et l'on peut bien penser que les fiancés usèrent de leur droit à cet égard, durant ce court et bienheureux trajet. Albertine revint bientôt chez elle, le cœur gros de son bonheur, comme Pierre aussi avait de la peine à empêcher le sien d'éclater à haute voix en accents de gratitude envers Dieu. Il n'avait rien fait pour son Père céleste, pensait-il, et il recevait tout de son infinie bonté. Ah ! il faudrait que sa vie tout entière, par une sainte obéissance, répondît à un tel amour. Vivre pour glorifier Dieu sur la terre, tel serait à l'avenir son but. Vivre pour s'enrichir, pour amasser et toujours amasser des biens périssables, non, il ne le ferait pas. Voilà ce que pensait ce jeune homme au caractère chrétien, devenu chef de famille responsable, à

un âge où la plupart des garçons ne songent guère, en dehors de leur travail, qu'à jouir de la vie et à s'amuser.

Rien qu'à son air, la mère Vurchin comprit que tout avait bien marché pour Élizé et pour lui.

— Bonne nouvelle, n'est-ce pas? lui dit-elle avant même qu'il eût eu le temps de s'asseoir. — Élizé! voici Pierre Simon, dit-elle encore, ouvrant une porte voisine.

Élizé arriva dans son calme habituel et s'assit en face de Pierre, puis attendit que celui-ci prît la parole.

— Nous sommes donc tous d'accord, dit Pierre; Gustave vous envoie ses salutations et approuve la décision de sa sœur. Nous l'avons pressé de ne pas partir avant le mariage, mais nous aurons de la peine à le garder jusqu'à ce moment.

— Ce serait pourtant bien convenable qu'il fût là, dit la mère. En nous pressant un peu, la noce pourrait avoir lieu dans six semaines.

— C'est aussi ce que nous lui avons dit. Cela renverrait son départ à la fin d'avril, et il trouve que c'est bien tard pour lui. Enfin, nous verrons.

— Maintenant, reprit la mère, parlez-nous un peu de vous. Je suis sûre que vous avez quelque chose à nous dire. Vous avez passé aux Fallans en venant ici?

— Oui.

— Tout est bien allé?

— Oui, beaucoup mieux que je n'aurais jamais osé l'espérer.

— Je n'avais à cet égard aucun doute.

— Ils sont si bons pour moi, que j'en suis tout confus. D'eux-mêmes, ils ont tout arrangé, du moment où Albertine a dit oui. Ainsi, Élizé, tu seras bien obligé de recevoir tout de suite la part d'héritage de Mélanie, soit douze mille francs, qu'Albertine aura de son père en se mariant, et que je devrai lui assurer sur nos terrains.

— Mais je n'ai pas le moindre besoin de cet argent; je n'épouse pas ta sœur pour rien déranger dans vos affaires.

— Je le sais bien, Élizé, et je t'en remercie; toutefois, tu ne peux faire autrement, et ni moi non plus.

— Et, dit la mère, peut-on savoir ce que le cousin Corneille pense de tout cela?

— Lui aussi est d'une bonté qui me confond; il se charge de payer la part de mon frère, aux mêmes conditions.

En sorte qu'Albertine et vous, serez seuls propriétaires de la Pervenche?

— Il paraît bien qu'oui.

— Je vous en félicite. Au reste, je trouve que c'est naturel.

— Mais je n'avais jamais eu l'idée d'une chose pareille.

— Tout comme Élizé ne comptait pas sur l'embarras des douze mille francs de Mélanie. Que voulez-vous, mon pauvre Pierre ! il faudra vous habituer à être riche, et je vous assure que ce n'est pas toujours facile. — Mais il s'agit de vous donner quelque chose à manger, car je vois que vous avez faim.

— C'est vrai. Je n'ai pas ou presque pas mangé aujourd'hui.

— Les Cottier ne vous ont rien offert ? Albertine vous a laissé partir sans vous forcer à prendre une bouchée et à boire un verre de vin ? Elle ne pense à rien. Je crains un peu pour votre futur ménage, savez-vous !

— Oh que non ! répondit Pierre dans sa simplicité ; ils m'ont, au contraire, tout donné.

— Oui, mais il fallait manger un morceau, et c'est moi qui vous le dis. Quand on a comme ça beaucoup de bonheur, il ne faut pas laisser souffrir l'estomac. Vous avez bien vu hier qu'Élizé a bu comme un autre la grande tasse de café au lait que Mélanie lui a servie, et encore qu'il y a mis du sucre, en vrai gourmand qu'il est.

Ce disant, la mère Vurchin tira d'une armoire un jambon déjà entamé et dont la tranche était du rose le plus appétissant. Élizé alla chercher du vin. Quoique sa mère eût déjà pris son café à trois heures de l'après-midi (il en était plus de cinq), elle mangea bel et bien une tranche de jambon pour tenir compagnie aux deux, hommes, et but aussi un petit verre de vin pour trinquer avec eux. C'était une forte femme, une maîtresse femme de paysan, et un bon cœur, dans l'acception la plus simple de ce mot.

Il fut convenu de part et d'autre qu'Élizé viendrait sans tarder à la Pervenche, pour signer la promesse de mariage avec Mélanie. Bien restauré, Pierre causa encore un moment, puis se leva pour partir.

— Attends, lui dit Élizé, j'irai te chercher un cigare.

— Merci ; je n'ai jamais fumé, et ce n'est pas le moment de commencer.

— Vous avez raison, dit la mère. Je sais qu'Albertine ne peut supporter l'odeur du tabac.

— Mélanie la supporte facilement, reprit Pierre ; ainsi Élizé pourra fumer sans se gêner pour elle. Pour moi, ce n'est ni une privation, ni une antipathie. Je n'en use pas, voilà tout.

Avant de revenir chez lui, Pierre fit un petit détour qui le retint bien une grande heure, pour ne pas dire deux. Il n'est pas absolument nécessaire d'indiquer le sentier qu'il prit, ni le lieu où il s'arrêta une seconde fois dans la journée. Quand il arriva enfin à la Pervenche, vers dix heures du soir et par une nuit des plus sombres, il affirma qu'il

avait vu clair parfaitement tout du long.

Le lendemain de ce mémorable lundi, Alexis arriva aux Fallans, ayant fait à pied la montée, sans ressentir de douleur à sa jambe. C'était dans l'après-midi. Albertine était allée à Marchissy, annoncer à la tante Marthe la grande nouvelle, même les deux nouvelles. Le père Cottier et son fils étaient au bois ; ce fut donc la mère qui reçut leur hôte et le restaura de son mieux, sans toutefois le mettre au courant de ce qui s'était passé la veille. Bientôt le cousin quitta sa grange pour venir saluer Alexis et lui faire raconter son voyage à l'autre bout du lac.

— J'ai encore une demi-heure avant de donner le premier morceau à nos bêtes, dit-il ; montons dans ma chambre : nous y serons mieux pour causer.

Ils allèrent donc chez Corneille. Comme il y avait eu du feu au poêle, il faisait bon dans l'appartement du vieux garçon.

— Vous avez donc fait une jolie course et admiré une belle contrée, dit-il à Alexis ; je suis bien aise que vous ayez vu cette partie du canton de Vaud avant de rentrer en France.

— C'était bien le moment, reprit le garde mobile, car je dois partir après-demain. Je trouverai notre bataillon dans un train qui passe à Rolle à trois heures.

— Vous allez donc nous quitter. Mais il faudra nous faire une visite dans la belle saison, et nous amener votre sœur, dont la photographie est si jolie.

— Merci ; je ne demande pas mieux.

— J'ai une grosse nouvelle à vous communiquer. J'ai demandé de vous en parler le premier dans la maison, parce que je connais vos anciens sentiments pour Albertine.

— Son mariage est décidé avec Pierre Simon, n'est-ce pas ?

— Oui ; comment le savez-vous ?

— Je l'ai simplement deviné. Ils s'aiment et sont dignes l'un de l'autre. Mais vous voyez, mon cher monsieur Corneille, combien il est urgent que je m'en aille. Si mademoiselle Albertine avait épousé son cousin Élizé, ou le Thurgovien, j'en serais bien autrement malheureux.

— Élizé Vurchin épouse la sœur de Pierre.

— Ce sera une gentille femme. La poussière ne couvrira pas les meubles de sa maison. Je lui souhaite aussi bien du bonheur. — Maintenant, je voudrais oser parler du paiement de ma pension chez M. Cottier, mais je sens que ce n'est pas possible, et pourtant ce serait simple justice, puisque je puis le faire et que j'ai occasionné de la dépense dans la maison.

— Ah ! par exemple ! gardez-vous bien d'en souffler le moindre mot.

Nous prendrions cela pour un manque d'affection, pour quelque chose de plus grave encore. Ainsi, qu'il ne soit pas question de payement. — Mais voici l'heure d'aller à la grange. Vous irez causer un peu avec ma cousine Cottier, pendant qu'elle prépare le repas du soir.

— Je vais vite écrire à la maison pour annoncer mon retour.

— Soit. N'est-ce pas, dit encore le brave Corneille en prenant la main du jeune homme, vous serez calme et prendrez du courage.

— J'en ai, répondit Alexis.

Plus tard, voyant Albertine qui revenait de Marchissy, Alexis alla à sa rencontre.

— Recevez mes félicitations et mes vœux, lui dit-il. Si je ne revois pas M. Simon avant mon départ (qui aura lieu après-demain), vous lui direz qu'il a toute mon estime. Ce que vous avez décidé devait avoir lieu. Vous m'avez sauvé la vie un ou deux ans trop tard, chère Albertine. J'aurais dû venir me perdre dans vos bois depuis bien longtemps et vous y rencontrer. Peut-être alors.... Autrefois, j'aurais dit que je me soumetts à *la destinée*; aujourd'hui, j'ose prononcer cet autre mot : à *la volonté de Dieu*. Soyez heureuse ; c'est tout ce que je désire pour vous.

— Pierre Simon et moi, cher monsieur, répondit Albertine, nous vous garderons une affection sincère. Nos vœux pour votre bonheur, et nos prières vous suivront partout.

— Merci ; il me sera doux de pouvoir y compter. Ce premier moment passé, Alexis fut avec Albertine dans des rapports de bonne amitié. Il souffrait, sans doute, mais en cœur soumis, qui se défend de toute révolte. Avec Pierre, qui revint le mercredi, il fut aussi très amical et très franc.

— Vous aviez des droits que je ne possédais pas, lui dit-il ; je les ai respectés, du jour où j'ai compris qu'ils existaient. Oubliez que, sans le vouloir, j'ai cherché à me mettre à votre place. Qui ne l'aurait fait dans ma position ?

Pierre lui serra cordialement la main.

— Croyez, mon cher monsieur, lui dit-il avec sérieux, que je pense beaucoup à vous et que je vous comprends.

Ainsi tous se conduisaient bien.

Le moment du départ arriva. Pierre et Constant voulurent accompagner Alexis jusqu'à Rolle. Le havresac fut placé sur le char, et tout étant prêt, Constant appela d'en bas. Alexis se leva et vint embrasser madame Cottier, dont les yeux étaient pleins de larmes. Il tendit ensuite ses mains aux deux fiancés, qui les lui serrèrent bien fort ; puis il vint à Corneille.

— Adieu maintenant, cher monsieur, dit-il au vieux cousin qui pleu-

rait de tout son cœur. Vous avez été un bon ami, un sage ami pour le pauvre interné. Que Dieu vous récompense!

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Adieu, monsieur Cottier, et merci. — Vous avez tous été bons pour moi.

Le char roule dans la direction de la plaine. Pensifs, silencieux, les cœurs s'élèvent en haut en faveur de l'étranger dont la place est vide.

Un moment plus tard, Corneille vint à l'étable et se rendit au fond, vers les deux génisses qui cabriolaient et se léchaient ensuite l'une l'autre.

— Vous êtes bien gaies, leur dit-il. Hélas, mes pauvres bêtes, le Français ne viendra plus tenir le brochet pendant que vous boirez votre lait. Il aura autre chose à faire chez lui. Ton parrain vient de nous quitter, *Cendrine*; et toi, *Mobile*, si tu pouvais me comprendre, je te dirais que l'armée de l'Est, les *Bourbaki*, comme on les appelle, vont retourner dans leur pays. La paix est faite; mais tout n'est pas fini pour la France, et probablement pas non plus pour l'Allemagne.

Allant et venant derrière son troupeau, et prenant de temps en temps une queue pour s'assurer que le crin était propre :

— Il faudra bien, disait-il, noter quelques détails sur ce départ. Pauvre cher garçon! Comme il a dû souffrir en disant adieu à Albertine!

CHAPITRE XVIII

PETITE REVUE DE L'ANNÉE



Les mariages ont eu lieu vers la fin d'avril, en ces jours où les fleurs s'épanouissent à la plaine, et où les premières feuilles naissent aux hêtres, sur le plateau. La montagne plus élevée est encore grise; toutefois, sur les versants dont la pente incline au midi, il se produit déjà, çà et là, de vertes éclosions. S'il survient un orage suivi de quelques coups de tonnerre et de tièdes ondées, la morille noire et le champignon blanc sortent de terre comme par enchantement.

Gustave Simon a fini par comprendre qu'il ne pouvait quitter son frère et sa sœur avant de les voir mariés. Il est donc resté jusqu'aux premiers jours de mai, et alors il a mis à la voile pour New-York.

Corneille s'arrangea de manière à lui remettre six mille francs au lieu des trois dont il avait été question; les autres six mille furent laissés à Pierre pour les placer dans une banque, jusqu'à ce que Gustave en eût besoin dans l'établissement agricole qu'il allait former en Amérique. La dot de Mélanie étant payée, la cession complète de la Pervenche fut faite à Pierre par ses deux cohéritiers, après quoi, il assura sur sa propriété les 24 000 fr. apportés par Albertine de son père et de son oncle-cousin. Ainsi les divers intérêts de tous furent mis en règle.

Pour soigner son bétail et l'aider dans la culture de ses terrains, Pierre Simon prit un domestique de la Suisse allemande, un Bernois actif et entendu dans ce genre de connaissances et de travaux. Il lui donna un fort salaire, afin de l'intéresser à ce que tout allât bien à l'écurie et aux champs. Les domestiques savoyards, surtout les hommes, lui plaisaient médiocrement. Il en est d'excellents parmi eux, sans doute; mais ce sont des perles rares. Dans le grand nombre, on trouve bien des garçons souvent peu recommandables, aimant à

courir le dimanche, hantant les cabarets, difficiles pour la nourriture, maugréant contre leurs maîtres à propos de rien, et très assidus cependant à la messe. Pierre pensait d'ailleurs qu'à mérite égal, il était plus convenable d'occuper un compatriote qu'un étranger. Il nous semble qu'il avait raison.

Un incident bizarre eut lieu peu de jours après son mariage. Il nous faut le raconter. C'était aux Fallans ; Corneille faisait boire ses vaches à la fontaine, lorsqu'un char de côté, attelé d'un cheval, entra dans la cour. Le conducteur descendit du siège, ouvrit la portière, et Corneille vit un jeune homme s'approcher de lui pour le saluer. L'inconnu était fort bien mis ; un par-dessus bleu, en gros drap satiné, laissait voir en dedans les revers d'une jaquette noire, bordée de fins galons. Le gilet était de velours chatoyant, et le pantalon à raie noire, bismarck pur sang. Le chapeau, à la dernière mode.

— Bonjour, monsieur l'oncle, dit à Corneille cet étranger dont l'accent allemand frappait tout de suite. Vous ne reconnaissez pas Conrad Oberlich ?

— Eh ! vraiment non, monsieur le Thurgovien. L'habillement civil vous change complètement.

— Oui ; et puis j'ai laissé croître la barbe. Comment se porte toute la famille ?

— Très bien, merci.

— Je vous fais une visite en passant. Est-ce que mademoiselle Albertine est à la maison ?

— Non ; elle l'a quittée pour tout de bon la semaine dernière.

— Comment ! Elle ne serait pourtant pas morte ?

— Oh ! non, Dieu en soit béni. Elle est tout simplement mariée.

— Ah ! diable ! fit notre Suisse, qui ne put retenir cette exclamation. Et avec qui ? Pas avec le Français, j'espère ?

— Non ; avec un brave garçon qui possède une campagne à quarante minutes d'ici.

— C'est fâcheux, vraiment. J'avais parlé de mademoiselle Albertine à mon papa, et j'apportais une lettre, maintenant bien inutile.

— C'est dommage, en effet ; mais vous voyez que c'est fini. Il vous faut entrer à la maison ; vous y trouverez sa mère. Moi, je ne puis quitter mon ouvrage dans ce moment. Je vous rejoindrai un peu plus tard.

— Merci ; non, je crois que je vais repartir tout de suite. Vous ferez bien mes salutations. J'avais pourtant dit à mademoiselle Albertine que je reviendrais. Quand je dis quelque chose, on peut compter sur moi.

— Que voulez-vous, mon cher monsieur Oberlich ! Lors de votre passage, ma jeune cousine aimait déjà celui qu'elle vient d'épouser.

Vous étiez trop tard.

— Alors, il fallait me le dire.

— Est-ce qu'on dit ces choses-là ?

— Oui ; on dit ce qu'on pense. Allons, adieu monsieur l'oncle ! Portez-vous bien. — Tournez le char, dit-il au voiturier resté à l'autre bout de la cour ; je repars tout de suite.

Telle fut la visite de Conrad Oberlich de Munterpfeiticon.

Un vrai Suisse, pensa Corneille à part lui. Si chacun disait, comme lui, ce qu'il pense, le monde ne serait pas le pays du mensonge et de la fausseté. Toutefois, un mariage avec ce Conrad Oberlich ne nous aurait pas convenu. C'est comme si Constant allait se mettre à l'esprit de nous amener une Allemande qui ne sût pas quatre mots de français. Nous serions alors dans de beaux draps !

Gustave Simon, heureusement arrivé aux États-Unis, s'est fixé dans une contrée où existait déjà une colonie suisse. Le pays est bon, ses produits s'écoulent facilement, et les terres n'y sont pas encore chères. Pour 4000 fr., il a trouvé un lot en partie cultivé, sur lequel existe une maison quelconque en briques. Actif et intelligent, aidé d'un domestique, il saura tirer bon parti de sa propriété.

Mélanie Vurchin s'entend fort bien avec sa belle-mère, qui, peu à peu, la laisse faire seule et diriger la maison. Les choses n'auraient pas cheminé aussi facilement si Mélanie avait voulu, dès son entrée dans la famille, prendre les rênes du ménage et tout mener à sa façon. Elle est souple de caractère, et a du tact. D'ailleurs, sa belle-mère est une personne fort entendue, habituée à conduire un train beaucoup plus considérable que celui de la Pervenche. Élizé est heureux d'un si bon accord.

— Tu vois, lui dit un jour sa mère, si Mélanie n'était pas la femme qu'il te fallait. Je ne sais si Albertine nous eût si bien convenu ; elle aurait probablement tenu davantage à ses idées. Mais enfin, cela ne nous regarde plus. Il faudra seulement que Mélanie se ménage, si elle doit avoir un enfant la première année ; elle pourrait se dispenser, de temps en temps, de monter sur une chaise et de lever les bras pour ôter la poussière des armoires. Dis-lui cela comme si ça venait de toi.

À la Pervenche, les jours coulaient aussi, doux et sereins. C'est bien un peu loin pour aller au culte public, mais pourtant Pierre et Albertine s'y rendent à pied tous les quinze jours. Le dimanche suivant, Benz y vient à son tour. On ne peut laisser la maison seule. Quand il fait vilain, les trois habitants se réunissent pour une lecture et la prière. — Corneille fait assez souvent une visite à Pierre et à Albertine. Il arrive de bonne heure, afin de pouvoir repartir tôt. Le petit griffon Bob est presque toujours son compagnon de route.

Mobile et Cendrine allèrent sur la montagne avec le troupeau, qui monta en juin. Corneille fut alors moins occupé. La moisson vint, puis l'automne, puis l'hiver avec ses terribles frimas de décembre. Heureusement, les habitants du plateau ne manquaient pas de bois pour se chauffer, car la bise est forte et glacée dans ces parages. La petite vérole noire et le typhus, importés en Suisse par l'armée française, ne visitèrent pas les demeures saines et bien aérées des Cottier et des Simon. À Bière, à Gimel, en deçà et en delà, ces maladies causèrent bien de l'effroi et firent bien des ravages. Entre les mains de Dieu, ce fut un moyen de rendre les hommes plus sérieux et mieux disposés à écouter sa voix. Ceux qui avaient des habitudes d'intempérance, mouraient au bout de peu de jours, quand la maladie les atteignait.

On avait eu plusieurs lettres d'Alexis. La première était adressée à Corneille, pour toute la famille. Elle fut immédiatement suivie d'un paquet à l'adresse d'Albertine. C'était de la soie pour une robe de noce; une de ces étoffes de Lyon, merveille de l'industrie française. M^{me} Ménard priait Albertine d'accepter ce souvenir, faible témoignage d'une reconnaissance éternelle. Alexis demandait à Corneille de lui faire adresser par son libraire un certain nombre de Nouveaux Testaments et aussi d'autres livres, pour les distribuer autour de lui dans l'occasion. Corneille s'empressa d'écrire à Lausanne, d'où les volumes furent expédiés sans retard.

Vers la fin de l'année, Pierre Simon reçut une lettre d'Alexis Ménard. Nous la donnons ici tout entière :

« La Vattie (Ain), 25 décembre 1871.

» Mon cher monsieur,

» Le temps marche, les mois se succèdent rapidement, et je n'ai pas encore tenu la promesse que je vous fis de vous écrire, lorsque vous vîntes m'accompagner à Rolle, le jour de mon départ. Mais vous aurez eu de mes nouvelles par votre oncle M. Corneille, comme j'en ai eu par lui des vôtres. Le bonheur, je le sais, a établi sa demeure chez vous; puisse-t-il y habiter toujours, sans que vous soyez éprouvés par de trop fortes vicissitudes! La crise morale que j'ai subie en Suisse et depuis mon retour, s'est, grâce à Dieu, calmée. Pour n'être pas complètement disparue, elle me laisse cependant tranquille, le cœur à peu près guéri. J'envisage la vie, mes devoirs d'homme et de chrétien, avec plus de sérieux. Je me suis remis à mon travail de bureau, comme précédemment. Cette décision a été agréable à mes parents, et j'y trouve aussi une précieuse sauvegarde contre les tentations de la jeunesse. Avec manière, les rapports religieux sont difficiles. Par le

cœur, elle comprend mieux que moi la nécessité d'obéir à Dieu ; mais sa foi chrétienne est obscurcie, entravée par des superstitions qui me révoltent. Ce n'est pas, à tout prendre, la faute de ma respectable mère, si elle les a. L'église à laquelle son esprit se soumet, les lui enseigne, bien plus, les lui impose. Malgré de si criants abus, ma mère se confie en Celui qui seul est le chemin et la vie éternelle. Elle prie pour que son fils rentre dans l'obéissance aveugle à l'église de Rome ; moi, je prie pour qu'elle ait la force de secouer ce joug humain. Sur ce point-là, il n'est donc pas possible de nous entendre. J'assiste aux prédications de notre curé, mais non à la messe. Autour de moi, personne qui me comprenne. Il me serait si doux d'avoir quelques amis chrétiens ! Comme je l'ai compris, lors de la visite que nous a faite M. N., un pasteur de votre cher pays ! Mais ici, pas de milieu possible ; ou bien, l'incrédulité moqueuse et légère ; ou bien, la foi qui accepte tout, le faux comme le vrai, et mieux encore la superstition que tout le reste. Malgré cet isolement qui me pèse, j'irai devant moi, avec la force que j'attends de Dieu. Impossible, je le sens, de retourner en arrière. Quant à mon pauvre pays, s'il se relève un jour de son abaissement actuel, ce ne sera pas au moyen d'un jésuitisme arrogant, qui voudrait dominer sur le monde entier et le ramener à une époque de ténèbres ; mais bien au moyen de l'Évangile de Jésus-Christ, la vraie lumière venue au monde pour éclairer et sauver les hommes. Quiconque est de la vérité écoute sa voix, a-t-il dit. Oh ! puisse la France entendre enfin cette voix bienfaisante et divine !

» Mes convictions actuelles, je les dois, après Dieu, à mon séjour chez les parents de M^{me} Albertine. Les conversations que nous avons eues ensemble, mon cher monsieur Simon, n'ont pas peu contribué non plus à m'éclairer. Si vous voulez bien m'écrire, je vous en serai reconnaissant. Encouragez-moi, fortifiez-moi.

» J'ai le plaisir de vous annoncer le prochain mariage de ma sœur. Elle doit épouser un propriétaire des environs, plus âgé qu'elle, mais d'un bon caractère et dans une belle position. J'espère bien vous revoir tous un jour, heureux et en bonne santé. En attendant, je vous prie de recevoir, monsieur et madame, pour vous et toute votre famille, mes vœux les plus sincères [et l'assurance de ma profonde affection.

» A. MÉNARD. »

Qu'ajouter à cette lettre ? Rien, si ce n'est le vœu qu'un grand nombre de Français possèdent les mêmes convictions et ne craignent pas de les exprimer. Alors la France deviendra une nation vraiment chrétienne, éclairée, puissante, bénie de Dieu.

Pierre Simon répondit à Alexis, et peu à peu ces deux jeunes hommes, d'abord destinés, semblait-il, à devenir des rivaux, se lièrent d'une, cordiale amitié. Alexis se retrempait dans la nature grave et ferme de Pierre, et celui-ci gagnait aussi quelque chose dans ses rapports intellectuels avec son correspondant français.

Telle était la situation générale de nos amis, au printemps de 1872.

Un des premiers dimanches de mai, Pierre et Albertine se rendaient ensemble au culte public. La matinée était splendide. Le soir précédent, un orage accompagné de pluie avait purifié l'atmosphère. Pas un nuage ne voilait le ciel. La nature s'éveillait en habits de fête. En traversant leur petit bois, Pierre faisait remarquer à sa compagne les feuilles mi-ouvertes, toutes frangées de perles d'eau. Les ramiers se levaient à leurs pieds, le bec plein de fâines non germées et encore bonnes à manger. Sans souci de l'avenir ou des malheurs d'autrui, le coucou chantait d'un arbre à l'autre. Plus sentimental et un peu triste, le torcol, solitaire comme le coucou, répétait sa note mélancolique sur les poiriers sauvages plantés le long du chemin. Dans les blés verts, on entendait la caille, nouvellement arrivée ; et dans les prés humides, la crécelle du râle de terre. Sur les mamelons graveleux, recouverts d'une petite herbe sèche, l'alouette lulu voletait en sifflotant, tandis que la fauvette à tête noire, à la lisière des bois, remplissait l'air des accents de sa voix éclatante et pure.

— Tous ces oiseaux célèbrent la gloire du Créateur, dit Pierre. Comme il fait bon vivre, en se sentant aimé de Dieu !

— Oui, répondit Albertine en prenant le bras de son mari ; et comme il fait bon s'aimer pour toujours !

FIN



NOTE EXPLICATIVE

La nouvelle qu'on vient de lire a été écrite pendant l'année qui a suivi le séjour de l'armée française de l'Est en Suisse. Elle n'a pu être publiée jusqu'à maintenant. Je n'ai rien changé à ce travail, ni pour le fond, ni pour les impressions. Les personnages y parlent comme on le faisait alors dans nos villages. Plus d'une conversation entre Vaudois et Français y est reproduite. — Dès lors le temps, qui use tout, a fait son œuvre. Bientôt le souvenir de cette époque si remplie de craintes et d'émotions douloureuses ira s'affaiblissant, jusqu'à ce que l'oubli s'en empare et pose sur lui sa main glacée. Comme témoin de ce que nous avons tous vu de nos yeux, j'ai essayé d'en dire aussi un mot à ma manière, pour les lecteurs qu'un récit de ce genre peut intéresser.

Mai 1873.